

L'ADVERSAIRE COMME TEXTE MÉDIANE : LE TRAITEMENT DU FAIT DIVERS ET LA
CONSTRUCTION D'UN ROYAUME CHEZ CARRÈRE.

Suivi du texte de création

FILIBUSTE

par

Frédérique Côté

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A.
en langue et littérature françaises

Mars 2019

© Frédérique Côté 2018

RÉSUMÉ

Le volet critique de ce mémoire propose une étude de l'utilisation du fait divers chez Emmanuel Carrère dans *L'adversaire* (2000). En s'engageant dans une recherche de terrain semblable à celle effectuée par Truman Capote pour écrire *De Sang-Froid* (1965), une œuvre phare dont la prémisse est aussi un fait divers réel, Carrère fait face à une problématique de narration qui concerne la place que doit occuper le «je» de l'écrivain lorsqu'il relate le fait vécu. Après *De Sang-Froid*, Capote n'a plus été en mesure d'écrire une œuvre complète et suite à *L'adversaire*, Carrère s'est éloigné de la forme romanesque de la première moitié de ses textes pour se tourner vers une forme plus hybride qui fait cohabiter le réel et la fiction. Les écrivains du fait divers rencontrent et écrivent leur miroir d'encre en abordant un sujet réel et pour Carrère, la portée du fait divers ne mène pas à l'arrêt complet de toute activité littéraire, mais transforme sa narration de manière définitive.

La deuxième partie de ce mémoire propose un texte de création qui s'intitule *Filibuste* et regroupe plusieurs parties divisées en témoignages ou en reconstitutions d'événements narrées à la première personne du singulier. Le texte donne la parole à quatre femmes, une mère et ses trois filles, qui sont les victimes collatérales d'un fait divers. Le père est celui dont l'histoire est racontée, mais la parole ne lui est jamais accordée. L'accident de moto auquel le texte fait référence est basé sur un fait réel, mais les témoignages des quatre femmes et leur vie de famille appartiennent à la fiction.

L'utilisation du fait divers et le mélange du réel et de la fiction constituent le lien principal qui unit les deux volets de ce mémoire.

ABSTRACT

The research segment of this master's thesis offers a study of the use of "anecdotal news" (in French, "fait divers", literally "diverse facts") in Emmanuel Carrère's *L'adversaire* (2000). By undertaking a research process similar to the one made by Truman Capote for its *In Cold Blood* (1965), a critically acclaimed book that also adapted an anecdote published in the news, Carrère is confronted by a narrative problem, which concerns the place of the "I" of author when relating the story. After *In Cold Blood*, Capote was never able to finish a written work and following *L'adversaire*, Carrère went away from the novel as a form in the first half of his texts in order to create more hybrid forms that make reality cohabit with fiction. The writers of "fait divers" create and meet their fictional twin while taking about a real subject and, for Carrère, the integration of anecdotal news does not completely stop his literary activities, but it definitely transforms the way they are narrated.

The second segment of this master's thesis offers a creative work titled *Filibuste* and links together, in different sections of text, testimonies or reconstituted events narrated from the first-person singular. The text gives voice to four women, a mother and her three daughters, who are the collateral victims of an anecdote that went over the news. It is the father's story that is being told, but the reader is never given its perspective. The motorcycle accident, which the text refers to, was taken from a real incident, but the testimonies of the four women and their familial lives belong to fiction.

The use of "fait divers" and the intertwining of fiction and reality constitute the principal links that unite the two segments of this master's thesis.

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont naturellement vers mon directeur Alain Farah, d'abord pour son unique façon d'intéresser ses étudiants et ensuite pour l'attention qu'il a portée, dès les débuts, à mon travail et ma personne. Nos discussions qui se sont éloignées de l'académique pour se rapprocher de la vie ont été pour moi une salvation tout au long de mon cheminement scolaire et j'en serai toujours reconnaissante.

J'envoie des remerciements infinis à Isabelle Arseneau pour son amitié et sa disponibilité sans limite, mais surtout pour le respect et la confiance qu'elle a toujours démontrés envers mon parcours parfois sinueux. Sans elle, ce mémoire n'aurait jamais été déposé et mes années à McGill auraient affreusement manqué d'éclat.

Aux amis d'école avec qui j'ai partagé toutes mes pauses, fait du salon une maison et des soirées une fête, merci de vous être faufileés dans ma vraie vie. Dans le désordre : à Laurence pour avoir partagé les rires et les réprimandes, à Valérie pour la sensibilité, la douceur et les milliers de *Skittles*, à Isabelle arrivée plus tard et devenue la reine des soupers, à Christian mon ami le plus improbable, à Gabriel mon préféré dès le jour un et à Michaël le plus indispensable allié du quotidien.

Merci à mes parents pour toutes les formes qu'a pris leur support au cours des dernières années, ils sont, comme toujours, les principaux acteurs de ma réussite.

Je réserve mes derniers remerciements pour mes précieuses qui refusent d'être nommées en groupe et méritent de l'être individuellement. Nonobstant le sentiment d'appartenance, le *girls club*, les rires tout le temps et le chamaillage souvent, merci d'être les amies les plus charismatiques de l'univers, sans vous la partie création de ce mémoire serait moins longue et moins drôle. Audrey Chayer pour m'avoir déconcentrée de la meilleure façon chaque heure de chaque jour, Camille pour toute la vie commune et partagée, Geneviève pour l'accueil infini et la porte ouverte, Émilie pour l'anecdote de la casquette croche et toutes les autres que je lui volerai plus tard, Laurence pour être restée au plus proche même dans la distance et finalement Audrey Béland pour les longues heures passées à me violenter quand je pense que je suis une incapable laide-conne. Merci mes amies du secondaire, j'ai une maîtrise maintenant !

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	II
ABSTRACT	III
REMERCIEMENTS	IV
TABLE DES MATIÈRES	V

VOLET CRITIQUE :

L'adversaire comme texte médiane : le traitement du fait divers et la construction d'un royaume chez Emmanuel Carrère

INTRODUCTION	3
DU FAIT DIVERS JOURNALISTIQUE AU FAIT DIVERS LITTÉRAIRE	7
L'AFFAIRE ROMAND	11
CAPOTE, ROMAND ET CARRÈRE	14
LE MIROIR D'ENCRE	22
LA PORTÉE DU FAIT DIVERS	26
BIBLIOGRAPHIE	37

EXPOSÉ DU LIEN ENTRE LES VOLETS CRITIQUE ET CRÉATION

LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION	40
-------------------------------	----

VOLET CRÉATION :

Filibuste

I WILL NOT YIELD / JE NE CÉDERAI PAS	48
FILIBUSTER	49

RECONSTITUTION	50
SOUPER DE FAMILLE MATRIARCALE 1	51
L'ANNONCE	56
SANDWICHES AUX ŒUFS : PAIN CAMPAGNARD	62
SOUPER DE FAMILLE MATRIARCALE 2	63
RECONSTITUTION	66
LA DEUXIÈME VAGUE D'ANNONCES	68
LA GSA	72
LA BICHE AVEUGLÉE PAR LES PHARES	73
SOUPER DE FAMILLE MATRIARCALE 3	74
SANDWICHES AUX ŒUFS : PAIN POM	77
ALL PAIN IS THE SAME / TOUTE LA DOULEUR EST LA MÊME	78
DES PROBLÈMES PLUS GROS QUE ÇA	80
LOFT STORY 6 : LA REVANCHE	85
STAR-KLEENEX	88
SOUPER DE FAMILLE MATRIARCALE 4	89
SANDWICHES AUX ŒUFS : PAIN MULTIGRAIN, MÉLANGE RATÉ	93
CHANTALE REVIENT TOUJOURS	94
L'IMPACT	96
RECONSTITUTION	103
SOUPER DE FAMILLE MATRIARCALE 5	106
SAY YES TO THE DRESS / DIS OUI À LA ROBE	110
RECONSTITUTION	112

Volet critique :

L'adversaire comme texte médiane : le traitement du fait divers et la construction d'un royaume
chez Carrère.

INTRODUCTION

En 2000, la maison d'édition française P.O.L publie *L'adversaire*, un livre d'Emmanuel Carrère dont le genre est loin d'être explicite. Le texte est basé sur un fait divers réel : « l'affaire Romand¹ », laquelle a exercé sur Carrère une obsession qui, après plusieurs mois de recherches et d'investigations, lui a pris près de sept ans à canaliser sur papier. Le résultat final est un ouvrage hybride, hésitant entre l'autofiction, le rapport et le roman non-fictionnel. Pour s'attaquer à « l'histoire vécue² », Carrère est allé en prison rencontrer Jean-Claude Romand le « faux-médecin³ » et a assisté à son procès pour rassembler des témoignages. Son travail s'apparente à l'enquête de terrain accomplie par Truman Capote lorsqu'il s'est lui-même intéressé au fait divers, trente ans plus tôt. Avec *De Sang-Froid*, son livre le plus marquant⁴ paru en 1965, Capote agit comme pierre angulaire dans l'histoire de l'écriture du fait divers, une sorte de modèle pour les écrivains contemporains : « plus [que les] œuvres de Genet ou Duras qui sont marquées par le déterminisme tragique, la présence d'un fatum, c'est à une autre lignée, venue de Gide et remodelée par le "roman vrai" à la Truman Capote, que les auteurs contemporains sont le plus redevables⁵. » Dans sa thèse *Le fait divers criminel dans la littérature contemporaine*, Fanny Mahy affirme qu'avec *De Sang-Froid*, Truman Capote vient revendiquer la paternité du « non fiction novel » ou roman non-fictionnel : « le terme "non fiction novel" désigne un récit hybride dans lequel se mêlent les discours traditionnellement opposés du journalisme et de la littérature⁶. » L'écriture du fait divers prend plusieurs formes et le genre du roman non-fictionnel, celui de Capote en particulier, est souvent employé par les écrivains contemporains tels que François Bon (*Un fait divers*, 1993), Philippe Besson (*L'enfant d'octobre*, 2006) ou Morgan Sportès (*L'appât*, 1990) et s'il n'est pas toujours imité, la comparaison reste inévitable, puisque choisir de s'en éloigner n'est pas moins significatif⁷.

¹ D. Dufresne, *Cinq vies rayées pour effacer une double vie*.

² F. Mahy, *Le fait divers criminel dans la littérature contemporaine française*, p.2.

³ Ibid.

⁴ T. Capote, *Ma vie d'écrivain*.

⁵ F. Mahy, *Le fait divers criminel dans la littérature contemporaine française*, p.2.

⁶ Ibid., p. 46.

⁷ Ibid.

Emmanuel Carrère, avant la publication de son premier roman, a écrit à titre de journaliste pour plusieurs publications françaises dont *Télérama*, *Le nouvel observateur* et *Le monde*. En 2016, il publie chez P.O.L *Il est avantageux d'avoir où aller*, un livre qui rassemble une trentaine de ses articles publiés sur une période de plus de vingt ans. Sur la quatrième de couverture, on trouve un bref résumé de quelques articles et une indication au lecteur : « Le tout peut se lire comme une sorte d'autobiographie⁸ ». Encore une fois, Carrère produit un objet hybride, qui ne contient pas de fiction et qui peut se lire comme une « autobiographie » écrite sur deux décennies avec sa plume de journaliste. Les textes traitent de sujets variés dont sa vie d'écrivain et le fait divers, mais aussi de sa propre condition humaine. *L'adversaire* n'est pas un « non-fiction novel » qui réunit l'écriture journalistique et artistique, mais dans l'ensemble du corpus littéraire de Carrère, le journalisme et la fiction se mélangent et sont portés par le même narrateur qui a sa voix. *Il est avantageux d'avoir où aller* contient l'article *Capote, Romand et moi* publié en 2006, dans lequel on apprend que Carrère a entretenu un lien angoissant avec Capote du début à la fin de l'écriture de *L'adversaire*.

Bien que *De Sang-Froid* et *L'adversaire* s'éloignent l'un de l'autre dans leur relation à l'objectivité et leur narration respectivement à la troisième et à la première personne du singulier, l'utilisation du fait divers comme prémisses de départ a représenté pour leur auteur un point de non-retour dans leur écriture : la fin de toute activité littéraire pour le premier⁹ et l'instauration d'une nouvelle forme de narration pour le second. Sur la ligne du temps des livres de Carrère, *L'adversaire* peut être placé au centre, comme l'œuvre fondatrice de la deuxième moitié de son corpus : une séparation claire entre les romans de ses débuts et les ouvrages « informes¹⁰ » qui ont suivi sa première utilisation du fait divers. Carrère éprouve lui-même la difficulté d'apposer une étiquette formelle à ses textes : « Autofiction, je n'aime pas le mot. Mais ce qu'il recouvre me plaît. Je n'aime pas non plus le mot roman, même si j'en utilise toutes les techniques. C'est un mélange de récit autobiographique, de reportage, d'histoire, de récit de vie d'autrui, de biographie... Je n'écris plus de fiction depuis longtemps¹¹. » Son passage du roman à une forme plus hybride vient de sa propre incapacité à raconter le fait divers d'un autre point de vue que le

⁸ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller*.

⁹ Ibid., 266.

¹⁰ E. Carrère, *Entretien : Écrire ne donne pas tous les droits*.

¹¹ E. Carrère, *Entretien : Écrire ne donne pas tous les droits*.

sien, le forçant à abandonner la troisième personne du singulier de ses fictions précédentes¹². Avec *L'adversaire*, on assiste à l'apparition d'une narration à la première personne du singulier qui reste présente dans ses écrits ultérieurs jusqu'au *Royaume* paru en 2014. Le passage de la première à la troisième personne du singulier est lié directement à l'utilisation du fait divers dans *L'adversaire*, mais le « je » des livres suivants, toujours basés sur le réel, continue d'être porteur du véridique et des portions méta-réflexives de ses textes, même pour des sujets qui n'ont de prime abord plus de liens directs avec le fait divers.

L'écriture du fait divers représente pour Carrère une problématique narrative dont le « je » est la seule solution puisqu'il lui permet d'expliquer les rouages de son écriture et son lien avec l'histoire qu'il raconte :

Il y a maintenant trois mois que j'ai commencé à écrire. Mon problème n'est pas, comme je le pensais au début, l'information. Il est de trouver ma place face à votre histoire. En me mettant au travail, j'ai cru pouvoir repousser ce problème en cousant bout à bout tout ce que je savais et en m'efforçant de rester objectif. Mais l'objectivité, dans une telle affaire, est un leurre.¹³

Cette explication de Carrère provient d'une lettre qu'il a réellement adressée à Jean-Claude Romand et qui est retranscrite dans *L'adversaire*. On peut voir dans le partage de cette correspondance la transparence de Carrère quant au lien intime qu'il entretient avec son sujet, mais aussi une preuve des questionnements narratifs qui l'habitent et dépassent les considérations artistiques. Avec l'écriture du fait divers, les questionnements moraux de l'écrivain égalent nécessairement les soucis de style et touchent au *soi*¹⁴, à la position qu'il occupe face à l'histoire qu'il raconte et le « je » de *L'adversaire* se fait le porte-parole de ces questionnements.

L'aspect utilitaire d'un narrateur qui porte la voix de l'auteur, parfois désigné comme narrateur-auteur par la critique¹⁵, dans un contexte comme celui de l'écriture du fait divers, est discuté et démontré avec *L'adversaire* dans une réflexion qui se poursuit au-delà des frontières du livre et qui habite une partie des textes de Carrère. Le deuxième paragraphe du *Royaume*, publié près de quinze ans après *L'adversaire*, commence par : « Je n'écris plus de fiction depuis

¹² Ibid.

¹³ E. Carrère, *L'adversaire*, p. 203.

¹⁴ P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*.

¹⁵ M-P. Huglo, *Hantise de la fiction dans L'adversaire* d'Emmanuel Carrère, p.83.

longtemps¹⁶». On retrouve la voix du narrateur de Carrère qui est, à tous les égards, la sienne, et on reprend l'imposante question de la cohabitation du fictif et du réel qui traverse son œuvre depuis *L'adversaire*. L'indicibilité des crimes de Jean-Claude Romand est au cœur de l'opposition de la réalité et de l'irréel puisque raconter l'innommable vient avec l'obligation de dire et d'interroger *comment* on le raconte. Le «je» est alors nécessaire pour porter la parole de l'écrivain sur sa propre écriture et sa réflexion concernant l'histoire vraie.

L'adversaire est le récit pratiquement biographique du faux docteur Romand, cet homme qui a pendant des années trompé famille et amis en prétendant être un médecin-chercheur à l'Organisation mondiale de la santé et qui a fini par tuer ses enfants, sa femme et ses parents pour leur épargner la découverte de ses mensonges. *Le Royaume* est un texte imposant, de par son nombre de pages, mais aussi à cause de l'immensité de son sujet : la religion catholique et plus précisément les vies des évangélistes Paul et Luc. Après *l'adversaire* Carrère s'est éloigné de la fiction :

[J'ai arrêté] au moment de *L'adversaire*, sur l'affaire Romand (un faux médecin qui a tué toute sa famille avant qu'elle ne découvre la supercherie). J'ai communiqué avec lui en prison, j'ai essayé d'écrire de mille façons, sans succès. Finalement, ce qui m'a paru le plus juste a été d'écrire l'histoire de mon propre point de vue. Depuis, j'ai continué à travailler dans ce terrain vague. Cette forme informe me convient¹⁷.

L'adversaire est un point tournant et *Le Royaume*, cinq livres plus tard, lui répond, le mentionne, lui fait référence et reprend la tâche de faire cohabiter le fictif et le véridique. Les textes de Carrère qui ont suivi *L'adversaire* ne concernent plus nécessairement le fait divers, mais ont pour fondement le réel. Sans avoir une prémisse qui se veut connexe à celle de *L'adversaire*, *Le Royaume* est la démonstration même d'un fait divers (un homme se dit être le fils de Dieu et rassemble « une douzaine de fidèles dans ce que l'on appellerait aujourd'hui une secte¹⁸») qui se transforme en événement historique. En faisant de l'histoire de Jean-Claude Romand un objet littéraire, Carrère donne au fait divers une longévité qu'il n'a pas dans les colonnes journalistiques qui s'y consacrent habituellement ; en octroyant à la vie de certains évangélistes, des personnages sanctifiés, déifiés, des détails quotidiens, il les fait exister dans l'anecdotique, mais aussi dans la

¹⁶ E. Carrère, *Le Royaume*, p.10.

¹⁷ E. Carrère, *Entretien : Écrire ne donne pas tous les droits*.

¹⁸ E. Carrère, *prologue, Le Royaume*.

fiction littéraire et met leur vie en lien avec la sienne et celle de ses lecteurs. Les deux textes gagnent à être mis en lien pour analyser le traitement du fait divers chez Carrère qui ne se limite pas à *L'Adversaire*, mais traverse la deuxième moitié de ses œuvres. La portée du fait divers dans les œuvres de Carrère est immense, indéniable et inachevée, puisque ses livres ne viennent jamais à bout de répondre à *L'adversaire*.

DU FAIT DIVERS JOURNALISTIQUE AU FAIT DIVERS LITTÉRAIRE

Le fait divers appartient traditionnellement à une portion du journalisme considérée comme triviale plutôt que réellement informative. Les « rubriques de chiens écrasés¹⁹», comme on désigne parfois les colonnes consacrées au fait divers, relatent des événements qui sortent de l'ordinaire, vécus par des gens ordinaires. Roland Barthes, dans son article « Structure du fait divers» (*Essais critiques*, 1964), trace la ligne qui permet de distinguer le fait divers d'une nouvelle politique:

L'assassinat politique est donc toujours, par définition, une information partielle; le fait divers, au contraire, est une information totale, ou plus exactement, immanente; il contient en soi tout son savoir : point besoin de connaître rien du monde pour consommer un fait divers; il ne renvoie formellement à rien d'autre qu'à lui-même. [...] au niveau de la lecture, tout est donné dans un fait divers; ses circonstances, ses causes, son passé, son issue, sans durée et sans contexte, il constitue un être immédiat, total, qui ne renvoie, du moins formellement, à rien d'implicite [...] ²⁰

En transposant un fait divers à la littérature, les écrivains donnent à cet «être immédiat» un début, un milieu et une fin, et lui procurent une certaine longévité. Martine Boyer-Weinmann, dans son article *Les noces renouvelées du fait divers et de la littérature*, retrace brièvement l'histoire de l'appropriation littéraire du fait divers qui est intrinsèquement lié à l'essor de la presse et passe par des œuvres fondatrices telles que *Madame Bovary* et *Le Rouge et le Noir*²¹.

Le fait divers littéraire reste difficile à définir pour les critiques à cause, entre autres, de son caractère nécessairement varié, mais Roland Barthes fournit une définition simple qui ramène

¹⁹ F. Mahy, *Le fait divers criminel dans la littérature contemporaine française*, p.2.

²⁰ R. Barthes, *Structure du fait divers*, p.1.

²¹ M.Boyer-Weinmann, *Les noces renouvelées du fait divers et de la littérature*, p. 2.

le fait divers au reste des nouvelles journalistiques en lui attribuant une différence de structure, et non de valeur :

[...] le fait divers (le mot semble du moins l'indiquer) procéderait d'un classement de l'inclassable, il serait le rebut organisé des nouvelles informes; son essence serait privative, il ne commencerait à exister que là où le monde cesse d'être nommé, soumis à un catalogue connu (politique, économie, guerres, spectacles, sciences, etc.) ; en un mot, ce serait une information *monstrueuse*, analogue à tous les faits exceptionnels ou insignifiants, bref anoniques, que l'on classe d'ordinaire pudiquement sous la rubrique des *Varia*, tel l'ornithorynque [...]. Cette définition taxinomique n'est évidemment pas satisfaisante : elle ne rend pas compte de l'extraordinaire promotion du fait divers dans la presse d'aujourd'hui [...] ; mieux vaut donc poser à égalité le fait divers et les autres types d'information, et essayer d'atteindre dans les uns et les autres une différence de structure, et non plus une différence de classement²².

Depuis 1980, le roman français contemporain entame un « retour au réel²³» qui est favorable à l'utilisation du fait divers comme proposition de départ à une oeuvre littéraire :

Le « retour au réel » apparaît en réalité comme le point culminant d'un triple mouvement qui répond aux rejets néo-romanesques de la référence et des formes classiques de narration. Amorcée par un premier retour, celui du sujet, un sujet brésillé mais bien présent dans les nouvelles autobiographiques, cette mutation se prolonge en un retour au récit qui répond à l'exigence de méfiance que les dernières avant-gardes modernes témoignaient à l'égard des formes traditionnelles de narration, cela sans sacrifier un certain plaisir de raconter (plus ou moins déculpabilisé). De ces récits de soi procède un troisième retour, celui au réel, sur le mode d'enquêtes sociales et historiques fortement ancrées dans le monde, au point où la question de la fiction se trouve souvent soumise à un brouillage²⁴.

Avec une reconstruction de la forme romanesque qui entraîne un retour du sujet, du récit et du réel, la place du fait divers en littérature qui remonte à l'essor de la presse, est en expansion chez les écrivains contemporains²⁵. Le fait divers appartient historiquement à une section bien à part du journalisme qui est plus sensationnaliste qu'objective. Bien que considéré à la base comme peu sérieux par le milieu du journalisme, le fait divers parle de tout ce qui concerne l'humain et même s'il se démarque de l'événement politique par son immédiateté et son éphémérité, il tombe sous le

²² R. Barthes, *Structure du fait divers*, p.1.

²³ É. Brière, *Faits divers, faits littéraires. Le romancier contemporain devant les faits accomplis*, p. 158.

²⁴ Ibid.

²⁵ Ibid.

sens que des écrivains veulent lui octroyer un début, un milieu et une fin pour le faire parler du monde en général et non seulement d'un individu isolé. Les débuts de la littérature du fait divers sont marqués par la pauvre réputation de cette rubrique qui détonne avec le milieu littéraire plus noble :

Au XIX^e siècle, il est une source d'inspiration cachée — Flaubert refuse de reconnaître sa dette à l'égard de l'affaire Delphine Couturier pour *Madame Bovary*, Stendhal crypte les origines du *Rouge et le Noir* en prenant soin de transposer les noms et les lieux. Le travail de documentation et d'enquêteur joue un rôle majeur dans la genèse des chefs-d'œuvre du naturalisme, comme en témoigne les dossiers de Zola, mais aucun écrivain respecté et respectable ne saurait alors revendiquer travailler sur une affaire ayant fait les choux gras de la presse de peur, précisément, d'être confondu avec un journaliste. On se souvient de la déclaration-manifeste d'Edmond de Goncourt marquant une distinction fondamentale entre le roman réaliste et le vulgaire reportage de faits divers avec son langage « omnibus»
...²⁶

La nature sensationnaliste du fait divers et l'exploitation qu'en font les journaux l'éloignent de prime abord de la littérature, mais c'est sans compter sur l'avantage évident de baser une œuvre sur une histoire vraie : la nouvelle journalistique procure au texte un sceau de vérité que la fiction ne peut imiter. Il est donc logique qu'avec l'essor de la presse, le fait divers devienne un point de départ pour les écrivains qui peuvent ensuite ajouter une part de fiction à la nouvelle ou rassembler les faits entourant l'événement pour les relater de manière objective, à la Truman Capote, comme le ferait un journaliste d'enquête. Certains « [...] transposent intrigue, protagoniste et circonstances, coupent ici et taillent là, reconstituent, reconfigurent, romancent mais à partir du réel, comme si écrire " d'après une histoire vraie " constituait une caution, un label de qualité ou du moins un gage d'authenticité...²⁷». Le pont entre le fait divers journalistique et littéraire se fait rapidement malgré la réticence initiale des écrivains à admettre la source de leur inspiration, et depuis, la popularité de la littérature française du fait divers auprès de la critique et du public est claire ; ses succès sont innombrables et traversent les époques :

La situation s'est aujourd'hui renversée : les écrivains contemporains s'emparant ouvertement d'affaires anciennes et récentes font désormais légion et les éditions Grasset n'ont pas hésité à lancer une fructueuse collection sur ce principe, " Ceci n'est pas un fait

²⁶ M.T Huy, *Les écrivains et le fait divers. Une autre histoire de la littérature*, p.262.

²⁷ M.T Huy, *Les écrivains et le fait divers. Une autre histoire de la littérature*, p.11.

divers ", où est [...] paru *Est-ce ainsi que les femmes meurent ?* de Didier Decoin. Une collection qui se veut " littéraire ", et non pas seulement destinée à attirer un vaste public comme " Crime Story " au Fleuve noir, où les affaires traitées comptent bien davantage que les plumes qui en traitent...²⁸

L'insertion du réel dans la fiction (et vice-versa) est au centre du roman contemporain et le mélange des sciences sociales ou du journalisme avec la littérature sert le désir de mettre en scène le monde et l'individu :

Dans sa recherche de nouvelles voies pour interroger le sujet et le réel, ainsi que dans son exploration d'une narrativité qui évite les pièges du romanesque traditionnel, le roman contemporain cherche, de manière souvent explicite, à instaurer un dialogue avec d'autres formes de savoir sur l'individu, l'histoire, la société. [...] En ce sens, les frontières qui séparent le roman de la parole journalistique semblent plus poreuses que celles qui le distinguent de l'exposé scientifique²⁹.

Le rejet des formes romanesques traditionnelles entraîne une redéfinition de l'écriture littéraire contemporaine et du narrateur qui vont de pair avec la littérature du fait divers. Les sections journalistiques consacrées au fait divers ne rassemblent pas seulement les nouvelles inclassables ou variées, mais participent aussi à une stratégie qui vise à faire réagir le lecteur. Le fait divers criminel est extraordinaire en soi, mais la manière de le rapporter reste primordiale à sa nature sensationnelle. À l'instar du fait divers journalistique, l'écriture du fait divers littéraire, qui ne se rapporte pas nécessairement à un genre précis, ne peut se détacher d'un souci de la forme, de la narration et de la position de l'auteur face à un événement isolé auquel il octroie une signification globale, qui parle de la société en général. C'est par l'écriture et parfois le narrateur que les écrivains du fait divers se positionnent entre les romans *Crime Story*, des best-sellers policiers qui racontent des histoires vécues de façon excessivement scandaleuse et le roman-document *De Sang-Froid* de Truman Capote qui est plus littéraire. Les deux genres ont en commun d'aborder un fait divers journalistique, donc nécessairement spectaculaire et ils se détachent l'un de l'autre dans leur manière de réfléchir sur la portée d'un tel événement sur la société. La littérature arrive à sortir le fait divers de son carcan de nouvelle insignifiante à l'échelle du monde pour le faire parler de l'humain :

²⁸ Ibid., p.262-263.

²⁹ É. Brière, *Faits divers, faits littéraires. Le romancier contemporain devant les faits accomplis*, p. 158.

[...] Régis Jauffret, comme bon nombre d'écrivains du fait divers aujourd'hui s'interroge et s'étonne : « il y a six mois, une femme s'est jetée par la fenêtre avec ses trois enfants. Il y a eu une brève là-dessus. Ça signifie quelque chose quand même de se jeter par la fenêtre avec ses trois enfants, et on en fait juste un fait divers ? ». Juste. Autrement dit pas grand-chose. L'insignifiance. Pourtant, nous dit Jauffret, le fait divers signifie. Il manifeste, il indique, il veut dire quelque chose. C'est un signe. Il a du sens. Il fait du sens. Il dit l'homme. La société des hommes. Ses failles. Ses limites³⁰.

Le fait divers signifie et sa présence dans les milieux journalistiques et littéraires est imposante et grandissante. Avec *L'Adversaire* et son narrateur-auteur, Emmanuel Carrère s'inscrit dans une lignée d'écrivains du fait divers qui s'éloigne du « roman non-fictionnel » à la Truman Capote. Le genre de l'œuvre de Carrère reste difficilement définissable, mais sa position par rapport au texte imposant de Capote, qu'un écrivain contemporain du fait divers ne peut ignorer, est claire. Sa narration à la première personne du singulier dès les premières pages de *L'Adversaire* trace une frontière précise entre lui et le père du roman non-fictionnel.

L'AFFAIRE ROMAND

Indéniablement, Carrère est un auteur du fait divers et cela même avant et en-dehors de la publication de *L'adversaire*. Le corpus de ses textes comporte, entre autres, des articles sur le sujet (*Trois faits divers*, « L'événement du jeudi », 1990, *L'affaire Romand*, « Le Nouvel Observateur », 1990, *Marina Litnovitch est-elle l'espoir de la Russie ?*, « Marie-Claire », 2006, *La mort au Sri Lanka*, « Paris Match », 2005) et un roman dont la prémisse est un fait divers inventé : *La classe de neige* paru en 1995. De son propre aveu, « l'affaire Romand » a exercé sur lui une fascination et une obsession qu'il juge normale, lorsqu'on est confronté à une histoire aussi sordide que celle du faux docteur Romand³¹. Il s'agit d'abord de cela : un double fait divers qui fait la une des journaux en France : une histoire de meurtre additionnée à celle d'une vie de mensonges. Carrère, dans un article paru dans *Télérama* quelques années après *L'adversaire* résume ainsi l'affaire :

³⁰ F. Mahy, *Le fait divers criminel dans la littérature contemporaine française*, p.1.

³¹ E. Carrère, *Entretien : Écrire ne donne pas tous les droits*.

En janvier 1994, Jean-Claude Romand a tué sa femme, ses enfants, ses parents, son chien, et tenté de se tuer lui-même, sans toutefois y réussir. Dans les jours qui ont suivi, on a appris qu'il n'était ni médecin ni chercheur à l'Organisation mondiale de la santé, comme tout le monde le croyait, et que tout ce qu'on savait de sa vie était faux. Encore étudiant, il avait prétendu avoir réussi un examen auquel, en fait, il n'était pas allé et, à partir de là, avait accumulé les mensonges pendant dix-huit ans sans jamais, contre toute vraisemblance, être percé à jour³².

Il est difficile d'évaluer la durée de vie d'un fait divers dans les médias et l'imaginaire collectif, surtout si celui-ci ne fait pas, par la suite, l'objet de projets artistiques qui lui assurent une longévité quelconque. Il existe des sites internet comme le faitsdivers.org dont le contenu est renouvelé plusieurs fois par jour, dans un roulement qui relaie sans cesse les nouvelles à l'arrière-plan, remplacées par d'autres du même genre :

13h38, 11 septembre 2013. Une semaine après son mariage, elle jette son mari du haut d'une falaise³³. Une information comme il s'en publie chaque jour sur le site Internet faitsdivers.org, structuré en huit rubriques distinctes : accident, agression, meurtre, disparition, viol, insolite, enlèvement et braquage. Il s'agit ici d'un meurtre, défini comme " l'action de tuer délibérément un être humain avec violence " ³⁴.

Le cas de Jean-Claude Romand a pris dans l'espace public une place plus importante qu'un résumé de huit lignes sur un site internet. Peut-être que le caractère double de son crime, les mensonges superposés au quintuple meurtre, la mort du chien, la maîtresse et la tentative de suicide peu convaincante, sont autant d'éléments qui ajoutent au sensationnalisme de l'histoire et suffisent à intéresser les médias traditionnels à plus long terme que d'autres faits divers plus anodins. Christine Marcandier, dans un chapitre de son livre *Crimes écrits : littérature et faits divers*, dresse la liste d'une partie des œuvres ou publications qui ont concerné Romand :

L'affaire est rapidement médiatisée, la presse locale d'abord puis la presse nationale. Le journaliste David Dufresne suit le procès pour *Libération*, il a rassemblé sur son site ses chroniques du procès, une semaine pour comprendre [...]. L'affaire est en elle-même un roman-feuilleton, ce qui explique en partie qu'elle ait inspiré autant de documentaires — Catherine Erhel (qui comme Carrère assiste au procès), journaliste à *Libération* puis au *Nouvel Observateur*, réalise avec Gilles Cayatte, *Le Roman d'un menteur* (1999) — et films — *L'emploi du temps* de Laurent Cantet, *L'adversaire* de Nicole Garcia, *La Vida de*

³² E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p. 265.

³³ Information publiée le 11 septembre 2013, faitsdivers.org.

³⁴ F. Mahy, *Le fait divers criminel dans la littérature contemporaine française*, p.1.

nadir d'Eduard Cortés —, une série américaine (*New York, section criminelle Law and Order : Criminel Intent*, saison 1, ép. 16 “ Phantom ”, “ L’homme qui n’existait plus ”) et même un travail photographique — Cédric Delvaux, *Zone de repli*, éd. Xavier Barral, 2014³⁵.

Cela est sans compter d'autres pièces de théâtre (*Le signal du promeneur*, 2012, *Elle brûle*, 2013), documentaires (*Jean-Claude Romand, le menteur*, 2006) et émissions radiophoniques (*Jean-Claude Romand, serial menteur*, 2014) qui ont suivi *L'adversaire*. Pour Carrère, c'est un article paru dans *Libération* qui déclenche chez lui une sorte de fascination pour la vie de mensonges menée par Romand : «Je me rappelle les premiers articles sur cette affaire : c'étaient ceux de Florence Aubenas, dans *Libération*. Je me rappelle avoir tout de suite pensé que j'allais écrire un livre là-dessus³⁶». Il relate l'anecdote dans l'article *Capote, Romand et moi*, au sujet de sa démarche d'écriture pour *L'adversaire*. Les étapes qui ont mené à son intérêt pour Romand sont aussi partie intégrante du livre. La première page, le « prologue » se termine par : « J'ai fini le mardi soir et le mercredi matin lu le premier article de *Libération* consacré à l'affaire Romand³⁷. » L'histoire qu'il veut relater, mais aussi comprendre, existe dans l'espace public en tant que fait divers et intéresse les journalistes et les artistes. Il a toujours été clair que Carrère n'a pas découvert les faits qui existent dans l'espace public indépendamment de son travail d'écrivain et qui sont déjà discutés et analysés dans les médias. Il n'est pas le seul à être troublé, l'histoire a un pouvoir de fascination qui appartient aussi aux autres et c'est une des raisons qui rend le lien qu'il entretient avec Romand et la façon qu'il aura de le décrire, primordial à l'unicité de l'œuvre.

Le fait divers en soi, celui qui est extérieur au texte et dont on parle dans les foyers et les médias doit nécessairement être présent et commenté dans le texte de Carrère puisqu'il fait partie de l'histoire globale de Romand. Dans *L'adversaire*, quelques pages après le prologue, le narrateur-auteur mentionne de nouveau l'article de Florence Aubenas : « Je me rappelle cette phrase, la dernière d'un article de *Libération*, qui m'a définitivement accroché : « Et il allait se perdre, seul, dans les forêts du Jura³⁸. » Il donne d'emblée au journalisme le rôle qui lui revient dans la découverte des faits : celui de fournir l'information et d'accrocher le lecteur. Le fait divers, celui de Romand, comme tous les autres, appartient d'abord aux journaux. David Dufresne, un

³⁵ C. Marcandier, *Crimes écrits : littérature et faits divers*, chapitre 13.

³⁶ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p. 266.

³⁷ E. Carrère, *L'adversaire*, p.10.

³⁸ *Ibid.*, p.35

autre journaliste pour *Libération*, termine un des articles de sa série *Cinq vies rayées pour effacer une double vie* ainsi : « Les douze jurés de Bourg-en-Bresse ont jusqu'à mardi pour comprendre³⁹. » À la même époque, Carrère, qui assiste au procès comme journaliste pour *Le Nouvel Observateur*, termine son article *Cinq crimes pour une double vie* en employant aussi le verbe « comprendre » : « Les faits sont établis, reconnus. Le verdict sera forcément très lourd. Restent huit jours de débats pour essayer non d'excuser, mais de comprendre l'histoire d'un homme qui a si longtemps erré entre deux réalités et n'en n'habite maintenant plus qu'une, inhabitable⁴⁰. » Quelques jours plus tard, en juillet 1996, la conclusion de son dernier article sur le procès se termine sur le même thème, en racontant le témoignage du meilleur ami de Jean-Claude Romand : « Et maintenant, à l'audience, il dit que depuis trois ans cette histoire l'a terriblement perturbé, fait réfléchir, qu'il ne comprend toujours pas, et qu'il a décidé de s'en accommoder, parce que c'est ainsi⁴¹. » C'est ici que s'arrête le travail du journaliste pour céder la place à celui de l'écrivain. Le journaliste relate les faits sans avoir besoin de les comprendre, sans rechercher à percer l'humain derrière la nouvelle. Dans sa neutralité prescrite, le journalisme du fait divers ne se rend pas là où Carrère est allé pour écrire *L'adversaire*, une entreprise qui n'est pas simple et qui tourne nécessairement l'écriture vers soi.

L'écriture du fait divers nécessite l'implication personnelle de l'écrivain qui investit à la manière d'un journaliste en conservant sa capacité d'être affecté par les faits pour « comprendre et regarder en face⁴² ». C'est à cause de l'incapacité de Carrère d'écrire de manière adéquate son expérience dans le monde de Romand que le narrateur-auteur est arrivé, par la bande, quand il s'est retrouvé dans une impasse, sur le point d'abandonner des années de recherches. Le fait divers, son bagage littéraire, son histoire et particulièrement celle de Romand, sont la cause directe du passage de Carrère de la troisième personne de ses fictions à une première personne du singulier qui lui appartient.

CAPOTE, ROMAND ET CARRÈRE

³⁹ D. Dufresne, *Cinq vies rayées pour effacer une double vie*.

⁴⁰ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Cinq crimes pour une double vie*, p. 111.

⁴¹ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Aux assises de l'Ain*, p. 112.

⁴² E. Carrère, *L'adversaire*, p. 46.

Dans son article *Capote, Romand et moi*, Carrère parle de sa démarche d'écriture et de la place qu'a occupé dans son esprit l'œuvre de Truman Capote à partir du moment où il a décidé d'écrire sur Romand : « Je me rappelle avoir relu *De sang-froid*, dont l'ombre s'étend forcément sur tout projet de ce genre, et un livre d'entretiens avec Truman Capote où il dit : “ Si j'avais su ce que j'allais avoir à endurer au long des six ans qu'il m'a pris, je n'aurais pas commencé ce livre ”. (J'ai entendu l'avertissement, j'allais en prendre, moi, pour sept ans⁴³.) » L'article paru six ans après la publication de *L'adversaire* est une sorte de retour sur son procédé d'écriture en comparaison avec celui de Truman Capote. Il y explique que pour lui, l'écriture de *L'adversaire* n'a été possible qu'après avoir abandonné l'idée d'imiter l'écriture « impersonnelle et limpide⁴⁴ » de Capote. Carrère a pensé à Capote au moment même où il a décidé d'écrire sur Romand. Il a relu *De Sang-Froid*, a tenté d'en imiter l'objectivité, s'est senti bloqué dans son écriture et s'est tourné vers la narration à la première personne du singulier. Les liens entre les deux écrivains pourraient s'arrêter ici, mais ce serait sans considérer l'importance du choix de Carrère de se détacher du modèle Capote pour mettre en scène le *soi*⁴⁵ : « Une fois par an au moins, je relisais *De Sang-Froid*, à chaque fois plus impressionné par la puissance de sa construction et la limpidité cristalline de la prose. J'essayais d'imiter son approche délibérément impersonnelle sans me rendre clairement compte qu'il y a une chose très étrange dans ce chef-d'œuvre : c'est qu'il repose sur une tricherie⁴⁶. »

En 1959, deux criminels, Perry Smith et Richard Hickock (surnommé Dick), fraîchement sortis de prison, tuent les quatre membres d'une famille de fermiers du Kansas. Le véritable motif derrière ce crime violent semble être l'argent, mais les meurtriers ont seulement trouvé cinquante dollars dans la demeure d'Holcomb. Après avoir lu un article sur le sujet dans le journal, Truman Capote s'est rendu sur place pour rassembler tous les détails de l'histoire et écrire ce qui allait devenir son œuvre la plus importante :

Le facteur qui a motivé ce choix de sujet — à savoir, écrire un compte rendu véridique d'une affaire criminelle réelle — était entièrement littéraire. Ma décision était fondée sur une théorie que je porte en moi depuis que j'ai commencé à écrire de façon professionnelle, ce qui fait déjà largement plus de vingt années. Il me semblait que l'on pouvait tirer du

⁴³ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p.266.

⁴⁴ Ibid., p.270.

⁴⁵ P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*.

⁴⁶ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p.270.

journalisme, du reportage, une forme nouvelle et sérieuse : ce que j'appelais en mon for intérieur le roman-vérité⁴⁷.

Capote n'est pas devenu un auteur du fait divers malgré lui, il entretenait depuis longtemps le désir de mélanger l'écriture journalistique à la littérature. Contrairement à Carrère, son point de départ n'est pas une obsession ponctuelle sur un sujet réel, mais bien une motivation artistique, l'envie d'essayer une démarche d'écriture qu'il savait innovatrice, qui allait lui faire découvrir une forme nouvelle : celle du roman-vérité. Capote a passé des mois à Holcomb, il s'est lié d'amitié avec plusieurs intervenants du crime : du chef de police en charge de l'enquête aux criminels eux-mêmes. Il ne s'est pas contenté de rencontrer les habitants de la ville, il s'est imprégné des lieux et a fait partie intégrante de l'enquête. Il a réussi à se faire admettre au sein d'une communauté dont le mode de vie était aux antipodes du sien. Capote est un homme issu de l'univers des soirées mondaines, des bals, de la culture, de l'art et les gens qui le connaissaient ont d'abord douté de sa capacité à s'intégrer à Holcomb⁴⁸. C'est pourtant ce qu'il a fait, en plus de devenir l'ami et le bienfaiteur des deux meurtriers, circonstances qui, selon Carrère, affectent nécessairement le procédé narratif : « C'est à partir de là que l'histoire racontée par *De sang-froid* et l'histoire de la rédaction de *De sang-froid* se mettent à diverger de façon si fascinante, et que se met en place une des situations littéraires les plus vicieuses que je connaisse⁴⁹. » Pour finir son livre, Capote comptait sur l'exécution et la mort des deux meurtriers, mais en même temps, il payait pour leurs avocats et les aidait avec leur défense, les assurant de son amitié sincère, tout en priant qu'ils soient mis à mort pour fournir une fin à son œuvre très attendue⁵⁰. *De sang-froid* est écrit à la troisième personne du singulier et est dépourvu de fiction. Pas un seul des détails relatés dans le livre n'est inventé ou romancé. Tout ce qui est décrit provient de témoignages directs, de dossiers d'enquête et de faits réels et vérifiés. Truman Capote, dans ses remerciements et son sous-titre (« Récit véridique d'un meurtre multiple et de ses conséquences⁵¹»), s'engage à ce que tout ce qui est rapporté dans son texte soit vérifiable. Malgré l'écriture littéraire et la prémisse de livre à suspense, tout est vrai dans ce « roman-vérité » : « Tous les éléments de ce livre qui ne sont pas le fruit de

⁴⁷ T. Capote, *Oeuvres*.

⁴⁸ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p.270.

⁴⁹ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p.268.

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ T. Capote, *De sang-froid*.

ma propre observation ont été tirés de documents officiels ou bien résultent d'entretiens avec les personnes directement concernées — entretiens qui pour la plupart, s'étendirent sur une période considérable⁵².» C'est dans cet à priori que Carrère perçoit une forme de tricherie chez Capote :

[...] il a accompli le tour de force de gommer entièrement de l'histoire qu'il racontait son encombrante présence à lui, Capote. Mais, ce faisant, il racontait une autre histoire et trahissait son autre visée esthétique : être scrupuleusement fidèle à la vérité. Il rapporte tout ce qui est arrivé à Perry et Dick, de leur arrestation à leur pendaison, en omettant le fait que durant leurs cinq années de prison, il a été la personne la plus importante de leur vie et qu'il en a changé le cours. Il choisit d'ignorer ce paradoxe bien connu de l'expérimentation scientifique : que la présence de l'observateur modifie inévitablement le phénomène observé — et lui, en l'occurrence était beaucoup plus qu'un observateur : un acteur de premier plan⁵³.

Capote s'est investi dans la vie de Perry et Dick, au point de s'attacher sincèrement à eux, surtout à Perry avec qui il entretenait des liens émotifs pratiquement amoureux, qui dépassaient les frontières de sa démarche d'écriture⁵⁴. En rendant poreux le mur qui sépare le journaliste de son sujet, Capote s'est non seulement impliqué personnellement dans l'histoire qu'il racontait, mais il l'a aussi influencée pour en a changer son cours. À partir du moment où Capote continue de décrire les événements de manière impersonnelle, sans rendre compte de ses propres actions qui sont pourtant intrinsèques à l'histoire qu'il relate, il fait mentir la partie *vérité* de son texte. Capote n'est pas un témoin silencieux qui se contente de prendre des notes, il participe activement à la vie des deux criminels à partir du moment où il les rencontre jusqu'à leur pendaison. Outre la complexité du lien qu'il entretient avec les deux hommes et le tourment qu'il ressent face à son désir de les voir pendus, Capote brise aussi la promesse de vérité qui entoure son livre.

Dans son article *Le journaliste et l'assassin de Janet Malcolm*, Carrère parle de Joe McGinniss, un auteur américain qui a écrit l'histoire de Jeff MacDonald, un ancien militaire accusé du meurtre de sa femme et de leurs deux filles. Le cas est intéressant parce que MacDonald n'a jamais cessé de défendre son innocence malgré les preuves accablantes qui pesaient contre lui. McGinniss a passé des mois avec MacDonald pour recueillir ses confidences en échange du tiers des recettes engendrées par la publication du livre. McGinniss a développé un lien d'amitié avec

⁵² Ibid.

⁵³ Ibid., p.270.

⁵⁴ Ibid., p.268.

MacDonald, a passé de nombreuses soirées à regarder des matchs de football en sa compagnie et a participé à quelques fêtes avec son équipe de défense. Du début à la fin du procès, McGinniss a assuré MacDonald qu'il était persuadé de son innocence. Le livre a été publié après la condamnation de MacDonald et dans le texte, la position de l'auteur est claire : il n'a jamais cru en l'innocence de l'accusé. Après la parution du livre, MacDonald a poursuivi McGinniss en justice pour avoir prétendu être de son côté afin de forcer ses confidences. Janet Malcolm, une journaliste, a suivi ce nouveau procès et a écrit un livre : *Le journaliste et l'assassin*, dans lequel elle parle de la relation complexe qu'entretiennent un journaliste et son sujet. Elle affirme que le journaliste trompe nécessairement la personne qu'il passe en entrevue, thèse avec laquelle Carrère est en désaccord⁵⁵. Dans son article sur le sujet, il mentionne une anecdote relatée dans *Le journaliste et l'assassin*, qui prouve la nature malsaine de la relation entre McGinniss et MacDonald telle que Malcolm la présente :

[...] on y voit MacDonald et toute l'équipe de ses défenseurs s'amuser lors d'une fête d'anniversaire à lancer des fléchettes sur une photo agrandie du procureur. McGinniss décrit MacDonald poussant des hurlements de joie quand il atteint sa cible et commente vertueusement : « Il semblait avoir oublié que dans sa situation il n'était peut-être pas approprié de se mettre à lancer des objets pointus en direction d'un être humain, même s'il ne s'agissait que d'une représentation photographique⁵⁶. » Le problème, comme des témoins l'ont établi au procès, c'est que McGinniss lui-même, ce soir-là, n'était pas le dernier à brailler et lancer des fléchettes. Est-ce si grave ? Évidemment non. Ce qui est grave, c'est de raconter la scène sans le dire. C'est de se draper dans ce rôle de témoin impartial et navré. C'est de n'avoir pas conscience qu'en racontant l'histoire on devient soi-même un personnage de l'histoire, aussi faillible que les autres⁵⁷.

Cet article de Carrère nous ramène à la tricherie de Capote, qui est plus importante encore que celle de McGinniss. En lançant les fléchettes, en participant à l'activité pour s'assurer que MacDonald n'ait pas de raison de se censurer dans ses insultes, McGinniss fait partie intégrante de l'anecdote qu'il raconte. Sa trahison reste pourtant mineure puisque dans son texte, il se donne le beau rôle de témoin désapprobateur, mais il n'a pas réellement changé le cours de l'histoire en lançant les fléchettes ou en s'effaçant de l'anecdote par la suite. Les faits restent les mêmes :

⁵⁵ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Le journaliste et l'assassin de Janet Malcolm*, p. 485.

⁵⁶ J. McGinniss, *Vision fatale*.

⁵⁷ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Le journaliste et l'assassin de Janet Malcolm*, p. 488-489.

MacDonald a lancé des fléchettes sur une photo du procureur en lui criant des insultes. Selon Carrère, le journaliste ne trahit personne en étant présent sur les lieux ou en étant un acteur des événements. La problématique réside dans l'effacement complet de sa participation lorsqu'elle est déterminante pour l'histoire racontée. Pour Carrère, la tricherie de Capote est évidente puisqu'il a directement influencé l'histoire qu'il racontait alors qu'il se voulait détaché au point de devenir un narrateur objectif, complètement invisible pour le lecteur. Carrère, dans son article *Capote, Romand et moi*, insiste sur la complexité de la relation que Capote a entretenue avec les deux meurtriers et l'impasse morale dans laquelle il se trouvait : « Et je pense que cette histoire-là, celle des relations de Capote avec ses personnages, il ne l'a pas seulement gommée du livre pour des raisons esthétiques, parnassiennes, parce que le *je* lui semblait haïssable, mais aussi parce qu'elle était trop atroce pour lui, et au bout du compte inavouable⁵⁸. » L'omission est sans aucun doute calculée et rendue possible seulement avec l'emploi de la narration impersonnelle à la troisième personne du singulier de *De Sang-Froid*.

Le «je» de *L'Adversaire*, qui n'est apparu à Carrère qu'au bout d'un long processus de recherches et de questionnements éthiques, s'oppose drastiquement à l'œuvre de Capote. Le «je» ne permet pas les effacements et engage Carrère sur la voie de la transparence et du partage de sa réflexion. La problématique de la narration a tellement affecté Carrère, qu'elle aurait pu faire en sorte que *L'adversaire* ne voie jamais le jour. Au bout de plusieurs années de recherches, après avoir finalement décidé d'abandonner le projet d'écrire la vie de Romand, après s'être libéré de ce poids qui pesait sur lui et après la parution de *La classe de neige*, Carrère a voulu faire un bilan de l'exercice qu'il a tenté de mener :

Simplement, quelques jours après ce retour à la vie, je me suis dit que ce serait bien d'écrire pour mon usage personnel, sans aucune perspective de publication, une sorte de rapport sur ce qu'avait été pour moi cette histoire. [...] En consentant à la première personne, à occuper ma place et nulle autre, c'est-à-dire à me défaire du modèle Capote, j'avais trouvé la première phrase et le reste est venu, je ne dirais pas facilement, mais d'un trait, comme allant de soi⁵⁹.

⁵⁸ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p.270.

⁵⁹ *Ibid.*, p.271.

La narration à la première personne du singulier est apparue comme une solution, un outil qui a délivré Carrère de l'ombre de *De Sang-Froid* et qui lui a permis d'inclure les problèmes narratifs auxquels il a fait face à l'intérieur même du livre. L'expérience d'écriture de *De Sang-Froid* a affecté Capote sur le plan humain, mais l'a aussi empêché de compléter tout autre projet d'écriture par la suite : « Maintenant, quel qu'ait été mon tourment, je ne regrette pas d'avoir subi cette épreuve ; après tout, elle a modifié du tout au tout ma conception de l'écriture, mon attitude envers l'art et la vie et l'équilibre entre celle-ci et celle-là, et la compréhension de la différence entre le vrai et le réellement vrai⁶⁰ ». L'écriture de *L'adversaire* n'a pas eu le même résultat pour Carrère, mais elle a quand même changé sa manière d'aborder la narration et l'a éloigné complètement et de façon durable de la fiction : « C'est cliché de parler d'un travail qui ne vous laisse pas indemne, mais je n'ai pas peur de ce cliché⁶¹. » L'écriture du fait divers, lorsqu'elle implique des recherches de terrain et la rencontre entre l'écrivain et son sujet, est nécessairement confrontante puisqu'elle force l'opposition de deux conditions humaines : celle qui suit le chemin de la quotidienneté et celle qui déraile pour basculer du côté de la monstruosité. Christine Marcandier parle de cette opposition comme d'un *miroir d'encre* de l'écrivain :

La double entrave qui structure le fait divers ne concerne pas seulement le rapport du réel à la fiction. Elle se manifeste également dans l'exploration de « vies parallèles », non plus la correspondance et disjonction de deux champs culturels comme le fit Plutarque, mais l'expression ou la recherche de soi via l'existence d'autrui, un soi-même comme un autre formulé par Paul Ricoeur. Le fait divers est un symptôme de nos sociétés, de nos mentalités et imaginaires, le miroir qu'il nous tend est donc d'abord collectif. Mais la vie infime narrée est aussi un *Miroir d'encre* pour l'écrivain, ce que figure de manière exemplaire, dès son titre, *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère, récit de soi à travers Jean-Claude Romand, lui-même auteur de sa fiction de vie, d'un roman de soi⁶².

Marcandier tire le concept de miroir d'encre du titre de l'essai de Michel Beaujour : *Miroirs d'encre: rhétorique de l'autoportrait*. Pour elle, *L'adversaire* est une représentation du miroir d'encre de Carrère, mais n'est pas sa seule occurrence, il fait plutôt partie d'un tout qui est composé de son travail de journaliste et de l'ensemble des œuvres qui ont suivi sa publication.

⁶⁰ T. Capote, *Ma vie d'écrivain*.

⁶¹ Ibid.

⁶² C. Marcandier, *Emmanuel Carrère : L'adversaire ou le fait divers miroir d'encre*.

De Sang-Froid n'est pas écrit au «je» et sa narration est d'une neutralité qu'on pourrait qualifier d'indifférente si on ne tenait pas compte du fait que l'écrivain a bel et bien rencontré son miroir, d'encre et de sang, en la personne de Perry Smith. Dans *Ma vie d'écrivain*, Capote parle des nombreuses similarités entre Smith et lui. En plus d'avoir développé une relation amicale et même amoureuse avec Perry, Capote s'est reconnu en lui : « [...] Perry Smith, lui est devenu proche, comme une sorte de frère monstrueux : comme si, dit-il, nous avons été élevés ensemble dans la même maison, et que j'en étais sorti, moi, par la porte de devant, et lui, par la porte de derrière⁶³ ». Cette phrase de Capote est aussi reprise dans le film de Bennett Miller *Capote*, qui porte sur sa démarche d'écriture : « It's as if Perry and I grew up in the same house, he stood up and went out the back door while I went out the front⁶⁴ ». En posant Smith comme son double, comme un être qui lui ressemble et dont l'identité ne se résume pas à sa condition de meurtrier, Capote ramène le fait divers à la portée du réel et fait de la monstruosité l'affaire de tous les humains. Or, tout cela existe à l'extérieur de l'œuvre, qui elle, subsiste sans ces considérations qui appartiennent à l'intériorité de l'écrivain et à son expérience d'écriture qui ne font pas partie du livre, qui ne peuvent être exposées par une narration objective faite à la troisième personne du singulier. Les rouages de *L'adversaire* fonctionnent de manière complètement opposée. De la même façon que Capote s'est reconnu en Perry, les similitudes sont nombreuses entre Carrère et Romand et elles sont discutées à l'intérieur de l'œuvre. Carrère se doit de fournir quelque chose de lui-même pour apposer sa propre expérience du réel à celle de Romand, qu'il ne peut laisser du côté de la barbarie s'il veut que son «je» se transforme en «nous» ; en «l'humain». Pour parvenir à faire entrer le lecteur dans ce «je» englobant, le narrateur-auteur n'a pas d'autres choix que d'insister sur ce qui rend Romand humain : « Les actes de violence commis à l'égard des enfants, *a fortiori* lorsqu'ils sont causés par un parent, constituent dans l'imaginaire social contemporain la manifestation la plus bouleversante et la plus extrême de la barbarie⁶⁵. » De par ces gestes monstrueux, Romand s'est départi de son humanité et le «je» de *L'Adversaire* représente plus qu'un choix artistique : sa présence est nécessaire pour ramener Romand du côté des hommes. Le narrateur-auteur oscille donc entre le recul que commande le dégoût obsessionnel qu'il ressent

⁶³ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p. 270.

⁶⁴ B. Miller, *Capote*.

⁶⁵ É. Brière, *Faits divers, faits littéraires*, p.162.

face à l'histoire de Romand et l'humanisation du *monstre* condamné aux tribunaux officiels et populaires qu'il est devenu :

Comme moi, comme Luc, comme tous les jeunes pères, Jean-Claude a acheté un appareil à la naissance de sa fille et photographié avec ferveur Caroline puis Antoine bébés, leurs biberons, leurs jeux dans le parc de bois, leurs premiers pas, le sourire de Florence penchée sur ses enfants et elle, à son tour, le photographiait, lui, tout fier de les porter, de les faire sauter dans ses bras, de leur donner le bain.⁶⁶

En plaçant ainsi dans la même phrase, le narrateur-auteur, Luc (le meilleur ami de Romand) et tous les pères, Carrère avance l'idée selon laquelle les « forces terribles⁶⁷ » qui ont mené aux meurtres de cinq personnes auraient pu prendre d'assaut chacun d'entre eux et mener au même résultat funèbre. Avec cette théorie qui n'est jamais exprimée aussi clairement dans le livre, mais qui plane sur le texte, dans chacun des « nous » ou des « je », Carrère soutient que personne n'est tout à fait à l'abri du fait divers et de son caractère extraordinaire qui découle obligatoirement de l'ordinaire. En plus de jouer sur ce que Romand partage de plus pur avec son ami Luc et avec Carrère lui-même : l'amour pour ses enfants, il vient rappeler que Romand n'a pas toujours été un monstre et qu'aucun signe avant-coureur n'aurait pu être décelé puisqu'il était un homme ordinaire, un père de famille aimant, pas mieux ou pire qu'un autre. Le narrateur-auteur sert de pont entre tous les humains concernés : Carrère, le lecteur, Luc et même Romand. En disant « comme moi », Carrère pose une affirmation semblable à celle de Capote : tous ces hommes auraient pu être élevés dans la même maison et sortir par la porte de derrière au lieu de prendre celle de devant.

LE MIROIR D'ENCRE

Une portion du fait divers appartient à la quotidienneté. Pour qu'une nouvelle soit classée dans la section « divers » du journal, elle se doit de prendre place dans une vie ordinaire puisque dès qu'une personnalité publique est impliquée, elle passe du côté de la nouvelle politique. Alex Gagnon, dans l'introduction de son livre *La communauté du dehors*, offre une sorte de définition du fait divers qui s'applique particulièrement bien au fait divers transposé à la littérature par des écrivains contemporains :

⁶⁶ E. Carrère, *L'Adversaire*, p. 89.

⁶⁷ Ibid., p. 13.

Pour rendre compte de l'inépuisable succès de ces récits, il faut sans doute parler, en fait et de manière générale, d'une expérience du «sublime» au sens kantien de l'expression : le déchaînement des forces naturelles, écrivait Kant, réduit «notre faculté de résistance à une petitesse insignifiante», et leur spectacle « n'en devient que plus attirant dès qu'il est plus effrayant, à la seule condition que nous soyons en sécurité⁶⁸». Le sentiment du sublime naît ainsi d'une distance. Ou plus précisément de la simultanéité entre proximité et éloignement, qui caractérise la position qu'il faut adopter pour l'observation tranquille et voyeuse du déferlement d'une force prodigieuse et menaçante. Le sublime, c'est la conjonction entre la réalité d'une quiétude et d'une sécurité et la possibilité de se projeter, pour ainsi dire fictionnellement, dans l'ailleurs effrayant et proche qui défile devant nos yeux. À l'instar de celle qui caractérise les puissances de la nature, la force d'attraction qu'exerce le récit de crime résulte de la fascination pour un *détraquement* : extérieur aux histoires dont il raffole, placé devant des vies qui déraillent et qui paraissent interceptées par le destin, le spectateur-lecteur fait l'expérience de sa condition enviable *et* du péril, qui potentiellement, guette toujours sa propre existence⁶⁹.

Gagnon met en lien le lecteur, la fascination naturelle pour les crimes violents, l'écrivain et la «force prodigieuse et menaçante » qu'est le fait divers. C'est dans leur aspect quotidien que les similitudes entre les écrivains et leur sujet deviennent significatives. Les coïncidences et les ressemblances ne sont pas seulement anecdotiques puisqu'elles tissent des liens entre l'humain dont la vie a basculé du côté de l'extraordinaire et celui qui est resté dans l'ordinaire. C'est à la jonction où se rencontrent le sujet et l'écrivain que son miroir d'encre prend forme, même si la perspective d'une ressemblance trop nette entre soi et une figure «monstrueuse» est des plus affolantes pour l'écrivain :

Je m'obstinais, quant à moi, à vouloir copier *De sang-froid*. À vouloir raconter la vie de Jean-Claude Romand de l'extérieur, en m'appuyant sur le dossier et sur ma propre enquête, et je crois ne m'être jamais posé la question de la première personne. Je croisais les points de vue, me demandais sans relâche quelle version raconter, de quelle place, et je ne pensais pas, tout bonnement, à la mienne. Et si je n'y pensais pas, je suppose, c'est parce que j'en avais peur⁷⁰.

Bien que nécessaire, le «je» de Carrère est dangereux pour lui-même parce qu'il renforce l'idée selon laquelle toutes les vies humaines sont au bord du déraillement qui mène à l'extraordinaire.

⁶⁸ E. Kant, *Critique de la faculté de juger*, p.203.

⁶⁹ A. Gagnon, *La communauté du dehors*, p.23-24.

⁷⁰ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Capote, Romand et moi*, p. 271.

Le narrateur-auteur de *L'adversaire* tisse les liens qui existent entre Carrère et Romand et permet d'entraîner le lecteur dans le procédé même de l'écriture du fait divers. *L'adversaire* est le miroir d'encre de Carrère parce qu'il force sa cohabitation avec Romand, un homme qui est son semblable, dont la vie a pris un tournant différent, mais duquel il ne prétend pas être complètement étranger. Au contraire de Capote qui a lui aussi été confronté à une sorte de double de lui-même qui existait en la personne de Perry Smith, Carrère peut se permettre d'expliquer et d'affronter chacune de ses propres qualités humaines qu'il retrouve chez Romand et qui font de lui un homme ordinaire. Le «je» du narrateur-auteur porte le miroir d'encre de Carrère qui est constitué de doutes, de honte, d'humanité et de conflits narratifs qui font partie de sa démarche d'écriture, dont le lecteur n'est jamais exclus :

J'avais cru en avoir fini avec ces histoires de folie, d'enfermement, de gel. [...] Et je me retrouvais choisi (c'est emphatique, je sais, mais je ne vois pas le moyen de le dire autrement) par cette histoire atroce, entré en résonance avec l'homme qui avait fait ça. J'avais peur. Peur et honte. Honte devant mes fils que leur père écrive là-dessus. Était-il encore temps de fuir ? Ou était-ce ma vocation particulière d'essayer de comprendre ça, de le regarder en face⁷¹ ?

Le narrateur-auteur ne cache pas les peurs qui habitent l'écrivain et fait une démonstration claire de la relation de double qui existe entre Romand et Carrère. Dans son article «L'adversaire ou le fait divers miroir d'encre», Christine Marcandier affirme que les coïncidences qui habitent l'œuvre de Carrère (il faudra revenir sur le chaînon que forment entre elles toutes les publications qui ont suivi *L'adversaire*), ne sont pas insignifiantes ou manipulées par l'auteur, elles sont partie intégrantes de ce qui le lie à Romand⁷².

Le prologue de *L'adversaire*, qui est contenu sur une seule page, débute ainsi : « Le matin du samedi 9 janvier 1993, pendant que Jean-Claude Romand tuait sa femme et ses enfants, j'assistais avec les miens à une réunion pédagogique à l'école de Gabriel, notre fils aîné. Il avait cinq ans, l'âge d'Antoine Romand. Nous sommes allés ensuite déjeuner chez mes parents et Romand chez les siens, qu'il a tués après le repas⁷⁴. » Tout d'abord, Carrère se situe par rapport à l'événement extraordinaire qui a fait de Jean-Claude Romand un acteur du fait divers et place le

⁷¹ E. Carrère, *L'adversaire*, p. 46.

⁷² C. Marcandier, «L'adversaire ou le fait divers miroir d'encre».

⁷⁴ E. Carrère, *L'adversaire*, p.10.

jour du meurtre sur le même pied d'égalité qu'une nouvelle politique en lui octroyant un statut d'événement assez marquant pour que l'on se souvienne de ce à quoi on était occupé lorsqu'il s'est produit. Le narrateur-auteur dit : le jour du meurtre « [...] j'assistais à une réunion pédagogique avec les miens [...] »⁷⁵, comme il aurait pu dire : « le jour de l'assassinat de Kennedy j'étais à l'école de mes enfants ». En les faisant exister dans sa mémoire, les actions posées par Romand, les détails du fait divers, perdent de leur éphémérité et de leur immédiateté, et il devient clair que Carrère compte leur octroyer un début, un milieu et une fin, pour les faire passer de l'anecdotique au global. En plus de faire du moment du meurtre une sorte de monument dans sa mémoire personnelle, le narrateur-auteur place Carrère et Romand sur le même pied d'égalité, en mettant l'accent sur leurs situations familiales semblables. Ils ont environ le même âge, ils sont mariés, leurs garçons ont cinq ans, ils déjeunent tous les deux chez leurs parents. Pour l'instant, alors que l'action se passe, mais que les journaux ne sont pas encore au courant, pendant que Romand mange tranquillement chez ses parents avant de les tuer, leur quotidien est le même. Le parallèle entre leurs deux vies est tracé dès la première phrase du livre et le narrateur-auteur continuera de le souligner à gros traits, sans effacer les similitudes dérangeantes. La suite du prologue parle du reste du week-end de Carrère :

J'ai passé seul dans mon studio l'après-midi du samedi, et le dimanche, habituellement consacrés à la vie commune, car je terminais un livre auquel je travaillais depuis un an : la biographie du romancier de science-fiction Philip K. Dick. Le dernier chapitre racontait les journées qu'il a passées dans le coma avant de mourir. J'ai fini le mardi soir et le mercredi matin lu le premier article de *Libération* consacré à l'affaire Romand⁷⁶.

Christine Marcandier soulève cette première coïncidence qui est le point de départ de *L'adversaire* et une occurrence de ces instances qui relient les livres de Carrère entre eux. Les journées de fin de semaine sont habituellement consacrées à la vie familiale, mais Carrère fait face à la solitude qui entoure l'écriture au même moment où Romand est seul face à lui-même, dans les longues heures qui suivent les meurtres, alors qu'il contemple mettre fin à ses propres jours. Carrère complète le chapitre de son livre *Je suis vivant et vous êtes morts* qui fait le récit du coma de Philip K. Dick alors que Romand se trouve lui-même dans le coma suite à sa tentative de suicide : « Tout

⁷⁵ Ibid.

⁷⁶ Ibid.

est pris dans des coïncidences, dans une logique temporelle et causale. Et c'est ce rapport de soi à l'autre, et l'autre en soi, qui sera le récit central de *L'adversaire*. Quand Carrère envoie son dernier livre à Romand, *Je suis vivant et vous êtes morts : Philip K. Dick*, il perçoit « trop tard » combien ce titre est un résumé cynique de la situation dans laquelle se trouve l'accusé⁷⁷. » Dans le prologue, le lecteur est soumis pour la première fois à l'intratextualité des livres de Carrère qui fera légion dans *L'adversaire* et dans ses œuvres postérieures.

LA PORTÉE DU FAIT DIVERS

L'adversaire occupe une position centrale dans le corpus de Carrère, entre les articles journalistiques, les œuvres de fiction et les ouvrages «informes⁷⁸» de la deuxième moitié de ses textes. Les œuvres qui lui sont postérieures lui répondent et celles qui le précèdent nourrissent sa construction. *La classe de neige* (1995) et *Je suis vivant et vous êtes morts* (1993) sont de la première moitié des œuvres de Carrère et font partie intégrante de la discussion qui commence dans *L'adversaire* et se poursuit jusqu'au *Royaume*. *Je suis vivant et vous êtes morts* est mentionné dès la première page de *L'adversaire* et *La Classe de neige* apparaît un peu plus loin, dans la retranscription de la première lettre que Romand écrit à Carrère. Le prologue de *L'adversaire* peut être considéré comme la présentation formelle du personnage du narrateur-auteur qui subsistera tout au long du corpus de Carrère jusqu'au *Royaume*, mais on peut aussi observer qu'il s'agit du retour ou de la continuité de la parole de journaliste de Carrère. *L'adversaire* marque une séparation claire des livres de Carrère : celle qui trace la ligne entre son travail de fiction et les œuvres suivantes qui sont indépendantes les unes des autres, mais qui ne cessent de répondre à *L'adversaire*. C'est dans les coïncidences, les rappels et les références que prend forme ce chaînon qui traverse l'entièreté de la deuxième moitié des œuvres de Carrère et une partie de son travail de journaliste. Comme en témoigne son article *Capote, Romand et moi*, le travail d'analyse du procédé d'écriture qu'il a utilisé pour écrire l'histoire de Jean-Claude Romand commence dans *L'adversaire* et ne s'arrête jamais puisqu'il est encore discuté en 2014 dans *Le Royaume* et traverse du côté de son travail de journaliste.

⁷⁷ C. Marcandier, *L'adversaire ou le fait divers miroir d'encre*.

⁷⁸ E. Carrère, *Entretien : Écrire ne donne pas tous les droits*.

L'écriture de *L'adversaire* a été mise sur pause pendant quelques temps alors que Carrère faisait face à certains problèmes narratifs et ces mois de renoncements ont donné place à l'écriture de *La classe de neige*, un roman écrit à la première personne du singulier qui a pour point de départ un fait divers fictif. *La classe de neige* et *Je suis vivant et vous êtes morts* font partie de l'historique d'écriture des sept années de recherches et de questionnements de *L'adversaire* et c'est ainsi que débute le lien entre les oeuvres de Carrère, surtout celles qui font cohabiter le réel et la fiction.

La classe de neige fait partie du débat interne de Carrère qui a trait à la narration de *L'adversaire* et à l'impasse dans laquelle il s'est retrouvé lorsqu'il est venu temps de poser sur papier la monstruosité qu'il a rencontrée en la personne de Jean-Claude Romand :

L'hiver suivant, un livre m'est tombé dessus, le livre que sans le savoir j'essayais vainement d'écrire depuis sept ans. Je l'ai écrit très vite, de façon quasi automatique, et j'ai su aussitôt que c'était de très loin ce que j'avais fait de meilleur. Il s'organisait autour de l'image d'un père meurtrier qui errait, seul, dans la neige, et j'ai pensé que ce qui m'avait aimanté dans l'histoire de Romand avait, comme d'autres projets inaboutis, trouvé sa place, une place juste, et qu'avec ce récit j'en avais fini avec ce genre d'obsessions⁷⁹.

La classe de neige est narrée à la première personne du singulier, par un enfant dont le père se transforme tranquillement en meurtrier d'enfants au fil du récit. Ce «je» appartient à la fiction contrairement à celui de *L'adversaire*. La narration de *La classe de neige* ne pose pas le même défi narratif que *L'adversaire* puisque la fiction protège l'écrivain de la monstruosité du père. *La classe de neige* reste un roman et le tiraillement entre la fiction et la réalité n'est pas explicite jusqu'à sa présence dans *L'adversaire* et les liens qui se forment rétroactivement entre les deux ouvrages. *La classe de neige* fait partie du panthéon des sept années de recherches et «d'obsessions⁸⁰» qui constituent «l'avant-adversaire» et c'est le narrateur-auteur qui le souligne. L'image du père qui erre dans la neige de *La classe de neige*, une fois son crime commis, est la figure même de Jean-Claude Romand qui se promène en forêt alors que sa famille et ses amis pensent qu'il se rend au travail tous les jours pendant douze ans. C'est la lecture de *La classe de neige* qui a convaincu Jean-Claude Romand de répondre à la requête de Carrère, envoyée presque deux ans plus tôt, qui était alors accompagnée du livre *Je suis vivant et vous êtes mort* : « Une autre circonstance fortuite

⁷⁹ E. Carrère, *L'adversaire*, p. 34

⁸⁰ Ibid.

m'a vivement influencé : je viens de lire votre dernier livre, *La classe de neige*, et je l'ai beaucoup apprécié⁸¹. » Parce qu'il y a reconnu une partie de son enfance, Jean-Claude Romand s'est senti lié à *La classe de neige* et il place la lecture du livre tout en haut de la liste des raisons qui l'ont convaincu de contacter Carrère pour donner suite à son idée d'écrire sur sa vie. *La Classe de neige* fait partie de ce qui rapproche les deux hommes et participe à la création du miroir d'encre de Carrère.

Les références à *Je suis vivant et vous êtes morts* sont d'un tout autre ordre et peut-être encore plus significatives si on considère sa forme hybride et son sujet qui ne cesse de revenir dans *L'adversaire*. Cette «biographie» de Philip K. Dick qui mélange la fiction et les faits, la vie réelle de l'écrivain de science-fiction et sa vie rêvée, ressemble plus aux œuvres de la deuxième moitié du corpus de Carrère qu'à son travail de fiction. Comme mentionné plus haut, son écriture se termine au moment où Jean-Claude Romand assassine cinq membres de sa famille et Carrère y fait référence à plusieurs reprises dans *L'adversaire*, dès le prologue, mais aussi au milieu du livre lorsqu'il relate l'expérience de la mort de l'amie d'une amie qui a passé près d'une semaine dans le coma :

Moi, à cette époque, j'en étais arrivé dans la biographie de Dick au moment où il écrit ce roman terrifiant qui s'appelle *Ubik* et imagine ce qui se passe dans les cerveaux des gens conservés en cryogénie : bribes de pensées à la dérive, échappées de stocks mémoriels saccagés, grignotement obstiné de l'entropie, courts-circuits provoquant des étincelles de lucidité panique, tout ce que cache la ligne paisible et régulière d'un encéphalogramme presque plat⁸².

Le titre *Je suis vivant et vous êtes morts* est directement tiré du roman *Ubik*. Le coma de Romand, celui qui suit les meurtres et le protège pendant quelques jours avant que le réveil ne le force à faire face à ses actions, est important pour Carrère et mentionné dès la première page, tout de suite mis en miroir avec la situation de Philip K. Dick. Dans un passage où le narrateur-auteur se questionne sur les instants qui vont suivre le réveil de Romand, sur la réaction des infirmières (agiront-elles différemment avec un patient qui a commis des crimes atroces ? Lui offriront-elles le même accueil ou est-ce que les sourires bienveillants sont réservés aux braves gens ?), une

⁸¹ Ibid., p.39.

⁸² Ibid., p. 32.

phrase, accidentelle peut-être, mais plus vraisemblablement réfléchie, cite directement le titre de la «biographie» écrite par Carrère : « « Lui, seul, encore dans le coma, ne savait pas qu'il était vivant et que ceux qu'il aimait étaient morts de sa main⁸³.» Romand est vivant et les autres sont morts. Non seulement le coma des deux hommes ajoute à la liste de coïncidences insistantes qui forcent le parallèle entre les vies de Romand et Carrère, mais renforce aussi l'impression de Carrère d'être «choisi⁸⁴» par cette histoire à raconter. Christine Marcandier l'affirme : « Tout est envers et avers de *L'adversaire*, comme Jean-Claude Romand dans ce même livre le fut d'Emmanuel Carrère. On pourrait penser que l'écrivain liste ces coïncidences, s'en amuse et s'en épouvante quitte à forcer le trait, pourtant il en manque certaines, aveuglantes, miroir sans tain⁸⁵ [...]. » Les coïncidences ne sont pas secondaires à la compréhension de la portée du fait divers et de *L'adversaire* dans le reste des œuvres de Carrère. Celles qui unissent Romand et *Je suis vivant et vous êtes morts* dépassent les hasards et vont jusqu'à la perception même de ce qui est réel et ce qui est fictif. Dans son article *Philip K. Dick*, écrit en 2000, l'année de la publication de *L'adversaire*, Carrère se remémore une discussion entourant l'œuvre de Dick où le modérateur avait fini par lancer une phrase qui lui revient souvent en tête : « Ce qui serait bien, vous voyez, ce serait qu'on se mette d'accord sur ce qu'on entend par la réalité, au moins entre nous⁸⁶.» Dick écrit des livres de science-fiction, qui jouent avec la ligne qui sépare la fiction de la réalité, parfois de manière globale et souvent dans la psyché humaine. Dans ce même article, Carrère résume l'intrigue du livre de Dick *Le temps désarticulé* qui raconte, en bref, l'histoire d'un homme prisonnier d'une réalité fabriquée dont il comprend les rouages à cause d'un réflexe corporel qui lui vient de manière automatique et lui rappelle son ancienne vie, celle qu'il menait dans la véritable réalité. Carrère relate l'intrigue du livre pour affirmer qu'il s'agit pratiquement d'une mise en abîme de l'état mental trouble dans lequel Dick a passé les huit dernières années de sa vie à se demander si son travail d'écrivain peu reconnu faisait partie de la réalité ou d'*autre chose*, une autre chose dont il ignorerait l'existence et de quoi il serait constitué :

[...] la caverne de Platon; la cosmologie des gnostiques alexandrins; le songe de Tchouang-tseu qui, quatre siècles avant notre ère, se demanda s'il était un philosophe

⁸³ Ibid., p.33.

⁸⁴ E. Carrère, *L'adversaire*, p.45.

⁸⁵ C. Marcandier, *L'adversaire ou le fait divers miroir d'encre*.

⁸⁶ E. Carrère, Il est avantageux d'avoir où aller : Philip K. Dick, p. 136.

chinois rêvant qu'il était un papillon ou un papillon rêvant qu'il était un philosophe chinois; et la version plus menaçante de cette question, posée en 1641 par Descartes : «Comment sais-je que je ne suis pas en train de me faire tromper par un démon maléfique infiniment puissant qui veut me pousser à croire en l'existence du monde externe — et de mon corps⁸⁷ ? »

Les questionnements de Dick et sa version trouble de la réalité et du monde externe se rapprochent de la vie de mensonges que s'est construite Jean-Claude Romand. En prétendant être médecin pendant douze ans tout en menant une vie de famille et sociale qui était réelle, Romand a fait de son existence une réalité alternative. Ses mensonges cachaient des journées occupées de lectures et de promenades en forêt, mais surtout, un vide immense. Derrière sa tromperie, il n'y avait rien. Où se situe la réalité ? Le véritable Jean-Claude Romand est-il le père de famille aimant, l'homme gentil qui est un médecin réputé, qui a des amis et qui est attentionné envers ses parents vieillissants ou est-ce que Jean-Claude Romand apparaît finalement quand il est seul dans la forêt, face à lui-même et qu'il ne ment plus à personne ? *L'adversaire* est un livre qui entraîne nécessairement plus de questions que de réponses puisque plusieurs des interrogations de Carrère sont vouées à mourir avec Romand :

Je me demandais ce qu'il ressentait dans sa voiture. De la jouissance ? Une jubilation ricaneuse à l'idée de tromper si magistralement les siens ? J'étais certain que non. De l'angoisse ? Est-ce qu'il imaginait comment tout cela se terminerait, de quelle façon éclaterait la vérité et ce qui se passerait ensuite ? Est-ce qu'il pleurerait, le front contre le volant ? Ou bien est-ce qu'il ne ressentait rien du tout ? Est-ce que, seul, il devenait une machine à conduire, à marcher, à lire, sans vraiment penser ni sentir, un docteur Romand résiduel et anesthésié⁸⁸ ?

Le livre allie donc la fiction et la réalité, les questions et les réponses, et le plus grand de son mystère réside dans le fait que la vie entière de Romand abrite une réalité alternative comme Carrère le mentionne dans son article *L'affaire Romand* : « Et désormais, sa vie commence à se dérouler sur deux plans, fiction que tout le monde prend pour la réalité et réalité qui n'est réelle pour personne, pas même pour lui⁸⁹. » Romand vit exactement ce dont Dick pensait être victime dans les dernières années de sa vie : il ne prétend pas avoir différentes vies antérieures, il vit deux

⁸⁷ Ibid., p.139-140.

⁸⁸ E. Carrère, *L'adversaire*, p. 99.

⁸⁹ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : L'affaire Romand*, p. 104.

présents, deux vies qui sont parallèles l'une à l'autre et dont la rencontre ne peut mener qu'à l'explosion ou dans le cas de Romand à la tragédie. Dans son article *Philip K. Dick*, Carrère fait aussi référence à *Substance mort*, un roman de Dick qui fait évoluer un personnage principal qui a deux identités :

[...] un personnage étrange : c'est un agent des stupés qui est aussi, dans le civil, un junkie. Grâce à une trouvaille narrative qu'il serait trop long d'exposer ici, c'est justement sur ce junkie que l'agent des stupés est chargé de mener l'enquête. Ce dédoublement est à la base de *Siva*, où Dick, pour essayer de donner forme romanesque à l'*Exégèse*, s'attribue deux rôles : celui de Philip K. Dick, l'écrivain de science-fiction, et celui de son ami et alter-ego Horselover Fat (Philip, c'est en grec : «celui qui aime les chevaux», et Dick signifie «gros» en allemand). [...] Le résultat est un document unique dans l'histoire de l'investigation psychique : au compte rendu d'une expérience qui ne peut être appréhendée que comme une révélation divine ou un système délirant (avec une forte présomption, évidemment, en faveur de la seconde hypothèse), se superpose, à peu près comme si Freud et le président Schreber avaient été la même personne, une critique de cette expérience conduite par un témoin qui parcourt toute la gamme des réactions possibles à la mystique sauvage⁹⁰.

Il a été établi qu'avec l'écriture du fait divers ou le récit de «vies réelles infâmes⁹¹» l'écrivain fait face à son miroir d'encre en faisant inévitablement de son sujet un double de lui-même. Romand est donc le double de Carrère parce qu'ils possèdent des essences qui sont semblables, peut-être par hasard, peut-être parce que la rencontre entre deux quotidiens est nécessairement remplie de similitudes, mais aussi parce qu'en choisissant de décrire une vie réelle en utilisant la première personne du singulier, Carrère n'a pas d'autre choix que d'offrir de lui-même et de faire de son sujet son miroir d'encre. La réalité alternative qu'a été la vie de Jean-Claude Romand est à la base même de ce qui construit le fait divers, puisque les gens ordinaires sont ceux qui, en une seule action, se retrouvent à être les acteurs principaux de cette portion des journaux. À l'intérieur même du fait divers, il existe deux réalités qui se percutent : celle qui déraile et celle qui poursuit le chemin du quotidien. Le fait divers est le combiné de l'ordinaire et de l'extraordinaire et ainsi de deux vies parallèles qui se rencontrent. L'alter-ego de celui qui est victime ou instigateur du fait divers prend donc forme à la croisée du chemin, à l'instant où il aurait pu continuer à suivre les règles et à mener une vie ordinaire. Pour Jean-Claude Romand, ce moment prend peut-être forme

⁹⁰ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller: Philip K. Dick*, p. 143.

⁹¹ C. Marcandier, *L'adversaire ou le fait divers miroir d'encre*.

lorsqu'il décide de ne pas aller à son examen final en deuxième année d'études de médecine ou peut-être au moment où il choisit de ne pas réparer l'erreur, de ne pas reprendre l'examen et de n'alerter personne. Carrère, quant à lui, donne naissance à son propre alter-ego au moment où il décide d'écrire sur Romand, de le rencontrer, de faire de lui son égal et de reconnaître en sa personne l'humanité que ses crimes avaient fait basculer du côté de la monstruosité. Le titre de *L'adversaire* fait évidemment référence à la bible, puisque dans *L'Ancien Testament* l'Adversaire est la figure du diable. Romand peut être considéré comme l'Adversaire ou on peut penser que l'Adversaire est cet alter-ego qui vit à l'intérieur même du faux-docteur, celui qui a commis les crimes, la partie monstrueuse de sa personne. Romand est aussi une figure d'Adversaire face à Carrère puisqu'il est confrontant de seulement se retrouver dans la même pièce que lui. Il existe aussi un adversaire à l'intérieur même de Carrère, cet alter-ego qui se reconnaît en Romand et qui existe à l'intérieur de chaque être humain, qui est celui qui peut faire dérailler une vie ordinaire.

Regarder dans le miroir de sa propre monstruosité change nécessairement la façon dont on peut écrire le *soi* par la suite. Après la naissance du narrateur-auteur dans *L'adversaire*, qu'est-ce que Carrère peut écrire et comment peut-il arrêter de tenter de répondre aux questions que la rencontre de Romand a soulevées concernant sa propre humanité ? Pour Truman Capote, l'écriture de *De Sang-Froid* a fait en sorte qu'il n'a pu écrire d'autres œuvres par la suite, pour Carrère, l'écriture de *L'adversaire* signifie la fin des fictions à proprement parler et le début d'un travail plus hybride. La rencontre du miroir d'encre entraîne une finalité dans les deux cas : « Après *De sang-froid*, l'écrivain n'a plus terminé un seul livre et [...] l'épigraphe de son grand œuvre inachevé était cette phrase de sainte Thérèse d'Avila : « Il y a plus de larmes au ciel sur les prières exaucées que sur celles qui ne le sont pas⁹² ». Capote était très croyant et la fin de l'écriture de *De Sang-Froid* a été ponctuée de visites quotidiennes à l'église pour y allumer des lampions. Dans *Substance morte* de Philip K. Dick, Horselover Fat parle à Dieu, la révélation divine étant une des explications plausibles pour expliquer l'expérience psychique du personnage. À la fin de son article *Philip K. Dick*, Carrère recopie la citation qu'il a mis en exergue de *Je suis vivant et vous êtes morts* :

Je suis certain que vous ne me croyez pas, et ne croyez même pas que je crois ce que je dis. Pourtant c'est vrai. Vous êtes libres de me croire ou de ne pas me croire, mais croyez au moins ceci : je ne plaisante pas. Vous devez comprendre que, pour moi, le fait de

⁹² E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller* : Capote, Romand et moi, p.272.

déclarer une chose pareille est sidérant aussi. Un tas de gens prétendent se rappeler des vies antérieures ; je prétends, moi, me rappeler une autre vie présente. Je n'ai pas connaissance de déclarations semblables, mais je soupçonne que mon existence n'est pas unique. Ce qui l'est peut-être, c'est le désir d'en parler⁹³.

Carrière explique que pour Dick, cette allocution est « [...] l'équivalent des prophéties d'Isaïe ou de Jérémie et peut-être leur accomplissement⁹⁴. » Philip K. Dick a connu un tournant religieux radical après avoir eu une vision de l'empire romain : « He saw sciences of ancient Rome superimposed over his neighbourhood : " I looked around and saw Rome! Rome everywhere! Power and force, stone walls, iron bars " ⁹⁵». En prison, Romand s'est tourné vers la religion pour amorcer son deuil et sa tentative de compréhension des gestes qu'il a commis :

L'épreuve de l'incarcération mais surtout celles du deuil et de la désespérance auraient dû m'éloigner définitivement de Dieu. Les rencontres d'un aumônier, d'une visiteuse et d'un visiteur qui savent merveilleusement écouter, parler simplement sans juger, m'ont sorti de l'exil que représente une souffrance indicible, coupant toute relation avec Dieu et le reste de l'humanité. Aujourd'hui, je sais que ces mains tendues providentielles ont été pour moi les premières manifestations de la grâce divine⁹⁶.

L'adversaire se conclut sur cette phrase du narrateur-auteur : « J'ai pensé qu'écrire cette histoire ne pouvait être qu'un crime ou une prière⁹⁷. » Carrère, dans le prologue du *Royaume*, parle de ce qu'il appelle lui-même sa « crise mystique⁹⁸ ». À un moment où il est en panne d'inspiration et probablement en dépression, Carrère s'est tourné vers la religion et a passé des matinées complètes à remplir des cahiers de notes sur ses lectures des Évangiles. Durant cette période, il s'est marié avec sa compagne de longue date, a fait baptiser ses enfants et est devenu un catholique pratiquant. Cette période de sa vie a été relativement courte, mais intense. Elle est décrite dans le prologue du *Royaume*. Pour l'écriture de ce livre qui se veut une enquête sur la foi et ce qui fait en sorte que des millions de gens croient, Carrère a voulu retrouver les cartons qui contenaient les centaines de pages de notes qu'il a prises pendant sa « crise mystique ». Il a fini par les localiser dans « la chambre de Jean-Claude Romand⁹⁹ », l'endroit dans sa maison où il garde les dossiers d'instruction du

⁹³ E. Carrère, *Je suis vivant et vous êtes morts*, exergue.

⁹⁴ E. Carrère, *Il est avantageux d'avoir où aller : Philip K. Dick*, p. 144.

⁹⁵ K. Arnold, *The Divine Fire of Philip K. Dick Religious Vision*.

⁹⁶ E. Carrère, *L'adversaire*, p. 217.

⁹⁷ E. Carrère, *L'adversaire*, p. 220.

⁹⁸ E. Philippe, *Le Royaume : la crise de foi d'Emmanuel Carrère*.

⁹⁹ E. Carrère, *Le Royaume*, p. 28.

procès de Romand qu'il doit conserver jusqu'à ce qu'il sorte de prison : « Et le meilleur emplacement pour accueillir les carnets de ma période chrétienne, si je ne les avais pas détruits au temps où je pensais me suicider, il m'a tout à coup paru évident que c'était, à côté du dossier d'instruction, dans la chambre de Jean-Claude Romand¹⁰⁰.» Autre hasard s'il en est : dans la maison de Carrère, où déjà il cohabite avec les cartons d'instruction de l'homme qui est une sorte de figure d'alter-ego pour lui dans son miroir d'encre, sont rangés ensemble, dans une petite pièce, des cahiers qui contiennent ses résumés de textes bibliques et des dossiers qui racontent, en détails, les meurtres commis par l'Adversaire lui-même, par la figure diabolique qu'est Romand. Dans le prologue du *Royaume*, Carrère raconte comment il a eu l'idée, dans une soirée entre amis, d'écrire sur les débuts de la religion catholique. Ses amis finalisaient à ce moment leur projet de série télévisée *Les Revenants*, projet dont Carrère faisait partie au départ, avant sa mise en ondes. L'idée à la base des *Revenants* est la suivante :

[...] une nuit, dans une petite ville de montagne, des morts reviennent. On ne sait pas pourquoi, ni pourquoi ces morts-là plutôt que d'autres. Eux-mêmes ne savent pas qu'ils sont morts. Ils le découvrent dans le regard épouvanté de ceux qu'ils aiment, qui les aimaient, auprès de qui ils voudraient reprendre leur place¹⁰¹.

Durant cette soirée entre amis, Carrère se met à regretter de ne plus faire partie du projet et veut parler de son prochain livre pour épater la galerie. Il raconte comment il tente d'impressionner ses invités avec son idée d'écrire sur la vie de l'évangéliste Paul :

Chauve, barbu, terrassé par de brusques attaques d'une maladie mystérieuse, il raconte d'une voix basse et insinuante l'histoire d'un prophète crucifié vingt ans plus tôt en Judée. Il dit que ce prophète est revenu d'entre les morts et que ce retour d'entre les morts est le signe avant-coureur de quelque chose d'énorme : une mutation de l'humanité, à la fois radicale et invisible. La contagion opère. Les adeptes de l'étrange croyance qui se répand autour de Paul dans les bas-fonds de Corinthe en viennent bientôt à se voir eux-mêmes comme des mutants : camouflés en amis, en voisins, indétectables. [...] Raconté comme ça on dirait du Dick. Le romancier de science-fiction Philip K. Dick a été une référence majeure pendant notre travail d'écriture ; je sens mon public captivé, je renchéris : oui, on dirait du Dick, et cette histoire des débuts du christianisme, c'est aussi la même chose que *Les Revenants*. Ce qu'on raconte dans *Les Revenants* ce sont ces jours derniers qu'étaient persuadés de vivre les adeptes de Paul, où les morts se relèveront et où se consommera le

¹⁰⁰ Ibid.

¹⁰¹ Ibid., p.9.

jugement du monde. C'est la communauté de parias et d'élus qui se forme autour de cet événement sidérant : une résurrection¹⁰².

Dans cet extrait, Carrère fait des débuts de la religion catholique une prémisse de roman de science-fiction. En mettant en lien la vie des évangélistes qui ont côtoyé Jésus, l'émission fantastique *Les Revenants* et Philip K. Dick, il fait de l'histoire de la religion catholique l'ultime fiction dans laquelle est prisonnière une partie du monde actuel. En tentant d'octroyer aux vies de Paul et Luc dont seules les parties extraordinaires et plus grandes que nature sont connues, une quotidienneté relevant de l'ordinaire, Carrère entreprend un travail qui n'est pas étranger à celui qui a entouré son travail sur Romand dans *L'adversaire*. En mettant sur papier la vie des évangélistes Paul et Luc et en offrant une partie de lui-même et de son rapport personnel à la foi, d'un *soi* intérieur qu'il gardait caché depuis des années, pour le faire évoluer en parallèle du récit des vies qu'il tente de retracer, Carrère fait du *Royaume* un autre miroir d'encre.

L'écriture de *Je suis vivant et vous êtes morts* précède et chevauche les meurtres commis par Jean-Claude Romand, celle de *La classe de neige* se fait alors qu'il a déjà contacté Romand pour lui proposer une rencontre afin d'écrire à son sujet. *L'adversaire* sera le livre qui mettra en lien ces deux textes et deviendra le moteur du combat mené entre la fiction et la réalité des œuvres qui suivent. La quatrième de couverture d'*Il est avantageux d'avoir où aller* invite le lecteur à lire ce recueil d'articles comme une autobiographie, puisque les articles, comme plusieurs autres de ses textes, font le lien entre Carrère, son narrateur-auteur et sa démarche d'écriture. *L'adversaire* se termine sur une prière lancée au ciel et le *Royaume*, à bien des égards est sa suite ou du moins sa réponse et le paroxysme de la portée du fait divers dans les œuvres de Carrère, près d'une décennie plus tard. Après *De Sang-froid*, Capote n'a plus jamais écrit un seul livre. Il a été détruit par son expérience d'écriture et Carrère, après *L'adversaire*, n'a plus écrit de fiction. Le «je» l'a peut-être sauvé de l'impasse dans laquelle s'est retrouvé Capote, mais a aussi transformé sa manière d'écrire. Avec le prologue du *Royaume*, on constate que Carrère n'en a pas réellement terminé avec *L'adversaire*, que son livre charnière a été son propre adversaire, pendant l'écriture, mais aussi après, puisqu'il ne peut cesser d'y faire référence et rien autour de lui ne semble décidé à le laisser oublier. Les coïncidences et les références d'un livre à l'autre, dont Carrère est à la fois

¹⁰² Ibid., p.12.

le chef d'orchestre et la victime, sont autant de preuves de la portée immense et inachevée du fait divers dans son travail d'écriture. Dans sa propre maison, il cohabite avec les documents du procès de Romand, comme son narrateur-auteur fait cohabiter la fiction et la réalité. Le royaume que Carrère construit avec ses livres, dans lequel son «je» arrive à devenir un «nous», mélange l'ordinaire et l'extraordinaire, à la manière du fait divers.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus primaire

a) Œuvre à l'étude

CARRÈRE, Emmanuel. *L'adversaire*, Paris, P.O.L, 2000, 220 p.

b) Œuvres à l'appui

CAPOTE, Truman. *De Sang-Froid*, Paris, Folio, 1966, 506 p.

CARRIÈRE, Emmanuel. *Le Royaume*, Paris, P.O.L, 2014, 630 p.

CARRÈRE, Emmanuel, *Il est avantageux d'avoir où aller*, P.O.L, 2016, 546 p.

CARRÈRE, Emmanuel. *La classe de neige*, Paris, P.O.L, 1995, 171 p.

CARRÈRE. Emmanuel. *Je suis vivant et vous êtes morts*, Paris, P.O.L, 1993, 411 p.

Corpus critique

BOYER-WEINMANN Martine. « Les noces renouvelées du fait divers et de la littérature », *Le Monde des livres*, n° 20 827, 6 janvier 2012, p. 2.

BRIÈRE, Émilie. « Faits divers, faits littéraires. Le romancier contemporain devant les faits accomplis », *Études littéraires*, vol. XL, no 3, 2009, p.157-171.

BRIÈRE, Émilie. « Le laminage de l'événement et du quotidien. Quelle place pour l'individu dans L'Adversaire d'Emmanuel Carrère ? », *Temps Zéro. Revue d'étude des écritures contemporaines*, no 1 [en ligne], <http://tempszero.contemporain.info/document78>.

DUFRESNE David. « Cinq vies rayées pour effacer une double vie », *Libération*, 26 juin 1996.

HUGLO Marie-Pascale. « Hantise de la fiction dans *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère », dans *Le sens du récit. Pour une approche esthétique de la narrativité contemporaine*, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion,

« Perspectives », 2007, p. 83-94.

HUY, Minh Tran. *Les écrivains et le fait divers. Une autre histoire de la littérature*, Paris, Flammarion, 2017, 293 p.

MAHY, Fanny. *Le fait divers criminel dans la littérature contemporaine française (1990-2012)*, thèse de doctorat, Ontario, University of Western Ontario, 2013, 402 p.

MARCANDIER, Christine. « Emmanuel Carrère : *L'adversaire* ou le fait divers miroir d'encre » dans *Crimes écrits : littérature et fait divers*, Diacritik, magazine culturel, 2018.

PHILIPPE, Elisabeth. « *Le Royaume* : la crise de foi d'Emmanuel Carrère », *Les Inrockuptibles*, 2014.

PITARD, Florence. Entretien avec Emmanuel Carrère : *Écrire ne nous donne pas tous les droits*, Paris, Ouest-France, 2016.

Corpus théorique

ARNOLD, Kyle. *The Divine Fire of Philip K. Dick Religious Vision*, Oxford University Press, 2016.

BARTHES, Roland. « Structure du fait divers », *Essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1964.

BEAUJOUR, Michel. *Miroirs d'encre : rhétorique de l'autoportrait*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

CAPOTE, Truman, *Ma vie d'écrivain*, 1980.

CAPOTE, Truman. *Oeuvres*, États-Unis, coll. Quarto, Gallimard, 2014, 1472 p.

ECO, Umberto. *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1979, 320 p.

GAGNON, Alex. *La communauté du dehors, Imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, Montréal, Les presses de l'université de Montréal, coll. «Socius», 2016, 500 p.

JOUVE, Vincent. «Pour une analyse de l'effet-personnage», *Littérature*, 1992, vol. 85, no. 1, pp. 103-111.

KANT, Emmanuel. *Critique de la faculté de juger*, Paris, Gallimard, coll. «Folio essais», 1985, p.203.

LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1996, 384 p.

MCGINNISS, Joe. *Fatal Vision*, États-Unis, Penguin Books, 1983, 688 p.

RICOEUR, Paul. *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, 448 p.

STRASSER, Anne. «Mise en scène de l'écriture et réception de l'autofiction», p. 1-17. Disponible sur : http://sites.univ-lyon2.fr/pul-lettre/lisiere/LA_Web_Strasser.pdf.

La réalité dépasse la fiction

Exposé du lien entre les volets critique et création

Bien que la lecture de *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère ait grandement influencé mon projet de création et ma décision d'utiliser pour prémisse un fait vécu, le lien entre les deux volets de ce mémoire ne réside pas réellement dans l'utilisation du fait divers, mais dans la cohabitation du réel et de la fiction.

Comme démontré dans la partie critique de ce mémoire, l'usage du fait divers dans la littérature procure à l'œuvre un sceau de vérité qui lui permet d'échapper aux soucis de vraisemblance qui planent sur la fiction. *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère et *De Sang-Froid* de Truman Capote contiennent un pacte avec le lecteur qui garantit la véridicité des faits exposés.

Il est important de comprendre le changement qui s'opère dans la forme des livres de Carrère entre la première moitié de ses textes, des œuvres de fiction pour la plupart, et la deuxième moitié qui sont narrés par un «narrateur-auteur», qui porte la voix de Carrère lui-même et ont pour point de départ des événements du réel ou des personnages historiques : *L'Adversaire* raconte un fait divers, le meurtre par Jean-Claude Romand de tous les membres de sa famille, *D'autres vies que la mienne* (2009) traite de la mort de deux Juliette, une mère et une enfant, *Limonov* (2011) raconte la vie de Limonov, un soldat russe et *Le Royaume* se concentre sur le développement du christianisme dans les années 50 après Jésus-Christ. Quelques critiques qualifient le lien entre le lecteur et le narrateur chez Carrère d'un «contrat auteur-lecteur¹²⁸». Le contrat auteur-lecteur fonctionne grâce à cette convention qui s'établit rapidement dans *L'Adversaire* : les passages narrés à la première personne du singulier appartiennent au réel. Anne Strasser l'affirme en se référant à Philippe Lejeune : « En s'engageant comme écrivain dans son texte, l'auteur tisse un contrat avec son lecteur, autobiographique avant tout, mais qui ne l'empêchera pas de revendiquer une part de fiction et de "programmer" ainsi la double réception de son récit¹²⁹». Le «narrateur-auteur» est porteur de la vérité alors que les portions des textes de Carrère narrées à la troisième

¹²⁸ A. Strasser, *Mise en scène de l'écriture et réception de l'autofiction*, p. 5.

¹²⁹ A. Strasser, *Mise en scène de l'écriture et réception de l'autofiction*, p. 6.

personne du singulier peuvent contenir une part de fiction pour mieux raconter le réel. Carrère bouche certains trous avec la fiction où ses réflexions et cette division entre la réalité et l'imagination est clairement définie grâce au «narrateur-auteur» qui ne trahit jamais le lecteur.

Outre le «narrateur-auteur», le lecteur fait aussi partie intégrante de ce contrat et la théorie du «lecteur modèle» d'Umberto Eco permet de définir en quoi son rôle est important dans les romans de Carrère. Eco affirme que le «lecteur modèle» est créé par l'auteur lui-même, qui doit prendre en considération l'encyclopédie personnelle du lecteur et ses bagages socioéconomiques, culturels et intertextuels¹³⁰. Chez Carrère, le «lecteur modèle» possède en plus une connaissance intratextuelle de ses propres romans puisque son «narrateur-auteur» s'adresse à un lecteur conscient de leur coopération mutuelle, à qui il peut faire des références à certains personnages récurrents de sa vie ou à quelques anecdotes qu'il aurait racontées dans un roman précédant. Le «narrateur-auteur» sert une stratégie narrative et est maître de l'effet du fait divers sur le lecteur, qui est un lecteur modèle conscient du contrat qui existe depuis *L'Adversaire*. Dans son article «Pour une analyse de l'effet-personnage», Vincent Jouve parle des réactions possibles du lecteur face au personnage romanesque :

Qui est dictée par les données de son expérience. Cette matérialisation optique est corrigée par sa compétence intertextuelle. L'intertextualité du personnage peut faire intervenir dans la représentation non seulement des personnages livresques, mais aussi des personnages fictifs non livresques, voire des personnages «réels», vivants ou non, appartenant au monde de référence du lecteur¹³¹.

L'effet-personnage de Jouve est dicté par le lecteur lui-même qui peut faire plusieurs lectures ou interprétations du personnage : « [...] qui sert alors de stratégie de persuasion, de séduction et de tentation. Le personnage est un élément de sens : fonction narrative et indice herméneutique, une illusion de personne : objet de la sympathie ou de l'antipathie du lecteur et un alibi fantasmatique : support d'investissements inconscient¹³².» En décalant légèrement la notion «d'effet-personnage» élaborée par Vincent Jouve, pour l'apposer au narrateur-auteur, on peut constater, comme le fait Anne Strasser, que celui-ci joue un rôle clé dans le fait que « le lecteur tire [...] de sa lecture un double profit : non seulement on lui raconte une histoire, mais la rentabilisation intellectuelle est

¹³⁰ U. Eco, *Lector in fabula*.

¹³¹ V. Jouve, *Pour une analyse de l'effet personnage*, p.110.

¹³² Ibid, p.111.

aussi assurée par cet accès aux coulisses de l'écriture¹³³). C'est exactement le rôle du «narrateur-auteur» qui est le messager des coïncidences et des similitudes, qui comme l'affirme Christine Marcandier, sont primordiales dans la construction du royaume étanche de Carrère.

Capote dans son sous-titre («Récit véridique d'un meurtre multiple et de ses conséquences¹³⁴») et ses remerciements, s'engage à ce que tout ce qui soit rapporté dans son texte soit vérifiable : «Tous les éléments de ce livre qui ne sont pas le fruit de ma propre observation ont été tirés de documents officiels ou bien résultent d'entretiens avec les personnes directement concernées — entretiens qui pour la plupart, s'étendirent sur une période considérable¹³⁵.» L'étendue de la recherche effectuée et la narration parfaitement objective du texte de Capote font en sorte que la réalité prend complètement le dessus sur la fiction et que la vraisemblance arrête d'être un tracassé pour le lecteur puisqu'il est assuré de l'exactitude des faits. À la base, les faits divers sont des événements extraordinaires qui surviennent dans des vies ordinaires. L'histoire du docteur Romand est si sordide que personne ne voudrait y croire si elle appartenait à la fiction. Le fait divers et le sceau de vérité qu'il procure à la littérature permet aux écrivains de sortir des balises prescrites pour décrire le réel puisque même si l'histoire rapportée semble invraisemblable, elle est protégée par son passage dans les journaux.

Chez Capote, le pacte de vérité avec le lecteur est annoncé, dès le départ, dans le sous-titre et les remerciements : dans le paratexte de l'œuvre. La présence de l'écrivain se veut par la suite invisible dans le texte et l'objectivité de la troisième personne du singulier ne peut servir à affirmer la vérité des faits. Chez Carrère, c'est tout le contraire. Le «je» de l'écrivain vient réaffirmer page après page, la véridicité des faits et expose la réflexion qui entoure l'écriture du texte. Dans les deux cas, le fait divers, la nouvelle journalistique, l'événement et les intervenants réels, sont au cœur du texte. L'utilisation du fait vécu est présentée et expliquée au lecteur. Le roman non-fictionnel, comme celui de Capote, est un mélange d'écriture journalistique et artistique. La nouvelle transposée à la littérature provient nécessairement des journaux ou d'un autre média d'informations et c'est ce qui garantit en grande partie son authenticité et son appartenance au réel. L'écriture journalistique du fait divers vient avec un souci de la forme et de la présentation des faits. La manière de rapporter l'événement participe à son sensationnalisme autant que « la force

¹³³ A. Strasser, *Mise en scène de l'écriture et réception de l'autofiction*, p.12.

¹³⁴ T. Capote, *De sang-froid*.

¹³⁵ Ibid.

d'attraction qu'exerce le récit de crime [et] résulte de la fascination pour un *détraquement*¹³⁶». Carrière a été obsédé par l'histoire de Jean-Claude Romand au point d'avoir su presque immédiatement après sa lecture de la nouvelle dans *Libération* qu'il allait écrire sur le sujet. Le fait divers entraîne une curiosité qui est naturelle quand l'humain fait face à une vie quotidienne qui a déraillé, qui semble ne plus appartenir aux possibilités auxquelles le réel l'a habitué : « La proximité des expériences vécues confère un caractère interchangeable aux vies quotidiennes décrites, et conduit l'individu à se reconnaître chez autrui¹³⁷». L'écriture journalistique du fait divers permet « [...] de donner au lecteur un saisissant sentiment d'authenticité quand bien même les affaires exposées sont imaginaires. [...] : le «fait divers» désigne à la fois un événement et une manière d'en parler, une *façon*¹³⁸.» L'écriture littéraire du fait divers agit selon une logique complètement opposée qui tente de ramener la nouvelle du côté de l'artistique et l'éloigner du sensationnalisme. Le mélange du journalisme et de la littérature entraîne nécessairement une cohabitation du réel et de la fiction. Encore plus que cette apposition de la nouvelle et de la littérature, le lien que trace Emmanuel Carrère entre sa vie et celle de Romand, lien qui a été discuté dans le volet critique de ce mémoire, est un des éléments qui permet d'ancrer le fait divers dans l'ordinaire.

*

En ce qui concerne le volet création de ce mémoire, rien ne s'apparente à la démarche d'écriture et de recherche de Capote ou Carrère. Le lien qui subsiste entre mon texte et celui de Carrère est la cohabitation du réel et de la fiction qui provient de l'utilisation d'un fait divers comme prémisses de départ. En utilisant une «histoire vraie», en choisissant de ne pas le mentionner et d'inventer les vies qui entourent l'événement, il m'apparaissait nécessaire de rattacher la fiction à la réalité de manière concrète. Mon texte se concentre sur les victimes collatérales du fait divers et les vies racontées et narrées à la première personne du singulier sont imaginées, mais ancrées dans le réel. Le mélange de la réalité et de la fiction existe dans l'utilisation d'éléments véritables

¹³⁶ A. Gagnon, *La communauté du dehors*, p. 53.

¹³⁷ E. Brière, *Laminage chez Carrère*, p.21.

¹³⁸ M. Tran Huy, *Les écrivains et le fait divers Une autre histoire de la littérature*, p. 18.

qui brouillent la ligne entre le vrai et le réellement vrai. Comme l'histoire de Jean-Claude Romand qui peut être crue uniquement parce qu'elle appartient aux journaux, la fiction de mon texte trouve sa justification de vraisemblance dans la réalité qui l'entoure avec la présence de culture populaire réelle comme *Loft Story 6*, *Youtube*, Oprah ou le magazine *Châtelaine*. Un fait divers criminel contient nécessairement une part de sensationnalisme et, dans le cas de mon texte, l'in vraisemblabilité de certains éléments fictionnels qui s'apparentent au fait divers, reçoivent leur sceau de vérité parce qu'ils proviennent de médias qui sont connus pour être pourvoyeurs de nouvelles vécues, mais extraordinaires (*Youtube*, Oprah etc). En plus des témoignages des quatre femmes principales qui constituent la majeure partie du texte, six courts chapitres sont consacrés à des femmes réelles qui ont un lien avec l'histoire des personnages inventés.

Un des fils conducteurs qui relie entre elles les voix des quatre personnages de mon texte de création est l'émission de télé-réalité *Loft Story*. La saison 6 de l'émission est au cœur du texte et les personnages qui sont décrits sont réels et les vidéos mentionnés sont disponibles sur *Youtube*. Bien que la narration qui alterne entre le «je» de chacune des personnages ne soit pas garante de sincérité et qu'aucun contrat ou pacte de vérité n'est établi avec le lecteur, la mention de *Youtube* ou du média qui supporte l'anecdote décrite devient une forme de sceau de vérité, facilement vérifiable pour le lecteur. Le mélange du fait divers et de la littérature participe au réalisme de l'œuvre au même titre que les liens entre les femmes fictionnelles et réelles de mon texte se rencontrent et s'ancrent dans une forme d'écosystème qui est nécessaire pour balancer le sensationnalisme et le réalisme. L'apposition du réel et de la fiction est le mécanisme même de la télé-réalité qui présente au spectateur une réalité alternative, une imitation du réel qui se veut authentique, trafiquée pour représenter le quotidien ordinaire, celui qui est commun à tous les spectateurs. Le lecteur est fasciné par la vie ordinaire qui déraile pour devenir un fait divers et le téléspectateur est tout autant fasciné par la vie ordinaire qui choisit de devenir publique, qui devient extraordinaire, toujours réelle, mais augmentée par la fiction. La prémisse de fait divers entraîne un lien avec le réel qui, chez Carrère, prend forme dans la rencontre de deux vies humaines qui se ressemblent malgré le déraillement de l'une d'entre elle. Les quotidiens de Carrère et de Romand, avant le drame, sont semblables et la relation que Carrère assume de créer entre les deux fait en sorte que le lecteur peut reconnaître son propre quotidien dans celui d'autrui, même si cet autre est l'acteur d'un crime violent. Dans mon texte de création, la prémisse de fait divers n'est pas automatiquement ancrée dans le réel puisqu'elle pourrait être fictionnelle (comme celle de *La*

classe de neige de Carrère). L'ancrage du texte au réel dépend des éléments véridiques qui ne sont pas seulement parsemés parmi la fiction, mais font partie intégrante de la structure du texte. La télé-réalité dépend de son appartenance au réel, comme la vie de Jean-Claude Romand, qui ne pourrait exister seulement dans la fiction puisqu'elle serait trop sensationnelle pour être réaliste. La réalité dépasse la fiction et la présence de *Loft Story* dans leur salon au moment du drame fait exister les personnages dans un quotidien qui est réel même s'il est inventé.

Volet création :

FILIBUSTE

« Toi, tu le sais que t'es chanceux qu'ici il puisse pas y avoir de violence physique ? Parce que dans vraie vie mon boy, si tu veux venir jouer dans la cour des grands, tu vas t'ennuyer de ta mère en criss. »

Mathieu « Big » Baron, *Loft Story 6 La Revanche*

I WILL NOT YIELD / JE NE CÉDERAI PAS

Wendy Davis, Texas, 25 Juin 2013

Avec ses souliers de course roses et son long veston blanc, Wendy Davis a parlé au congrès pendant onze heures consécutives pour tenter une obstruction parlementaire. Sans manger, sans boire, sans prendre appui, sans pause, sans dévier du sujet. Sauf trois fois. Et comme au baseball, après trois prises, on est retiré. Elle ne s'est pas rendue au bout des treize heures prévues, en partie parce que lire quatorze mille pages d'arguments pro-choix représente une tâche inhumaine, mais aussi parce que les hommes qu'elle combattait ne connaissent peut-être pas Erin Brockovich et n'ont sûrement pas pleuré quand Katniss s'est portée volontaire pour sa sœur dans *Hunger Games*. Si la foule s'était tue, si personne n'avait levé deux doigts en l'air en criant *Let her speak*, si Wendy Davis avait respecté les lois de la chambre qui l'ont muselée et qu'elle n'avait pas imploré les militants de *Keep it up*, le vote serait probablement passé avant minuit. Mais tout est arrivé et Wendy Davis a gagné par la parole. Dans la section commentaires de *YouTube*, deux ans plus tard, *TexasCowboyKing22* la traite de *Boomtown Whore* pendant que Sandra Bullock confirme qu'elle jouera son rôle dans l'adaptation cinématographique du filibuster. Encore deux ans après, Lili, une jeune femme dont le père a tué des gens, est couchée dans son lit avec son ordinateur portable posé sur son ventre. Une photo de sa mère et de ses sœurs trône sur sa commode. En se perdant sur *YouTube*, elle tombe sur les vidéos de la victoire de Wendy Davis. Les images sont touchantes, elle pleure. Elle lit quelques commentaires et ressent une envie soudaine et incontrôlable de se faire tatouer *Boomtown Whore* sous les seins.

FILIBUSTER

L'obstruction parlementaire est une technique visant à retarder le plus possible l'adoption d'une loi à l'aide des moyens réglementaires de la chambre. Dans une vie ordinaire d'une longueur normale, une femme peut faire plus d'une centaine de filibusters. Quand elle est sur le point de perdre son emploi, quand on veut la quitter, quand elle prend rendez-vous pour un avortement, pour éviter une contravention, pour convaincre ses parents, quand elle s'obstine avec les surveillantes de son école sur la longueur de sa jupe, quand elle trompe pour la première fois, quand elle trompe pour la deuxième fois, quand les employés de nuit du McDonald veulent la faire sortir parce qu'elle parle trop fort, quand son père laisse sa mère, toutes les fois où quelque chose est au bord de l'explosion et qu'elle n'a plus d'autres armes à sa disposition.

RECONSTITUTION

Delphine, 1993.

J'entends Bébé qui appelle ma mère de sa chambre. Je lui chuchote d'arrêter de crier, qu'elle va réveiller les parents. Elle me dit qu'elle a fait pipi au lit et qu'elle doit prévenir maman pour qu'elle vienne l'aider à changer ses draps. J'admire la confiance aveugle qu'elle a en ses parents. On a les mêmes, mais jamais je les aurais alertés de quoi que ce soit au milieu de la nuit. Je me lève pour lui parler de plus près. Je reste dans son cadre de porte et je lui explique qu'elle doit se rendre dans leur chambre le plus silencieusement possible, qu'il faut faire attention au coffre au pied de leur lit parce que si elle l'accroche, papa va se réveiller aussi. Elle a juste à coller son visage sur celui de maman, elle va ouvrir les yeux, mettre un doigt sur ses lèvres pour qu'elle reste silencieuse et elle va se lever pour l'aider. Elle lui flattera pas les cheveux pour qu'elle se rendorme, elle lui dira pas que c'est pas grave, c'est pas son genre, mais elle criera pas.

— Elle va être fâchée.

— Oui, mais pas mal moins que si tu les réveilles tous les deux.

— Tu peux pas m'aider, toi ?

— Je suis pas ta mère.

Flavie, encore endormie dans la chambre qu'on partage, marmonne qu'elle a jamais fait pipi au lit, mais que si c'était arrivé, elle aurait changé ses draps toute seule.

SOUPER DE FAMILLE MATRIARCAL 1

Chez notre mère, tout est immense, rien n'est simple. Notre père occupe sa place au bout de la table, on raconte son histoire, mais il ne parlera pas. Nos trois versions du souper qui a précédé concordent, c'est à propos de l'après qu'on ne s'entend pas.

— Je manque *Loft Story* pour vous recevoir pis Priscilla, ma préférée, est au ballottage ça fait que si vous êtes pour chialer, vous pouvez rentrer chez vous, je vais manger toute seule avec votre père devant ma télé. Même Bébé est tannée, venez pu souper le dimanche si ça fait pas votre bonheur. La soupe, c'est une tradition qu'on a instaurée après que vous soyez parties pis je trouve ça le fun qu'on ait une tradition familiale. Quand vous allez avoir des enfants, je vais les recevoir avec la soupe du dimanche eux aussi pis ça va nous faire des beaux souvenirs à leur raconter. Bébé aime ça la soupe pis elle chiale pas à tous les dimanches comme vous autres.

— C'est pas vrai que je suis tannée.

— Personne a rien dit maman, est bonne ta soupe.

— Je le vois que vous êtes pas contentes.

— Je pensais qu'on parlait pas de ça ce soir, Del, la révolution de la soupe c'est tu absolument nécessaire ?

— On va la manger ta soupe. La seule chose que je dis c'est que tu pourrais alterner ton menu un peu si on veut continuer de se faire un souper chaque semaine. Ça va nous faire plaisir d'en manger

de temps en temps, juste pas tous les dimanches. Je pense que c'est quand même raisonnable pis que t'as pas besoin de faire une crise.

— Bébé elle aime ça.

— Arrête avec ça. Bébé aime pas la soupe plus que nous, elle a juste peur de te faire de la peine.

— C'est ben la seule qui a peur de me faire de la peine, ça c'est clair.

— Anyway. Toi Bébé, il est où le gars que tu voyais ? Tu voulais pas l'inviter qu'on le rencontre un jour ?

— Il me tapait vraiment sur les nerfs cette semaine, je l'ai laissé. Il arrêtaït pu de me faire des high five pis il portait sa casquette un peu croche.

— Tu l'as laissé parce qu'il portait sa casquette un peu croche ?

— Il mettait sa palette un peu sur le côté. Ça gosse à la longue un gars qui se prend pour un autre.

— Ben là, il se prend pas pour un autre parce qu'il porte sa casquette *un peu* croche.

— Pourquoi t'es de son bord ? Tu l'as jamais rencontré. Même si je l'avais laissé juste parce qu'il se rongait les ongles, ça change quoi à ta vie ? Pis tu dis rien sur les high five, mais c'était la pire partie. Pas un high five à une main, un high five à DEUX mains. À chaque trois secondes pis tout le temps à propos des Canadiens.

— Je suis pas de son bord, je trouve juste que tu donnes pas beaucoup de chances aux gens. T'es tout le temps dans le jugement. On sait de qui tu retiens de toute façon.

— De qui elle retient ?

— Je suis pas tout le temps dans le jugement, c'est toi qui critiques sans savoir. J'haïs ça le hockey. Je suis pas toi, Delphine, je resterai pas avec un gars qui me tape sur les nerfs juste parce que j'ai peur d'être toute seule.

— C'est chien ça, Bébé.

— C'est Delphine qui a commencé.

— T'as pu trois ans, j'ai pas *commencé*, j'essayais d'avoir une conversation d'adultes avec toi, mais peut-être que t'es pas assez mature.

— Tu penses me dire ça pendant combien d'années encore ? Je suis capable de tenir une discussion pis on a pas quarante ans de différence. Et je m'excuse si je prends pas tes conseils au sérieux, Delphine, c'est pas comme si t'avais tellement d'expérience dans le domaine. On peut pas toutes marier notre chum de secondaire 5. Tu le sais j'espère qu'il y a des gens qui trouvent ça bizarre de passer sa vie avec un gars qui t'a dévié dans ton uniforme *Piacente* ? Il te demande-tu de remettre ta jupe carreautee de temps en temps pour l'exciter ? *Baby one more time* ça doit encore être sa chanson préférée j'imagine ?

— De qui tu parlais Delphine quand tu disais qu'elle retenait de quelqu'un ? Parce que moi, j'ai jamais jugé personne de ma vie, je prône le «Vivre et laisser vivre» !

— On a couché ensemble au Cégep, pas au secondaire, je portais pu d'uniforme. Tu me feras pas changer d'idée, une casquette un peu croche, comme raison de laisser quelqu'un, ça dépasse les bornes du ridicule.

— C'est ma maxime : « Vivre et laisser vivre ». Je l'ai pratiquée sur ma belle-mère toute ma vie. Vous allez pas me dire que je juge les gens après trente ans passés à côtoyer une femme qui buvait un litre de root beer par jour. Je lui ai jamais fait la morale, c'est tout le temps votre père qui lui faisait des interventions. Quand elle s'est fait brocher l'estomac, c'est pas moi qui lui a dit qu'on le savait que ça finirait par être nécessaire. Non. Je lui ai pas dit qu'elle serait mieux de suivre les

conseils de la nutritionniste si elle voulait que l'opération fonctionne. J'ai jamais fait de commentaires sur son poids à personne et je lui ai même dit que je la trouvais belle quand elle est venue habillée en jaquette à motifs orange à notre vingtième anniversaire de mariage parce qu'elle rentrait pu dans aucun de ses vêtements. Vous allez pas me dire que je juge après ça ? C'est toujours moi qui mettais ses bouteilles de racinette au frigidaire quand elle arrivait chez nous pour Noël et j'ai jamais fait une seule remarque. Pas une. En presque trente ans. Si c'est pas du «Vivre et laisser vivre», je sais pas ce que c'est.

— Je dis un peu croche, mais je veux dire comme sur le côté.

— Il mettait la palette de sa casquette sur le côté ?

— Ouin. Genre. Entre un peu croche et sur le côté.

— Ok. Ça, c'est absolument inacceptable.

— Encourage-la pas Flavie !

— On a pas toutes les mêmes goûts Delphine. Moi, quand Marc porte son chandail *Boys will be boys*, ça me fait mal en dedans, mais toi tu continues de cohabiter avec alors j'imagine que ça te dérange pas.

— T'es vraiment condescendante quand tu parles de Marc, Bébé. Je fais pas juste cohabiter avec.

— Y'a tu quelqu'un qui va prendre une minute pour m'expliquer pourquoi on m'accuse de juger les gens ? C'est de moi que tu parlais ? Surement pas de ton père. Flavie tu vas me le dire, toi ?

— Laisse faire maman, elle disait ça de même.

— Non j'imagine que tu cohabites pas juste avec, tu dois ben le sucer de temps en temps, mais j'aime vraiment mieux pas y penser.

— BÉBÉ !

Notre père a sursauté légèrement soit en entendant sa plus jeune fille parler de fellation, soit à cause du hurlement de notre mère. On a su tout de suite que la réprimande était plus pour le bénéfice de notre père que pour Bébé parce que dès qu'il se lève de table, notre mère interdit aucun sujet.

— Scuse maman, c'était une blague.

L'ANNONCE

Bébé, 2009.

Dans *Loft Story*, quand ils parlent au confessionnal, ils doivent répéter la question à laquelle ils répondent sous forme d'affirmation. *Dominique, comment tu t'es sentie quand tu as vu Priscilla faire son entrée dans le loft ? Quand j'ai vu Priscilla faire son entrée dans le loft, j'ai capoté. Je pense que ça s'est vu dans ma face. En dehors du loft, on s'haït pour des raisons personnelles.* Comme ça, ils peuvent couper la voix de la personne qui pose la question et on a l'impression que Dominique a envie de parler dans le confessionnal, que c'est son idée à elle de venir se confier. Il faut pas que le téléspectateur sâche que c'est le Maître qui l'a appelée juste parce que c'était son tour d'y aller et que tous les participants passent par le confessionnal une à deux fois par jour. En transformant la question en affirmation, c'est comme si les lofteurs étaient vraiment coupés du monde extérieur et que la seule voix qu'ils entendaient toute la journée était celle du Maître du Loft. Mais c'est pas ça. C'est vrai qu'ils voient personne, même qu'ils se font livrer leur bouffe dans un genre de *sas*, comme dans le *Romano Fafard*, pendant qu'ils sont tous enfermés dans le jardin. Le Maître dit *tout le monde a cinq minutes pour se rendre au jardin, ceux qui n'y seront pas dans cinq minutes auront une infraction*. Les infractions, c'est un concept qui est pas vraiment montré à la télé, mais que les lofteurs connaissent bien. Kevin-Kyle a eu une infraction la première semaine parce qu'il a fait un *fuck you* à une caméra. Un trop grand nombre d'infractions peut entraîner la perte d'un privilège ou le retrait d'une demande spéciale sur la liste d'épicerie. Le Maître a pas sa voix de maître quand il leur donne ces consignes-là, par exemple. C'est des personnes différentes qui leur parlent toute la journée, des réalisateurs ou des assistants qui ont la tâche ingrate de surveiller les lofteurs et de les rappeler à l'ordre avec des reproches du genre : *Mathieu as-tu ton micro en ce moment ? Va le chercher s'il-te-plait. Arrêtez de jouer aux cartes*

pendant qu'on fait l'annonce. Mathieu, assis-toi comme il faut, on revient de la pause bientôt. La voix des faux-maîtres est modifiée après, juste pour la télé. Je sais tout ça parce que mon amie fait son stage sur leur plateau. Ma mère a commencé à l'écouter aussi pis j'ai créé un monstre parce qu'elle est complètement accro. Elle a payé pour le 24 heures en direct. Avec ça, on a accès à tout ce que les caméras enregistrent et on peut choisir la pièce du loft qu'on a envie de voir, 24 heures sur 24. Je le regarde de temps en temps moi aussi pis on peut entendre les consignes des faux-maîtres, ceux qui ont des voix d'humains normaux. C'est le *All-Star* cette année, on connaît déjà pas mal les lofteurs vu qu'on a suivi les quatre dernières saisons, toutes celles qui ont pas été produites par Guy Cloutier. La première saison était trop trash, ma mère était pas à l'aise qu'on regarde ensemble des filles se faire doigter dans un spa. On a commencé après le stage de mon amie sur le *Loft 2*. Priscilla c'était la méchante de la saison 3, mais ça a toujours été ma préférée pis c'est celle de ma mère aussi. Cette année, le public est vraiment derrière elle, ils l'immunisent du ballottage chaque semaine. Quand t'écoutes le 24 heures, tu te rends compte aussi que les lofteurs font pas grand-chose entre les activités obligatoires. Il se passe à peu près rien. Les lofteurs sont toujours couchés dans leur lit à parler de stratégies ou à se bitcher entre eux. Même là, y'a vraiment moins de bitchage qu'on pense. Pour vrai, c'est une expérience sociologique quand même intéressante. Le meilleur là-dedans, c'est qu'ils sont pas là pour trouver l'amour comme dans *Occupation Double*. Oui, y'a un spa pis les rapprochements sont fortement encouragés par la prod, mais c'est surtout un trip, un gros défi de dix semaines. Dix semaines à parler avec personne de l'extérieur. Une bombe pourrait sauter pis ils le sauraient pas. Si le *Loft* avec joué cette année-là, je suis même pas certaine qu'ils les auraient avertis pour le 11 septembre. Prends Mathieu «Big», par exemple. Il a gagné son loft en 2006, il a toujours été vraiment apprécié par le public, mais en ce moment, dans le *All-Star*, tout le monde le déteste parce qu'il a fait de l'intimidation à Sébastien. Ou pendant le *Loft 1*, Julie le savait pas, mais sa famille poursuivait la prod pour 100 000\$ parce que le Doc Mailloux avait dit à la télé, pendant le gala dominical, qu'elle avait probablement été victime d'inceste dans sa jeunesse. D'après lui, la seule chose qui peut expliquer son comportement c'est que son père ait abusé d'elle. Bien sûr, toute sa famille était en tabarnac, mais elle le savait pas, elle savait pas non plus qu'elle était sur le cover du *TV Hebdo*, depuis deux semaines et que si elle gagnait ce serait probablement à cause de ça pis des entrevues que sa soeur donnait. Ils sont plus prudents maintenant dans leur choix de panélistes. Guy Cloutier s'en foutait des poursuites, lui. Il paraît qu'il amenait ses amis voir les lofteuses dans la douche. Je sais pas si

c'est vrai, par exemple. C'était dans le livre de Julie, l'ex-lofteuse de la saison 1 *L'envers de la télé réalité* et les plus vieux techniciens en parlent entre eux des fois. Mon amie les a entendus. Je pense que ça se pourrait, parce que les murs du loft sont faits pour que de l'extérieur on voit en dedans. C'est pour que les caméramans puissent filmer. Y'a aussi une caméra dans la toilette pour des raisons légales. Ils peuvent pas prendre le risque qu'un des lofteurs s'ouvre les veines dans la salle de bain. Je suis allée visiter mon amie sur le plateau, c'est quand même impressionnant. Regarder les lofteurs assis sur leur divan comme s'ils étaient dans un bocal, c'est malade pareil. Toi, tu les observes, tu les connais comme si tu avais grandi avec eux tellement tu les as regardés à la télé pis eux ils ont aucune idée que t'es là, en train de les espionner. Pour eux, les murs du Loft sont devenus des vrais murs et le concept de *l'extérieur* est rendu un peu flou. Ils disent tous la même chose *quand je vais retourner à l'extérieur je vais manger ça, je vais faire ça, je vais aller voir telle personne*. L'extérieur c'est autre chose maintenant. C'est l'après-loft. Pour eux il va y avoir un avant et un après *Loft Story*. Cette année, les lofteurs savent à quoi s'attendre en sortant parce que c'est le *All-Star*, ils ont déjà vécu l'après-loft. À sa première sortie, Priscilla se faisait insulter dans la rue, les agences refusaient de représenter Mathieu «Big», Crystelle a perdu sa job et ils ont tous fait la tournée des bars pour gagner leur vie et profiter de leur vedettariat. Ils vont quand même avoir des surprises, comme d'habitude. Arcadio le sait pas, mais sa blonde Cynthia, une autre ex-lofteuse qui est partie à la première semaine, est fâchée contre lui parce qu'il cruise Dominique depuis qu'elle a été éliminée. Louise Deschâtelets a dit sur le panel qu'Arcadio avait clairement perdu conscience du monde extérieur parce qu'il se gêne pas pour flatter Dominique dans le cou sans prendre la peine de se cacher dans un des angles morts du loft. Moi aussi, des fois en les regardant, j'oublie que l'extérieur c'est nous. Anyway, je m'é gare. Je suis supposée faire la même chose j'imagine ? Faire passer les questions qu'on m'a posées pour des affirmations ? Ils nous l'ont suggéré pis ça m'a tout de suite fait penser au Loft. C'est ça qui jouait quand ça a sonné à la porte.

La mère, 2009.

Je savais que ça finirait par me revenir dans face, on prend un seul bain en quinze ans pis c'est sûr que c'est cette soirée-là que tout arrive en même temps. Pas moyen que mes bulles *Dans un jardin*

se soient dissoutes au complet avant que la SQ vienne sonner à ma porte. Savez-vous depuis combien de temps je les avais mes bulles? Cinq ans ! C'est le dernier cadeau que ma belle-mère m'a donné avant de mourir. À la vanille évidemment, tout le monde s'en fout quand je dis que c'est l'odeur qui m'écoeure le plus au monde. Je savais que c'était pas une bonne idée de les utiliser, mais encore une fois je me suis pas écoutée, je me suis dit que ça me relaxerait pis que ça devait pas sentir si fort que ça. Ben non. Ça puait, ça me grattait à des places bizarres parce qu'elles étaient passées date depuis un bout pis j'avais pas lu trois pages de mon livre que Bébé m'appelait pour que je redescende. Je suis venue répondre en robe de chambre. Là, allez pas m'imaginer dans une robe de chambre style nuisette qui m'arrange le body pis qui me fait pas passer pour une folle devant deux messieurs de la SQ. Non, j'avais l'air d'une boomtown whore après une longue nuit de travail. J'ai même pas remarqué que Bébé était confuse, j'ai juste regardé les deux policiers en me disant que la vie était vraiment mal faite pour me forcer à venir à la porte avec ce look-là. Moi qui suis tout le temps arrangée d'habitude. J'en croise pas tous les jours des beaux policiers pis j'aurais préféré qu'ils me regardent pas avec de la pitié dans les yeux. On me dira qu'ils me regardaient comme ça parce qu'ils allaient m'annoncer que ma vie allait changer à partir du lendemain matin, mais c'est pas de même que je l'ai perçu. C'est pas à ça que j'ai pensé en premier pis c'est pas non plus à Bébé qui tenait encore la poignée de porte dans sa main. J'ai pensé à Luc. Je suis pas conne, je savais que les policiers étaient là pour me parler de quelqu'un de ma famille, une de mes filles était morte ou mon mari avait eu un accident de moto, j'y ai pensé aussi, mais c'est quand même l'image de Luc qui m'est venue en tête tout de suite, comme un automatisme. Je me suis dit qu'à cause des deux policiers qui venaient assurément m'annoncer un grand drame, à cause de Bébé qui était debout à tenir la poignée de porte comme si sa vie en dépendait, à cause de notre vie qui allait changer, je pourrais pu consacrer mon temps à penser à lui pis à m'imaginer partir refaire ma vie avec. J'avais voulu prendre un bain pendant que mon mari était pas là, pour lire un livre que Luc m'avait prêté parce que le personnage principal lui faisait penser à moi. Avez-vous déjà entendu quelque chose de plus sensuel ? Je prenais un bain spécifiquement parce que j'étais excitée par l'idée de lire un livre en m'imaginant Luc qui pense à moi en tenant les mêmes pages dans ses mains, peut-être dans son bain à lui, pendant que sa femme est dans la pièce d'à côté ou partie se tuer en moto elle aussi, comme j'imaginai que mon mari devait l'avoir fait vu qu'il y avait deux policiers dans mon cadre de porte. J'ai été punie pour ce bain-là. C'est à ça que j'ai pensé en premier. Ça me serait pas arrivé quinze ans plus tôt, pendant que je préparais le lunch

de mes filles, avec *Les Beaux dimanches* qui jouaient dans le background. Mon mari est allé faire un tour de moto tous les soirs de sa vie en me laissant la vaisselle et il a fallu qu'il aille se tuer la fois où j'étais dans le bain en train de le tromper dans ma tête pis dans mon cœur, juste avant d'écouter l'enregistrement de *Loft Story*. C'est évident que c'est devant des émissions de même que ça arrive ces affaires-là. J'ai pensé à Luc, je me suis dit que les policiers étaient charmants dans leur uniforme, j'ai vu la face de Bébé, j'ai compris qu'ils lui avaient annoncé avant que j'arrive à la porte pis c'est là que j'ai pété un câble parce que dans le fond j'étais encore une mère pis je pouvais pas laisser passer ça. Deux imbéciles en uniforme qui annoncent la nouvelle à une enfant, sans attendre que sa mère sorte du bain. Y'ont pas fini d'entendre parler de moi. Delphine dirait que Bébé c'est une adulte, mais une adulte qui vit encore chez ses parents, avez-vous déjà entendu parler de quelque chose de plus ridicule ? Je lui fais à souper tous les soirs, venez pas me dire qu'ils avaient le droit de lui annoncer quoi que ce soit pis croyez-moi que je leur ai dit ma façon de penser. Je les ai engueulés comme du poisson pourri, j'ai crié que c'était à moi d'annoncer à mes enfants que leur père était mort dans un accident de moto pis que je voulais leur numéro de matricule pour porter plainte.

Bébé, 2009.

C'est ça qui jouait quand ça a sonné à la porte. J'écoutais la fin du gala même si on avait manqué le début à cause du souper avec les filles. De toute façon, je trouve toujours le résumé de la semaine vraiment long. Ma mère était dans le bain parce qu'elle allait écouter l'enregistrement après, pour voir le gala au complet. Pendant que les deux policiers m'expliquaient ce qui s'était passé, je faisais juste essayer d'entendre l'annonce de Pierre-Yves Lord. C'est parce que Priscilla c'est vraiment ma préférée pis j'ai dû aller ouvrir la porte au moment où l'animateur disait *le Québec a choisi de garder dans le Loft*. Ça fait que j'ai écouté juste d'une oreille le début de l'histoire des policiers. J'ai recommencé à me concentrer quand j'ai entendu Pierre-Yves dire *Alexandra vient nous rejoindre en studio*. Ça voulait dire que Priscilla était correcte. J'aurais pu attendre trois secondes avant d'aller ouvrir, juste le temps d'entendre la fin de la phrase, mais quand ça sonne chez nous, je cours toujours pour répondre. Je pense que c'est parce que je suis la plus jeune. Delphine dirait que ça a pas rapport, mais elle peut pas nier que quand j'étais petite, elle me laissait pas aller

répondre parce que je lui faisais honte devant ses amis. J'avais même pas le droit de toucher au téléphone. Depuis que les filles sont parties, c'est toujours pour moi et c'est une de mes grandes satisfactions de la vie. Flavie a été surprise de savoir que maman était dans le bain quand ça a sonné. C'est parce que c'est pas son genre de prendre un bain. Flavie se sentait mal qu'elle et Delphine aient pas été là pour ouvrir à ma place. Évidemment Delphine a répondu qu'entre elles et moi y'a pu aucune différence parce que je suis une adulte pis que c'est pas parce que je suis la plus jeune qu'il faut toujours me surprotéger. Mais Flavie a la culpabilité plus facile que Delphine et ça va surement l'obséder plus que l'accident.

SANDWICHES AUX OEUFS : PAIN CAMPAGNARD

Delphine prépare un lunch pour Marc et elle. Elle a hérité de l'habitude de sa mère de toujours faire des sandwiches aux œufs quand elle est mal prise. Au moins, elle utilise du pain campagnard et non le pain blanc POM de sa mère. En écrasant les œufs cuits à la perfection elle pense : ma mère est connue pour être jeune, belle et vivante, elle deviendra quoi le jour où elle sera vieille ? Certainement pas douce.

SOUPER DE FAMILLE MATRIARCAL 2

Après la chicane de soupe hebdomadaire, notre mère a fait un monologue sur ses collègues de travail. Une de nous a fini par l'interrompre.

— Delphine, il est où Marc ce soir ? Il aime ça, lui, la soupe du dimanche d'habitude.

— Il voyait sa soeur.

— C'est cool. Ça l'air de bien se passer leurs affaires.

— Oui, ils sont de plus en plus proches Je suis contente pour lui, avec le bébé qui s'en vient, ça lui fait du bien de retrouver de la famille.

— Pourquoi tu parles comme si t'étais déjà enceinte ?

— Maman a lu que ça aidait le positivisme, des fois.

— C'est pas bon le stress.

— J'en vois tout le temps à l'hôpital des femmes qui essayent pendant des années pis qui tombent enceinte au moment où elles l'attendent plus.

— Comment ça se passe ton stage à l'hôpital justement, Flavie ?

— Hier on a passé la journée à broyer un morceau de vagin : c'est vraiment plus difficile qu'avec l'utérus.

— Ark.

— On peut-tu essayer de pas dire de vulgarités à table, je vous ai pas élevées de même, j'ai failli recracher ma soupe.

— Ça aurait été plate que tu perdes une bouchée.

— Ben là, c'est le vrai terme, je dirai certainement pas noune.

—Même à *Loft Story* ils se font censurer s'ils disent des mots de même.

— Un morceau de vagin ? Qui vient d'une morte ?

— Non, l'organe doit être vivant pour que ça fonctionne, on prélève un morceau par biopsie. C'est une particule à peine visible à l'œil nu. On veut savoir s'il y a des protons à la surface impliqués dans la relâche d'acide qui peuvent causer des ulcères vaginaux. Bref, ça nous a pris la journée, on arrivait pas à la détruire. On disait qu'on faisait du smoothie de vagin.

— Du smoothie de vagin, j'ai mon maudit voyage.

— C'est malade. On dirait que je trouve ça vraiment puissant comme métaphore.

— C'est quoi le rapport, Bébé ?

— T'écoutes pas quand Flavie parle ? Elle dit que le vagin est tellement fort qu'il est presque indestructible. Ça en dit quand même long sur la femme par rapport à l'homme si on compare les sensibilités de l'organe génital. J'ai raison, Flavie ?

— Ça veut rien dire sur la femme ! Flavie fait de la science appliquée, pas des sciences sociales, c'est vraiment différent.

— Commencez pas les filles, j'ai pas envie que vous partiez un débat politique ce soir.

Avant, c'est le genre de choses qui aurait fait réagir notre père. Quand il estimait encore assez notre mère pour la contredire, il lui aurait fait remarquer qu'elle devrait pas empêcher les débats autour de sa table. Il lui a toujours reproché de se fâcher quand on la confrontait politiquement. Il croit dur comme fer qu'un parent paye des études à ses enfants pour qu'ils le surpassent intellectuellement alors qu'elle, elle pense que la plus grande tragédie humaine c'est quand ta progéniture réalise qu'elle est plus intelligente que toi. Ce soir-là, il a rien dit parce qu'il a abandonné depuis longtemps.

RECONSTITUTION

Bébé, 1995.

Delphine a dix-sept ans, c'est sa pire année à la maison. Mon père est souvent parti et ma mère a les devoirs et les lifts à gérer. Elle délègue beaucoup à Delphine et laisse Flavie tranquille parce qu'elle réussit bien à l'école et a besoin de beaucoup de temps d'études. Pour Delphine, l'école c'est facile, mais elle y met moins d'efforts alors ma mère est toujours sur son dos. Moi, j'ai huit ans et je compte pour ma mère. Je trouve que l'ambiance familiale est nulle à cause de Delphine. Si elle partait, ma mère arrêterait de lui crier après et on aurait la paix. Je suis en train de manger ma collation d'après-midi quand Delphine rentre de l'école. Elle commence à raconter sa journée à ma mère qui coupe des légumes pour le souper. Ce que Delphine sait pas, c'est que maman a eu une longue journée et qu'elle parle vraiment trop fort pour le niveau de son mal de tête. J'arrive à sentir la tension d'ici, penchée sur mon verre de lait. Delphine est excitée par quelque chose, Marc, une bonne note ou un but au soccer, je me souviens plus, mais je sais que ma mère l'écoute juste d'une oreille. Delphine finit par lui dire qu'elle est plate de pas réagir à son histoire. J'arrête de respirer parce que je sais que Delphine a fait une erreur. Je la trouve conne parce que même moi je devine ce qui s'en vient et je comprends pas pourquoi elle s'obstine à essayer. Dans ma tête, la soirée est encore gâchée et c'est de sa faute. Je me souviens plus exactement de ce qu'elles se sont dit, mais ma mère a commencé à crier et comme d'habitude Delphine l'a regardée en se mordant les joues pour pas pleurer. Elle sait que si elle répond ça va être pire et elle s'en veut d'avoir voulu raconter une anecdote à sa mère. Erreur de débutante. Ma mère lui dit qu'elle ruine encore tout et que moi, Bébé, je suis vraiment tannée de vivre là-dedans, que c'est pas agréable pour personne. Elle le dit et ça me donne une raison de plus d'en vouloir à Delphine. Ma mère me crie rarement après alors je pense que Delphine doit faire quelque chose de pas correct pour que ça lui arrive

tout le temps à elle. Je suis encore trop jeune pour réaliser que ma mère nous monte l'une contre l'autre, même si elle fait sûrement pas exprès. De fil en aiguille, ma mère finit par l'échapper. Elle se pompe de plus en plus et prononce la phrase irrécupérable *un jour Delphine, je vais attendre que tu dormes et je vais venir te tuer dans ton sommeil*. Le temps s'arrête. Delphine sourit et monte dans sa chambre. J'ai renversé mon verre de lait et ma mère est venue ramasser le dégât sans rien ajouter. J'ai pensé que c'était un point de non-retour et pendant un moment ça l'a été. Mais finalement Delphine a juste une mère, comme tout le monde et elle a fini par revenir vers elle, par pardonner en surface parce que sa mère est impulsive, mais qu'elle regrette rapidement et que le lendemain elle oublie ce qu'elle a dit la veille. Je me souviens qu'on a fini par en rire toutes ensemble. Même la réaction de mon père, quand on lui a raconté, a été modérée. Il a juste dit *Calvaire, là t'as un peu exagéré*. On est passé à autre chose et les cris ont recommencé plus tard. Mais dans ma tête, je me suis dit que pour une famille normale ça aurait été la fin de quelque chose, pas juste un événement insignifiant. Je l'ai jamais dit à Delphine, mais à partir de ce soir-là, j'ai compris que sa mère à elle est plus complexe que la mienne et j'ai arrêté de prendre ouvertement parti. J'ai huit ans et je sais maintenant que ma mère est coupable de quelque chose.

LA DEUXIÈME VAGUE D'ANNONCES

Bébé, 2009.

Maman est descendue en robe de chambre quand je l'ai appelée. J'ai vraiment essayé de pas avoir de traces de panique dans la voix en criant son nom, mais en même temps je voulais qu'elle comprenne qu'il fallait qu'elle vienne rapidement. MAMAN ? MAMAN, C'EST POUR TOI À LA PORTE. *Je suis dans le bain.* IL FAUT QUE TU DESCENDES TOUT DE SUITE. *C'est qui?* C'EST DEUX POLICIERS, VIENS. Au début, je pense que les policiers croyaient que j'étais toute seule parce qu'ils m'ont annoncé ce qui s'était passé avant que ma mère arrive. Ils me l'ont pas annoncé les deux en même temps, ça aurait été ridicule, y'en a juste un des deux qui me l'a dit et j'ai remarqué que l'autre le jugeait un peu de pas demander si sa femme était là avant de le dire à sa fille. Il m'a parlé au *tu*. *Ton père.* J'ai trouvé que ça m'en mettait beaucoup sur les épaules, quand même. Ils m'ont demandé mon nom, mais ma mère est arrivée avant que je puisse répondre. Elle m'a appelée Bébé devant eux. Ça aurait pas vraiment dû me faire réagir parce que littéralement tout le monde de ma famille m'appelle de même depuis que je suis née, mais là, avec deux policiers qui savent pas que c'est un surnom qui m'appartient de manière hyper exclusive dans ma famille, que c'est pas juste ma mère qui nous appelle toutes Bébé, ça m'a fait réagir. J'ai été obligée de dire, au milieu d'une phrase de ma mère *c'est Lili mon nom*. En le disant, je me suis rendue compte pour la première fois que Lili, en termes de prénom, c'est pas mal l'équivalent de Bébé. On sait qu'aucune présidente de compagnie va jamais s'appeler Lili. C'est niaisieux deux syllabes pareilles de suite. Lili, c'est tout. Pas Liliane, pas Lili-Rose, juste Lili. Le ridicule de mon nom m'a frappée et j'ai perdu le fil de ce que les policiers disaient pour la deuxième fois. En arrière, la télé jouait encore. Évidemment. Y'avait personne pour la fermer. Le *Loft* devait être fini parce que j'entendais *des tonnes de copies pis ça ça énerve, des tonnes de copies pis ça ça énerve*. Je me suis dit pour la

millième fois que comme ver d'oreilles tu peux pas faire plus fort. J'ai repris le fil de la conversation après l'annonce du *Superclub*, mais ma mère continuait de m'appeler Bébé pis j'ai fini par me demander de qui elle parlait tellement je me sentais détachée de mon propre nom. C'est les filles qui ont commencé à m'appeler Bébé quand j'étais dans le ventre de ma mère. Au lieu de dire *le bébé*, elles disaient juste *Bébé*. *Quand est-ce que Bébé va naître ? Est-ce que Bébé va être une fille ou un gars ? Est-ce qu'on va être obligé de l'aimer Bébé ? Vous trouvez pas qu'on a une trop grosse différence d'âge avec Bébé pour qu'elle soit vraiment notre soeur ?* Tout le monde les trouvait touchantes, nos parents ont embarqué dans leur jeu et c'est devenu une habitude. Je pense que c'était l'idée de Delphine plus que celle de Flavie, mais c'est resté, au point que je m'appelais moi-même Bébé avant d'entrer à la maternelle et toutes mes amies les plus proches ont suivi l'exemple de mes deux très grandes sœurs un peu intimidantes alors c'est devenu mon surnom officiel. Je me suis toujours trouvée quand même spéciale à cause de ça pis je me suis jamais vraiment posée de questions sur ce que ça voulait dire pour moi de me faire appeler Bébé, mais devant deux policiers qui pensaient que ma mère était le genre de personne qui appelle ses enfants *bébés* même au moment où elle se fait annoncer que son mari est mort, je me suis sentie conne et j'ai eu peur pendant trois secondes que dans le journal, quand ils allaient parler de ma famille, ils écrivent *les trois enfants du coupable, Delphine, Flavie et Bébé*. J'ai pensé aux entrevues que les filles allaient donner et j'ai compris qu'elles allaient m'appeler Bébé à la télé, parce que pour elles, Lili existe pas et qu'elle existerait pas plus dans le récit de notre drame familial.

Flavie, 2009.

Ça fait beaucoup de sens pour moi d'avoir été dans l'auto avec Delphine au moment où j'ai reçu l'appel de Bébé parce que Delphine et moi on vient en paquet de deux depuis toujours et ma mère a probablement dit *appelle les filles pour leur dire*. C'est certain qu'elle a pas dit *Delphine et Flavie* parce qu'on est toujours *les filles*. Quand nos grands-parents parlent de nous ils disent *les filles et Bébé*. Je sais pas pourquoi c'est important, mais dans des moments comme ceux des dernières semaines, on dirait que la place qu'on occupe dans notre famille devient essentielle. Je suis médecin-chercheuse et Delphine est réceptionniste dans une clinique alors pour les gens on travaille toutes les deux dans les sciences et Bébé est une genre d'artiste. Delphine a jamais fait de

sciences de sa vie passé secondaire 4, mais elle va toujours être associée à moi et tout le monde va continuer de s'adresser à nous deux en même temps s'ils ont un problème médical. Ça m'a jamais dérangée, remarque. Quand le deuxième enfant devient médecin on dirait qu'on s'attend pas à moins de lui et je jure que le party qu'on a fait à Delphine quand elle a fini son cours de secrétariat était pas mal plus gros que celui que j'ai eu pour mon admission en médecine. C'est correct, ça me garde les pieds sur terre. Bébé est une artiste, Delphine a une grosse personnalité pis moi je suis *les filles*. Je suis toujours avec ma sœur, c'est ma meilleure amie et je trouve pas ça cher payé, un duo, quand ça t'apporte autant. Certains membres de ma famille l'ont félicitée elle aussi quand j'ai su que j'étais acceptée dans mon premier choix de programme pour ma Résidence. J'ai bien compris pourquoi et j'ai pas trouvé ça dérangeant. Pour étudier en médecine maintenant, il faut pas juste être bonne en sciences, il faut avoir des hobbies variés, des intérêts multiples, un sens social développé. Ma cote R de 36, personne peut me l'enlever, mais la portion entrevue, je l'aurais jamais réussie si j'avais pas été un clone de ma sœur tout le long du processus. Je l'entendais parler à travers moi pendant que je leur décrivais mon film préféré. C'est Delphine qui était assise à ma place pis ma famille a pas été dupe. Ils savent que j'ai copié la liste de ses passions dans mon formulaire d'inscription. C'est donnant donnant. Émile est parti six mois sans m'avertir, mais Delphine elle ferait jamais la même chose parce qu'elle a constamment besoin de moi. C'est comme ça et c'est rassurant. Je trouve donc logique qu'au moment où Bébé ouvrait la porte, j'étais avec Delphine et je lui rendais un service. Elle m'a forcée à l'accompagner sans que je sache où on allait parce qu'elle sait que de toute façon, je peux pas lui dire non. J'ai pas ouvert la porte aux policiers, je faisais rien de particulier quand j'ai appris la nouvelle, j'étais juste avec Delphine en train de suivre son mari.

Delphine, 2009.

C'est pas qu'il me trompe le problème. C'est pas l'adultère qui est important. Je suis vraiment pas le genre de filles qui cherche à savoir. J'aime mieux que ce soit fait subtilement et que je m'en rende jamais compte. Ce qui me fait le plus chier dans cette histoire-là, c'est qu'il me l'ait pas caché correctement. Après, c'est sûr qu'il y a la question de la fille qui change quelque chose. Si ça avait été avec une fille que je connais pas, quelqu'un avec qui il travaille ou une fille qu'il a

rencontrée dans un bar, ça me dérangerait moins. Pis ça me ferait pas passer pour une criss de folle. Je dors pu la nuit tellement je me dis que ça se peut pas. J'arrive pas à prononcer les mots, même à Flavie, tellement je trouve ça ridicule. Parce qu'aucun humain normalement constitué pourrait croire que ça existe dans la vraie vie des affaires de même. C'est tellement fucked up, que même le Doc Mailloux oserait pas en parler au *Loft*. Ouais, j'ai commencé à l'écouter moi aussi, même si je continue de faire semblant pour pas donner raison à Bébé. Ça me détend pis je suis vraiment stressée en ce moment, j'en ai besoin. Y'a quand même des choses intéressantes qui se disent sur le panel de temps en temps. Pis là, avec le bébé qui arrive pas et Marc qui est devenu fou, une fille finit par avoir besoin de ça. Je le répète, c'est pas l'adultère le problème, je suis pas épaisse, je sais qu'on est en 2009, pu personne est fidèle de nos jours. Je m'attendais pas à ce qu'il couche juste avec moi de dix-sept à quatre-vingt cinq ans. Je suis pas débile. C'est juste que, pourquoi avec elle? J'y pense pis ça me donne envie de vomir. Je peux pu le toucher depuis que je le sais. C'est pas pratique quand t'essaies d'avoir un enfant pis que ton chum t'écœure tellement que tu pourrais pas le toucher avec des gants. Va falloir que je lui en parle bientôt, mais avant il faut que je sois certaine à 100% que c'est vrai sinon il va me faire interner juste parce que j'ai pensé à quelque chose d'aussi dégueulasse. L'affaire, c'est que je sais que c'est vrai depuis que j'ai fait une recherche sur Google. En plus d'avoir un terme scientifique pour l'expliquer, y'avait des forums qui en parlaient. Je me suis inscrite anonymement dans un groupe chat, sur MSN, qui rassemblait des gens qui avaient besoin de se confier sur le sujet. Au début, ça me dégoutait ben raide, mais à la fin j'avais de la peine pour eux. C'est quand même une tragédie ce qui leur arrive. Sauf que j'arrête pas de me dire que moi, je réussirais à me contrôler. Apparemment c'est impossible. C'est plus fort que toi, plus fort que tout ce que tu as ressenti dans ta vie. C'est pas très connu, j'en avais jamais entendu parler pis quand je l'ai mentionné à Flavie, sans en faire tout un plat pour pas qu'elle se doute de quelque chose, elle non plus savait pas c'était quoi. Pendant un bout, je me suis dit que si Flavie connaissait pas ça, c'est que le concept devait être boiteux, mais après j'ai recommencé à paniquer parce que si internet le dit, c'est que c'est vrai. Est-ce que j'ai vraiment besoin de savoir que la définition scientifique est approuvée par des médecins ou des chercheurs si des gens en parlent dans des témoignages ? Dans des magazines ? On s'en fout que ça ait un nom ou pas, si des gens l'ont vécu c'est que ça existe. Je m'en crisse finalement que Flavie sache pas c'est quoi.

LA GSA

L'attraction sexuelle génétique est l'attirance sexuelle susceptible d'être ressentie, réciproquement ou non, entre personnes génétiquement proches — telles que frère et sœur, mère et fils, père et fille, sœur et sœur, etc. — à la faveur de retrouvailles tardives succédant à une longue séparation depuis la naissance ou la petite enfance. Le terme a été inventé aux États-Unis dans les années 1980 par Barbara Gonyco, fondatrice de *Truth Seekers In Adoption*, un groupe de soutien destiné aux personnes adoptées ainsi qu'à leurs nouveaux parents. La GSA est présumée résulter d'une séquelle possible réunissant des liens consanguins à l'âge adulte, généralement en tant qu'élément constitutif de retrouvailles tardives survenant après une scission originelle consécutive à une mesure d'adoption ayant séparé une fratrie ou tout autre lien familial durant les premières années d'existences.

LA BICHE AVEUGLÉE PAR LES PHARES

Sylvie Asselin, Sherbrooke, 2009.

Sylvie est furieuse contre ses enfants. Elle en a quatre et aujourd'hui ils ont tous trouvé le moyen de la faire crier. Sylvie n'est pas une mère qui s'emporte pour un rien. Elle est plutôt douce et ses enfants lui reprochent plus souvent son amour étouffant que ses moments de colère. Aujourd'hui fait exception parce qu'elle est blessée. Ses enfants ne veulent pas les accompagner, elle et leur grand-mère, sa mère, au baptême d'une cousine éloignée. Ses enfants ont entre onze et dix-sept ans et ils ont tous des plans plus alléchants pour occuper leur dimanche après-midi. Leur grand-mère tente de la rationaliser : ce sont des adolescents, il est normal que la perspective du baptême de l'enfant d'une femme qu'ils connaissent à peine ne les emballent pas. Sylvie comprend, mais elle aurait voulu que ses enfants sentent qu'elle a besoin de ce petit geste d'amour. Son mari est malade et manque le baptême, un argument qui a servi à chacun des enfants qui lui ont tous répété la même phrase *si papa y va pas, pourquoi moi j'irais?* Sylvie avait juste envie de parader ses enfants, sa plus grande fierté devant le reste de la famille et elle ne peut s'empêcher d'être déçue. Elle a hurlé à sa plus grande fille qu'elle était une adolescente ingrate qui ne pensait qu'à elle et les trois plus jeunes n'ont pas été épargnés. L'ambiance est froide dans la maison alors qu'elle se prépare à partir avec sa mère. Son plus jeune fils les retient quelques minutes avant leur départ en leur disant que, s'il peut amener son *gameboy*, il viendrait avec elles. Sylvie a laissé une petite larme couler sur sa joue, son fils a roulé des yeux et a commencé à mettre ses bottes et son manteau. Elle a un petit garçon sensible, c'est au moins ça de gagné. En rentrant du baptême la nuit tombée, au volant de la voiture, avec sa mère sur le siège passager, elle le regarderait dormir sur la banquette arrière pendant une fraction de seconde dans le rétroviseur et c'est la dernière image qu'elle verrait avant la collision, son petit garçon sensible.

SOUPER DE FAMILLE MATRIARCAL 3

Notre père nous a embrassé sur la tête et est parti faire la vaisselle dans la cuisine. Pour éviter le divorce avec notre mère après leur grosse chicane de l'année passée, il a été décidé qu'il ferait la vaisselle le dimanche avant de partir faire son tour de moto. Elle continuerait de s'occuper des autres soirs de la semaine, mais il participerait en faisant la plus grosse, celle du dimanche. On s'est dit qu'il se tannerait et qu'il achèterait un lave-vaisselle à notre mère pour Noël, mais pour l'instant il tient le coup et on l'entend siffloter dans la cuisine, entre deux gorgées de vin, dans les rares moments où on se tait.

— C'est tout le temps tellement compliqué tes affaires, Flavie, quand les gens me demandent ce que tu fais dans la vie, je leur dis juste que tu es médecin, c'est plus simple.

— C'est vrai que c'est plus simple que de te concentrer pour comprendre quand elle te l'explique dix fois par semaine.

— C'est pas grave Bébé et c'est correct Del c'est à peu près ça de toute façon. Ça fait deux ans que je l'explique à Émile pis il comprend jamais vraiment.

— Émile ? Pourquoi on parle d'Émile ?

— Ouais ben Émile, c'est pas exactement une lumière non plus.

— Non plus ? Non plus quoi ? Qui d'autre est pas une lumière ? C'est de Marc que tu parles ? Criss que t'es insultante Bébé.

— Je te l'ai pas dit, maman ? Il est revenu la semaine passée.

— Je voulais juste dire qu'Émile a pas d'études en sciences comme Flavie. J'ai jamais parlé de ton chum à toi, mais si t'as tout de suite pensé à Marc, peut-être qu'il faut que tu te poses des petites questions Delphine.

— Ouais ben peut-être que t'aurais dû rester avec le gars à casquette *un peu croche* parce qu'avec une attitude de même ça doit pas se battre à ta porte.

Pendant que deux d'entre nous se faisaient des *fuck you* autour de la table, notre père nous a souhaité bonne soirée dans le cadre de porte, son casque de moto à la main. Notre mère lui a pas répondu et a continué d'obséder sur le retour d'Émile parce que pour elle, laisser aller un détail pour éviter les chicanes, c'est inconcevable.

— Vous le saviez pour Émile ?

— Oui maman, elles savaient qu'Émile est revenu. Je leur ai dit mardi, on est allé souper chez Delphine pour la fête de Marc.

— Même toi Bébé ? Pourquoi tu m'en as pas parlé ?

— Ben...

— Elle savait que tu réagirais de même.

— Non, j'y ai juste pas pensé.

— Que je réagirais comment ? Pensez-vous que je vais faire une crise ? Faites-vous en pas pour moi, ça fait longtemps que je sais que je suis pas dans votre gang, je comprends pas la moitié de

ce que vous dites depuis tantôt. C'est pas grave. Si vous voulez pas de relation avec moi pis que ça vous fait chier de venir souper le dimanche, on se verra à Noël pis ce sera ça.

— Relaxe maman, c'était un party pour la fête de Marc, y'avait personne que tu connaissais pis ça aurait été bizarre que ma mère soit là.

— Je demande pas que tu m'invites quand tu vas à un *rave*, mais il me semble que si le chum de ma fille revient, après six mois sans nouvelles, après qu'elle se soit presque tapée une dépression, un appel ça a jamais tué personne.

— Je m'excuse maman, j'aurais dû te le dire pour Émile.

— C'était quand même pas un *rave*...

— Toute façon, vous vous mettez toujours à trois contre moi, je suis toujours l'hystérique de service pis je comprends jamais rien. Votre père est à plaindre de m'endurer pis vous respirez mieux depuis que vous vivez pu avec moi. C'est beau. Je suis pas conne, je sais ce que vous vous dites dans vos brunchs à Montréal. Je sais vraiment pas pourquoi je me tue à vous inviter ici, vous avez pas envie d'être là et c'est le fun pour personne. Finissez de manger qu'on passe au dessert pis que tout le monde parte de ma maison. Votre père va aller faire son tour de moto, Bébé va descendre dans sa chambre pis je vais être bien toute seule dans ma cuisine à ranger les restes de mon ostie de soupe que personne veut manger.

SANDWICHES AUX OEUFS : PAIN POM

La mère écrase des œufs cuits durs pour les sandwiches. Flavie déteste la mayonnaise, Delphine en veut une moitié supplémentaire et Bébé ne veut pas de sel dans son mélange. La mère ne pense à absolument rien d'autre en écrasant les œufs.

ALL PAIN IS THE SAME / TOUTE LA DOULEUR EST LA MÊME

Renee Morris, Louisiane, 17 Août 1977.

Rick Morris, un petit garçon qui n'aura jamais un an, s'époumone dans sa chaise haute depuis plus de deux heures. Sa mère, Renee Morris, fume une cigarette, sa main gauche fermement agrippée au comptoir, au point d'en faire ressortir toutes ses veines. Il fait une chaleur étouffante dans cette petite cuisine de Louisiane et Renee a du mal à respirer. Son fils refuse de manger son dîner, il pleure un mal qu'elle ne comprend pas. Elle sent monter en elle une colère qui lui rappelle l'événement le plus douloureux de sa vie. Elle ferme les yeux et tente de rester accrochée au comptoir. Elle sait qu'une fracture du poignet serait préférable aux scénarios qui ont commencé à défiler dans sa tête. Elle chante à mi-voix, se parle à elle-même pour essayer de couvrir le vacarme de son fils qui tape sa cuillère sur sa chaise. Son cerveau est complètement envahi par les sons ambiants, chaque recoin de sa tête est rempli par des hurlements qui ne sont pas les siens, qu'elle veut faire taire à tout prix. Les cris de son fils sont comme les paroles trop rapides d'une adolescente qui raconte sa journée à sa mère près de vingt ans plus tard. Les cris accaparent chacune de ses cellules déjà à bout et elle n'a pas les outils pour arrêter sa rage. Renee ne fera pas comme la mère qui, pour calmer la violence de ses colères irrationnelles, retrouve sa paix intérieure en hurlant à son tour. Elle revoit le petit corps de John au sol, elle rêve au silence pesant qui a suivi, elle a mal à la main et elle sent que bientôt, elle devra lâcher le comptoir et ouvrir les yeux. Tout se passe très rapidement, son impuissance face aux cris insupportables de son fils l'emporte, elle le prend dans sa chaise haute et le lance de l'autre côté de la pièce. Il percute le divan avant de venir s'écraser au sol. Renee n'entend plus que sa propre respiration et le doux bruit du ventilateur. Elle pousse un soupir de soulagement et serre les doigts de sa main gauche pour les

dégourdir. Le silence apaisant vide son corps de son sang, la même sensation exactement qu'elle a ressentie seulement une autre fois, cinq ans plus tôt, quand elle a donné un coup de poêle sur la tête de John, son premier enfant. Presque quinze ans plus tard, Oprah la visite au pénitencier pour son spécial *Women who killed their children*. Renee Morris, qui purge une deuxième sentence plus sévère que la première, raconte les meurtres de ses deux fils et remercie Oprah de l'écouter sans la juger. Oprah lui répond qu'elle ne la juge pas parce qu'elle peut voir que c'est ce qu'elle a fait avec sa douleur. Elle fait autre chose avec la sienne et d'autres mères, ailleurs, font autre chose encore. *I can see that's what you did with your pain. I do something else with mine.*

DES PROBLÈMES PLUS GROS QUE ÇA

Delphine, 2009.

Je sais que je suis pas folle. Mon chum couche avec sa sœur. Ça s'appelle la GSA, c'est un genre de maladie et je sais que c'est pas juste dans ma tête. Ils ont trente ans passés et ils font des sleepovers une fois par semaine. Est-ce qu'ils pensent que je suis conne à ce point-là ? Qu'ils sont protégés parce qu'ils sont frère et sœur ? Je les ai lus les témoignages : *On s'est retrouvé et tous les deux on a été attiré physiquement par l'autre. On a pas eu le choix de coucher ensemble presque à la seconde où on s'est vu, le premier soir de nos retrouvailles et ça nous a semblé parfaitement normal. On pourrait jamais avoir une aussi grande complicité sexuelle avec quelqu'un d'autre, on sait qu'on a trouvé notre âme sœur. Littéralement.* Bien sûr, c'est pas tout beau, tout blanc leurs histoires, ils font face à des critiques sévères, ils doivent vivre caché, mais tous ceux à qui c'est arrivé disent qu'ils auraient pas pu résister même s'ils avaient voulu. J'ai lu un article sur un couple de frère et sœur qui ont des familles chacun de leur côté, un mari, une femme, mais qui dorment un chez l'autre le plus souvent possible. Ils sont en relation amoureuse extra-conjugale et ils pensent que leur partenaire respectif est au courant, même s'ils en parlent jamais. C'est ma vie que je lisais. JE SUIS la partenaire qui soulève jamais la question mais qui sait ce qui se passe. Ça pourrait être pire, y'en a qui couchent avec leur mère aussi, pis y'en a qui font des enfants ensemble, ça brise des familles ce truc là. Je comprends pas pourquoi on en entend pas plus parler. Pourquoi j'étais pas préparée à me méfier de sa sœur ? Pourquoi je pensais faire la bonne chose en l'aidant à la retrouver ? Je suis même allée dormir ailleurs la première fois en leur passant l'appart. Pis là, plus les dons de sperme vont être populaires plus il va y avoir de gens liés par le sang qui se retrouvent à l'âge adulte. Me semble qu'on devrait être en train de manifester dans la rue. Je sais pas contre quoi je manifesterais exactement, c'est pas comme si je voulais pas

encourager l'adoption ou le don de sperme. Pis en même temps, je suis même pas certaine de ce que je dis. C'est juste un sleepover une fois par semaine. Il me semble que si c'était sa sœur avec qui il avait grandi ce serait peut-être moins bizarre, mais là, Marc couche une fois par semaine chez une fille qu'il a retrouvée y'a un an, qui est vraiment belle, je le sais, je l'ai rencontrée! J'ai jamais eu le droit de la revoir après. Depuis que leur relation a *évolué* pour reprendre ses mots exacts, il préfère la voir seul pour rattraper le temps perdu et développer une relation *solide*. Je m'écoute pis je me convainc moi-même. Mon chum couche avec sa sœur. Mon chum couche avec sa sœur. Si j'appelais la police pour les dénoncer, ils pourraient faire quatorze ans de prison. J'ai lu ça aussi sur internet. Je le ferai pas, je suis pas encore certaine de mon affaire. Je suis peut-être juste paranoïaque. En tout cas, avec tout ça, on comprendra que mon père est comme au deuxième rang de mes préoccupations. C'est pas que ça me fait pas de peine pis que je me sens pas mal pour la famille qu'il a frappée avec sa moto, c'est juste que comment je peux m'arrêter quatre secondes de penser à mon chum qui couche avec sa sœur pour penser à mon père ? J'aurais jamais parlé de Marc pis de sa sœur à mon père, on a pas ce genre de relation-là. J'en aurais peut-être parlé à ma mère devant lui, par exemple.

Flavie, 2009.

J'ai une histoire pour quand Émile a appris la mort de sa mère. J'étais là quand c'est arrivé, je l'ai regardé répondre au téléphone, mais j'ai pas d'histoire pour quand j'ai appris que mon père allait faire de la prison. On était au St-Ciboire sur la terrasse. Ben pas sur la terrasse, on était à l'intérieur, mais les murs étaient ouverts. C'est comme être dehors sauf que t'es en-dedans. J'étais assise à côté de la fenêtre. À côté du mur qui est pas vraiment un mur en été. Je me souviens que je commençais à avoir froid quand son téléphone a sonné. C'était son père. J'ai trouvé ça bizarre qu'il appelle aussi tard. Il devait être une heure du matin. Je sais que j'étais pas toute seule avec lui, mais j'ai beau chercher, j'arrive pas à me rappeler qui était avec nous. Je vois la scène aussi clairement que si j'y étais encore, mais les autres se sont effacés de ma mémoire. Il s'est levé pour prendre l'appel et je l'ai perdu de vue dix secondes pendant qu'il sortait par la porte derrière moi. Il est allé parler avec son père sur le trottoir en face du bar sur Ste-Cath. Il était dos à moi et je le

regardais par le mur ouvert. Il avait une main sur son oreille libre pour mieux entendre ce que son père lui disait. Je savais ce qui était en train de se passer. Il y a pas cinquante-six mille raisons d'appeler son fils au milieu de la nuit. Il se faisait annoncer une mauvaise nouvelle. J'ai remarqué deux filles qui frenchaient à la table à côté de la nôtre que j'avais pas vues en arrivant au bar. Je me souviens plus des amis qui étaient avec nous, mais je pourrais reconnaître les deux filles dans la rue si je les croisais. Je les ai regardées un petit peu trop longtemps parce que je reconnaissais une des filles de mon secondaire. J'ai pas réalisé tout de suite pourquoi elles étaient importantes dans l'histoire. Émile est revenu dans le bar et les deux filles se sont retournées vers lui. Dans mon souvenir, tout le monde le regardait et quand j'y repense je vois la scène au ralenti. Il a pris sa veste, il a mis une main sur mon épaule et il est parti. Pendant six mois, sans donner de nouvelles. Les deux filles ont recommencé à frencher comme si de rien était. Il était là aux funérailles, mais on s'est pas vraiment parlé. C'était la deuxième fois que j'allais aux funérailles d'une femme qui s'est enlevée la vie. La première, c'était la mère de la fille qui frenchait au bar. J'étais aux funérailles parce que je jouais au soccer avec elle. C'était pas particulièrement mon amie vu qu'elle était plus jeune que moi, mais toute l'équipe y allait alors ma mère m'a obligée à les suivre. On avait fait un pacte d'enfants avec la fille et le reste de l'équipe : on irait plus jamais aux funérailles de quelqu'un qui se suicide, parce que c'est trop blessant pour les gens qu'ils laissent derrière. C'était particulièrement marquant comme journée à cause du pacte et de sa mère qui sentait tellement fort le savon au lait de chèvre dans son cercueil, le même que ma mère achète parce qu'elle haït la vanille, que j'ai pas pu continuer à utiliser après. La mère d'Émile avait un gros foulard dans le cou, le même que la mère de la fille de mon équipe de soccer, mais elle sentait pas le savon au lait de chèvre, juste le même parfum qu'elle avait toujours porté. J'ai pas pensé au pacte que j'avais trahi pendant la journée de l'enterrement parce que je ferais jamais la même promesse aujourd'hui. Je sais que les deux mères qu'on a enterrées avaient des problèmes plus gros qu'elles-mêmes et je suis plus capable de me résoudre à les trouver égoïstes comme ma tête d'enfant l'avait fait un jour pour simplifier toute la peine qu'une mère morte m'inspirait. C'est la première fois aujourd'hui que j'associe les deux événements. Je m'imagine des liens et des filles qui frenchent significatives pour relier mes morts, mais ça change rien au fait que je suis toujours spectatrice. Dans le fond, j'ai pas plus d'histoires pour la mère d'Émile que pour mon père, dans les deux cas j'accompagnais quelqu'un d'autre. C'est Del qui a répondu au téléphone parce que c'est elle que Bébé a appelée en premier. Ça a jamais été facile entre elles, mais je peux comprendre

ce que Delphine avait de rassurant pour Bébé. C'est la plus vieille et dans les rares fois où on sépare notre duo, le droit d'aînesse a toujours préséance. Là aussi, j'ai su tout de suite ce qui se passait parce que c'était pas normal que Bébé appelle Del quarante minutes après qu'on soit partie. On se fait constamment poser la question depuis *comment vous avez réagi quand vous l'avez appris ?* À chaque fois, je raconte que c'est Bébé qui a ouvert la porte. Comme si l'apprendre par personnes interposées c'était moins réel, moins anecdotique. Je les ai pas vus moi les policiers de la SQ et c'est même pas quelqu'un qui leur a parlé directement qui m'a appris la nouvelle. C'est Delphine qui en savait pas plus que moi. On était dans l'auto ensemble, comme d'habitude, comme si j'étais son ombre et on attendait que son chum sorte du bar.

La mère, 2009.

J'ai parlé à Luc depuis, mais c'est pu pareil. Je lui ai redonné le livre qu'il m'avait prêté et je lui ai dit que j'avais pas aimé ça. C'est pas vrai évidemment, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre? On parle pu de grand-chose depuis trois semaines. Il sait pour mon mari, mais il a pas cherché à en apprendre plus. Il veut pas de cette responsabilité-là. Il l'a échappé belle, alléluia! On jase de la pluie et du beau temps, de sa thermopompe qui a arrêté de pomper pis de Priscilla qui va sûrement se rendre en finale malgré sa réputation de la méchante du loft. L'adultère c'était pas fait pour moi pis l'accident de moto, c'était un gros wake-up call. Avec le recul, je le trouve même pas beau ça fait que je suis pas assez conne pour penser que c'est lui qui m'aurait sauvée. J'ai commencé à l'aimer parce que les fils dans ma tête s'étaient encore touchés pis il m'aidait à les remettre à leur place. Je me défoule pu sur mes enfants depuis longtemps, surtout qu'il reste juste Bébé à la maison pis je pense que ça me faisait du bien d'avoir quelqu'un sur qui concentrer mon énergie. C'est pas mes filles qui me sortiraient pour me changer les idées, c'est toujours moi qui les invite et jamais le contraire, mais c'est mes seules amies pareil. À qui tu veux que je parle de Luc pis du livre qu'il m'a prêté ? Quand ça fait trente ans que t'es mariée avec le même homme tu connais pu une seule personne qui a pas ton chum en commun avec toi. C'est à mes filles que je raconte mes anecdotes d'habitude. C'est avec elles que je prends un coup pis que je me lâche lousse. Sauf qu'il y a toujours une limite pis c'est pas long qu'elles me le disent quand je la dépasse. Elles trouvent ça ben drôle de raconter à leurs amis que leur mère se saoule pis qu'elle dit des niaiseries sauf que si je dépasse

les bornes je vais en entendre parler pendant cinq ans. Pas moyen de se laisser aller sur le dancefloor sans qu'une des trois vienne me chuchoter *ben papa* dans l'oreille. Y'en a pas une qui est intéressée à entendre parler de ma vie amoureuse ou sexuelle pis j'en ai pu des amies. C'est pour ça que Luc m'a fait du bien pendant un petit moment. Je pense pas que j'aurais couché avec, mais c'était le fun d'avoir quelqu'un dans mon happy place. T'sais le happy place que tu t'inventes avant de t'endormir ? Les scénarios que tu te fais couchée dans ton lit le soir ? C'est rare qu'ils ont pour héros ton mari des trente dernières années pis à moins d'avoir assez d'imagination pour que ton happy place soit constitué de Tom Hanks qui serait de passage à Montréal, ça te prend quelqu'un qui existe pour vrai, que tu connais pis qui te fait vivre des affaires. C'était ça, Luc, pour moi. C'était un ami qui m'aidait à m'endormir le soir. Mais j'y ai pas eu droit longtemps parce qu'il a fallu que mon mari aille tuer des gens en moto.

LOFT STORY 6 : LA REVANCHE

Priscilla Lanni «La princesse du Loft», soir de gala, 2009.

Priscilla est debout dans la chambre des filles devant un gros miroir rond posé au-dessus de son lit. Elle porte une robe noire serrée qui met en valeur sa poitrine refaite. Elle a de beaux seins, elle le dit fièrement et les gens l'arrêtent parfois dans la rue pour lui en parler. Entre autres choses. Depuis le *Loft 3*, celui où elle a été mise au ballottage par les lofteurs et évincée par le public à la semaine 4, elle est connue comme la méchante. Une chicane de barres tendres et une relation tumultueuse avec Charles «Le roi du Loft» ont fait d'elle un personnage connu et peu apprécié du public. Entre le *Loft 3* et le *Loft 6*, des rumeurs ont circulé sur une relation qu'elle aurait eue avec Mathieu «Big» Baron alors qu'il était encore en couple avec Dominique du *Loft 2*. Sa réputation en a souffert et elle s'est mise à dos beaucoup des anciens lofteurs qui forment entre eux une sorte de communauté qui évolue dans les bars. Ce soir, jour cinquante de l'aventure, semaine huit, c'est son premier ballottage. À la grande surprise de tous, elle a été immunisée par le public semaine après semaine. Elle sera sauvée encore ce soir, mais pour l'instant elle se regarde nerveusement dans le miroir de la chambre des filles. Ses cheveux sont parfaitement aplatis, les mèches rousses comme les mèches blondes. À l'extérieur du loft, lors des galas dominicaux, les panélistes la qualifient de *la plus grande lofteuse de l'histoire, toutes saisons confondues*. Elle est même la lofteuse préférée de Kim Rusk, sûrement la gagnante la plus aimée du public, qui a été son ennemie pendant le *Loft 3*. Elle ne sait pas que les téléspectateurs se sont attachés à elle et que cette fois-ci, même quand elle fait des crises, les gens acceptent sa personnalité intense. Elle ne sait pas que même si certains lofteurs parlent d'elle dans le confessionnal comme d'une folle avec qui il est insupportable de vivre, le public la trouve vraie, honnête, intelligente et qu'il la sauvera jusqu'au bout de l'aventure. Elle ne peut pas se douter qu'autour d'une table, dans une maison de banlieue

bien rangée, une mère vient de reprocher à ses filles leur présence à souper qui lui fait manquer *Loft Story* alors que sa préférée, Priscilla, est au ballotage. Elle est véritablement en train de prendre sa revanche et sa sortie du loft, le soir de la finale où elle arrivera troisième, sera bien différente de la dernière fois. Arcadio, dans son message d'évincé, lui a conseillé d'aller consulter. Il s'est mal exprimé et les téléspectateurs ont détesté sa méchanceté. Priscilla a vite classé l'événement : si elle est folle, lui, doit être interné. L'insulte *folle* circule beaucoup dans le loft à son sujet parce que les lofteurs manquent souvent de mots pour venir à bout de leurs peines. Cette semaine, elle s'est confiée à Sébastien «Le prince de Machiavel», un autre grand méchant qui est un de ses principaux alliés, sur ses relations conflictuelles avec tous les hommes qu'elle a connus dans sa vie. C'est que Priscilla a été élevée par sa tante italienne qui a joué le rôle de parent dans sa vie. Elle tient d'elle sa grande autonomie et son caractère fort et elle a du mal à admettre qu'un homme fasse des choses pour elle, alors qu'elle est très bien capable de se débrouiller toute seule. Priscilla est intransigeante, invivable, bornée, elle s'exprime dans un français cassé par l'italien et l'anglais qui la rend parfois impuissante et agressive. Elle ne donne pas beaucoup de chances aux gens, elle est fragile, brisée et c'est *la plus grande lofteuse de l'histoire, toutes saisons confondues*. Elle replace une dernière fois ses cheveux et sort de la chambre pour aller s'asseoir sur un des bancs des ballotés. Elle y passera les deux prochaines heures, en attendant que Pierre-Yves Lord annonce le nom des lofteurs sauvés. Sur *YouTube*, neuf ans plus tard, on peut regarder les deux heures d'attente des lofteurs pendant le gala. Les gens qui écoutent le 24 heures sur 24 en temps réel y ont accès aussi, mais TQS ne diffuse aucun de ces extraits. Les lofteurs sont assis sur le divan sectionnel, les ballotés sont face à eux sur des chaises et ils parlent de tout et de rien. De temps en temps, un lofteur demande la permission d'aller aux toilettes, Mathieu «Big» se fait constamment avertir parce qu'il est mal assis, le faux-maitre les prévient quand Pierre-Yves s'apprête à venir s'adresser à eux et l'ambiance est bonne. Les lofteurs ne sont pas tous amis, mais ils vont applaudir la sortie de celui qui quittera le Loft, peu importe son alliance. Le dimanche, la tradition veut qu'ils célèbrent l'immense défi qu'ils accomplissent, celui d'être complètement coupé du monde pendant presque soixante-dix jours. Pendant l'attente, les lofteurs sauvés donnent des indications aux ballotés, des messages à communiquer à leurs familles respectives s'ils sortent du Loft. La seule qui est silencieuse c'est Priscilla. On sent sa nervosité. Ce jeu est important pour elle et elle n'est pas prête à sortir. Elle est touchante dans son silence inhabituel. Elle ramène parfois les autres lofteurs à l'ordre quand ils ne respectent pas une consigne. Elle veut que la soirée passe et que le

vote lui soit favorable. Elle a besoin de ce nouvel amour que le public lui porte depuis les huit dernières semaines et elle serait déçue de l'avoir perdu. C'est Alexandra qui sera éliminée et Priscilla, en lui disant au revoir, ne lui donnera pas de messages à passer à l'extérieur. Elle est dans l'aventure pour y rester et il n'est pas certain qu'elle soit attachée à beaucoup de gens de l'autre côté.

STAR-KLEENEX

Le terme «Star-Kleenex» ou «Stars jetables après usage» a été popularisé en France avec la montée du phénomène qu'on appelle communément «Télé-Réalité». Ces émissions qui sont présentées par les producteurs comme n'ayant d'autres buts que de nous faire découvrir des talents bruts et de nouveaux visages, participent plutôt à la création de vedettes instantanées dont l'étoile a tôt fait de s'éteindre, rapidement remplacée par la brillance d'une nouvelle cuvée de participants. La dimension «Kleenex» de la télé-réalité est souvent appelée «l'envers du décor» et est associée au côté pervers et voyeur de cet art contemporain qui fascine le spectateur sans scrupule, celui-là même qui encense les «victimes-kleenex» pour ensuite les délaisser au profit de chouchous du public plus dignes de l'amour inconditionnel et durable qu'on leur consacre. Les gens ordinaires de la rubrique «Fait divers» peuvent aussi être considérés comme des «Star-Kleenex» puisque l'histoire extraordinaire qui les concerne est vouée à disparaître sous une pile d'autres nouvelles sensationnelles.

SOUPER DE FAMILLE MATRIARCAL 4

Souvent le dimanche, on finit la soirée avec beaucoup d'alcool. On ne pense pas nécessairement que c'est comme ça dans toutes les familles, mais dans la nôtre, on se supporte mieux les unes les autres après la quatrième bouteille. Ce dimanche-là, c'est celui où rien est encore arrivé, celui où notre père est parti tuer des gens en moto. Notre mère vient de finir sa crise de la soirée, on sait qu'elle ne veut pas vraiment qu'on quitte, alors on reste.

— Vous êtes chanceuses que je vous ouvre mon bar le dimanche même quand vous passez la soirée à m'insulter.

— OK, tout le monde un shot pour se starter.

— C'est dimanche Bébé, on a déjà bu pas mal, y'en a qui travaillent demain pis je conduis en plus.

— Ok, tout le monde un shot pour se starter sauf Delphine même si on sait toutes que c'est elle qui en a le plus besoin pour supporter son chum pis sa vie. SANTÉ!

— Vous trouvez ça normal, vous autres que le dimanche je sois toujours pognée toute seule avec mes enfants ?

— C'est fin.

— Toi Delphine, t'accepterais-tu de toujours passer tes soirées toute seule ? Non, t'accepterais jamais parce que t'as du caractère pis que tu poses tes limites. Je vous ai tellement pas montré le bon exemple, j'aurais dû mettre mes culottes pas mal plus souvent. Vous auriez moins honte de moi si j'étais pas femme au foyer à temps partiel.

— Arrête maman, c'est toi qui contrôles tout dans la maison, viens pas nous dire que tu nous as pas montré l'exemple. Je pense que je t'ai jamais vu faire un compromis de ma vie.

— Ben oui, bravo à moi, j'ai le pouvoir dans la maison. Au moins j'ai ça, le contrôle sur ma cuisine pis sur mes enfants, t'as raison. J'ai passé la moitié de mes journées de la semaine à écouter *Les saisons de Clodine* à la télé en faisant mon lavage, mais on peut pas m'enlever ma couronne de reine du foyer. Pis ma journée de travail par semaine, je l'ai pas volée non plus. Je ferai pas de burn-out cette année à cause de ça, mais personne peut me dire que je travaille pas. Ma belle-mère qui trouvait que j'étais mieux de rester à la maison avec vous autres, surtout quand je suis tombée enceinte de Bébé, ben dans ses dents à elle, je travaille maintenant, pis les crèmes que je m'achète, je les paye avec mon argent, durement gagné, à raison d'un shift de travail le jeudi ou le mercredi, en alternance et selon un roulement régulier. I drink to that.

— T'as donc ben l'alcool triste ces temps-ci.

— Qu'est-ce que tu veux dire par *Delphine t'accepterais jamais ça toi* ? Y'a pas mal d'affaires que j'accepte moi avec. Pis Flavie aussi. Son chum est parti six mois, il est revenu sans explications pis elle lui en a pas demandées. Elle a ouvert la porte, il était là, elle s'est réhabituée à dormir avec pis c'est ça qui est ça.

— C'est compliqué, y'avait de la peine, sa mère est morte.

— Ben oui, y'était triste, mais pas un mot pendant six mois ? Pis en revenant il t'appelle pas, il te demande pas t'as fait quoi pendant qu'il était parti, t'arrives un soir de travailler pis il est dans ton salon, il a remis son linge dans tes tiroirs et il s'attend à ce que tu comprennes. Il te demande même pas si t'as rencontré quelqu'un d'autre, il sait que tu l'as attendu et que ça aurait sûrement pu durer

six mois de plus, t'aurais ouvert la porte pareil. Il veut même pas savoir comment t'as pris son absence pis il veut pas que tu lui racontes à quel point tu t'es inquiétée pour lui.

— Il m'aurait attendu lui aussi.

— Peut-être. Je te juge pas de toute façon, j'aurais sûrement fait la même affaire. C'est lui qui m'impressionne. C'est beau de voir que quelqu'un est libre au point de vivre sa peine en égoïste, comme tout le monde voudrait avoir la liberté de le faire, sans s'excuser à personne pis sans se sentir mal après. Me voyez-vous partir six mois sans explications ? Je serais même pas capable de me retenir de l'annoncer au monsieur du dépanneur du coin, juste au cas où il se poserait des questions si d'un coup sec j'arrête d'y aller le samedi pour m'acheter des revues. Fait qu' imagine si je le disais pas à mon chum ? Faudrait que je m'excuse avant de partir c'est clair.

— Exagère pas, t'es pas exactement la fille qui se sent mal d'exister pour les autres, c'est plus le casting de Flavie.

— Insulte-là pas Bébé, ça en prend des filles douces comme Flavie pour continuer à faire tourner le monde. J'en reviendrai jamais d'avoir réussi à faire au moins une fille fine de même. Il peut pas juste avoir des Delphine dans une maison pis toi plus tu vieillis, plus tu y ressembles.

— Dis-y pas ça, elle va aller se tuer. C'est pas vrai que je m'excuse jamais, je passe ma vie à le faire. J'ai pas de libido en ce moment pis je me sens obligée de m'excuser tous les jours parce que ça me tente pas. C'est pas Émile qui ferait ça, sûrement pas Marc non plus. Eux, ils vivent leur vie, ils font ce qu'ils veulent pis ils demandent la permission à personne. La lofteuse cette semaine qui a dit qu'elle avait pas eu envie de fourrer depuis deux ans, je l'ai trouvée tellement bonne.

— Del, t'as écouté le *Loft* cette semaine ? Je pensais que tu me trouvais débile.

— Non, je l'ai lu dans un magazine, je l'écoute pas ton émission poche, Bébé. Anyway, je l'ai tellement trouvée bonne pis game de dire ça à la télé. Il parait que t'oublies les caméras après un bout, fait que peut-être qu'elle réalisait pas qu'elle annonçait ça à un million de personnes, surtout

qu'ils savent pas les cotes d'écoute en-dedans, mais pareil, elle le disait à trois autres lofteurs, faut être game en criss pour avouer que t'as pas baisé depuis deux ans parce que ça te tente pas. Elle est surement pas en couple par exemple, c'est moins compliqué pour elle de pas faire l'amour. L'autre jour, j'ai dit à Marc que ça me tentait pas pis il s'est mis à me chatouiller dans le lit. Pour me déniaiser qu'il disait. J'ai réalisé que les chatouilles sont d'une violence rare quand ça te tente pas de te faire toucher. Je vais t'en prendre un shooter, SANTÉ!

SANDWICHES AUX OEUFS : PAIN MULTIGRAIN, MÉLANGE RATÉ

Bébé laisse passer les sept minutes de cuisson nécessaires pour faire un œuf cuit dur. Elle espère que l'œuf sera réussi, mais elle ne se berce d'aucune illusion, elle n'y arrive jamais. Si elle n'était pas trop orgueilleuse pour demander conseil à sa mère ou à Delphine, elle saurait qu'il faut déposer l'œuf dans l'eau dès qu'on remplit le chaudron alors qu'elle, elle porte l'eau à ébullition avant. Pendant qu'elle regarde dans le vide en attendant que son œuf cuise, ses pensées aléatoires la ramènent au souper où sa grand-mère, la mère de son père, avait dit *Quand même, pour vivre avec 4 femmes, il faut avoir les reins solides*. Delphine avait répété la phrase, des semaines plus tard pour défendre son père de quelque chose *C'est trash 4 femmes*. Étrangement, chaque fois qu'elle se fait un œuf, Bébé se répète la réponse de sa mère. *Il y a rien de moins trash que 4 femmes*.

CHANTALE REVIENT TOUJOURS

Chantale Rouleau, Longueuil, 1995.

Chantale se prépare à sortir sans sa fille pour la première fois depuis longtemps. Sans compter les moments où elle laisse sa fille à l'école pour se rendre au travail, Chantale ne s'est pas séparée d'elle plus de deux heures de suite depuis le diagnostic. Elle s'est laissée convaincre par des collègues d'aller faire un tour au party de Noël de l'entreprise. Un seul verre ne peut pas déranger sa routine et sa vie calculées au quart de tour. Elle a enfilé sa robe et remis un peu de maquillage en moins de quinze minutes. Le reste de son temps de préparation, elle l'a occupé à écrire rapidement sur des post-its roses en forme de fleur. Elle écrit la même chose sur chacun des bouts de papiers collants, comme chaque fois qu'elle laisse sa fille avec une gardienne ou son éducatrice spécialisée. Les besoins de chaque enfant sont différents, mais elle sait que ce petit effort diminue de moitié l'anxiété du sien. Ce soir, puisque personne de son maigre réseau de confiance n'était disponible pour garder, elle a demandé à une adolescente qu'elle connaît bien de s'occuper de sa fille pour quelques heures. Elle est moins stressée qu'elle le pensait, la jeune fille est fiable et sympathique, elle parle fort et fait rire sa fille, l'aide à sortir de sa bulle sans la brusquer. L'adolescente travaille pour *Autisme Montréal* qui offre des répit aux parents pendant l'été, quand les écoles sont fermées. Au moment où Chantale colle le dernier post-it sur la porte du réfrigérateur, elle entend sa fille qui se tape doucement les épaules du bout des doigts. Rien d'inquiétant, c'est sa manière de se rassurer et Chantale n'est pas surprise de la voir assise à la table de la cuisine, le regard fixé sur l'horloge. Même avec ses doigts qui bougent rapidement sur ses épaules, quelqu'un qui ne la connaît pas pourrait croire qu'elle est seulement dans la lune et non en train d'utiliser une technique de relaxation pour éviter une crise. Chantale n'intervient pas, elle sait que si la gardienne n'est pas trop en retard ou trop d'avance sa fille va se calmer d'elle-même. Cinq minutes avant l'heure prévue de l'arrivée de la gardienne, Chantale entend une voix qui provient de son balcon avant. Elle se rapproche de la fenêtre et aperçoit sa petite gardienne qui

crie vers une voiture sur les quatre flashers devant la maison. La fenêtre du côté passager est descendue et la conductrice, une femme plus âgée, mais relativement jeune pour une mère, est penchée pour répondre à sa fille. Chantale saisit seulement la dernière phrase de l'adolescente qui s'éloigne rapidement de la voiture *Je vais être partie cinq heures, t'essaieras de te trouver quelqu'un d'autre dans la maison pour te défouler.* Quand Chantale lui ouvre la porte, l'adolescente a l'air calme, aucune trace de la chicane avec sa mère ne paraît sur son visage. Chantale est rassurée parce qu'elle ne peut pas se permettre de laisser sa fille avec quelqu'un à fleur de peau. Chantale ne connaît pas assez l'adolescente pour savoir que ce qui lui donne sa patience surhumaine avec les enfants dont elle s'occupe, c'est la carapace étanche qu'elle se développe depuis l'enfance. Chantale part l'esprit relativement en paix, autant que son rôle de mère peut le lui permettre. Elle profite de chaque minute avec ses collègues, savourant le cocktail qu'elle boit lentement pour laisser durer le plaisir. Elle revient tôt, elle ne se laisse pas aller dans l'excès, elle respecte la promesse qu'elle a écrite sur une centaine de post-it quelques heures plus tôt. La première chose qu'elle voit lorsqu'elle rentre chez elle, c'est l'adolescente qui est couchée sur le divan, emmitouflée dans la petite couverture de laine décorative, la télévision allumée devant elle avec le son au minimum. Chantale a l'habitude de se diriger immédiatement dans la chambre de sa fille pour s'assurer de son sommeil paisible, mais ce soir, elle s'accroupit doucement près de l'adolescente. Elle lui flatte les cheveux pour la réveiller. *Delphine, je suis rentrée, on va appeler ta mère pour qu'elle vienne te chercher.* Pendant les quelques secondes où l'adolescente continue de dormir, Chantale voit dans son sac ouvert un petit post-it rose qu'elle a dû prendre quelque part dans la maison pour le ramener chez elle. Par l'ouverture du sac, Chantale peut distinctivement lire son écriture *Maman revient toujours.*

L'IMPACT

Flavie, 2009.

Je suis la seule de ma famille qui écoute pas *Loft Story*. Delphine dit qu'elle non plus, mais je sais qu'elle ment. Elle se retient d'en parler à la table pour pas donner raison à Bébé et je comprends pourquoi, même si j'ai pas ce genre de problèmes-là avec notre sœur. Je pense que si je prenais le temps de m'asseoir devant un épisode, je finirais par m'attacher aux lofteurs et par y retourner, soir après soir, pour connaître la suite. Ce qui me fait peur et m'empêche d'essayer, juste pour me divertir un soir de solitude où Émile est dans sa tête, c'est que je sais que la production fait de chacun des lofteurs un personnage précis. Elle leur donne un rôle qu'ils remplissent malgré eux, sans connaître sa nature avant leur sortie du loft où ils découvrent, souvent à leur grande surprise, qu'on a seulement montré à l'écran leurs moments de crise. Priscilla a été deux choses dans le *Loft 3* : une amoureuse trop intense et une fille caractérielle qui cache des barres tendres pour être certaine de pas en manquer. Le nom officiel de son personnage c'était «la princesse du loft». Le montage final montre aucune des fois où elle fait la cuisine pour tout le monde et pas un moment où elle rit dans la cour avec les autres fumeurs. J'ai jamais écouté un seul épisode, mais j'ai entendu assez de discussions sur le sujet pour avoir une peur malade des personnages imposés. Je peux pas m'empêcher de penser que je serais la fille un peu beige. Celle qui se rend en finale parce qu'il fait bon vivre avec elle et que les autres lofteurs trouvent trop gentille pour la mettre au ballottage. Celle dont le nom ne leur vient même pas à l'esprit quand il est temps de choisir qui on veut voir quitter. Je dis que je suis la seule de ma famille qui écoute pas le *Loft*, mais c'est pas vrai, mon père le suivait pas non plus. Il serait le même genre de personnage que moi s'il participait à une télé-réalité. En fait, je pense qu'on passerait jamais la première ronde d'auditions. Les producteurs verraient qu'il nous manque un petit quelque chose. Qu'on est du côté des spectateurs, de ceux qui

regardent les autres. Mon père s'est effacé de sa propre vie au point de toutes nous faire sursauter quand on a appris que c'était lui qui faisait dérailler notre quotidien. La nouvelle de l'accident m'a fait un choc physique, comme si brusquement on me rappelait que mon père existait, qu'il était attaché à moi et qu'en tuant des gens avec sa moto, il chamboulait nécessairement mon existence. En perdant le contrôle de son véhicule, en décidant de conduire après avoir bu deux bouteilles de vin à lui tout seul, il reprenait sa place dans le rang des concernés. Il est devenu le personnage principal de sa vie pour la première fois depuis longtemps. C'est lui le méchant. Il s'est imposé à lui-même le rôle du père silencieux, celui qui est admiratif de sa progéniture, mais impuissant, qui sourit vaguement en regardant ses filles, mais qui s'implique dans rien, qui a pas pris la place qui lui revient, parce qu'on lui a pas laissée ou parce qu'il la voulait pas. Delphine l'a défendu. Elle pense qu'il était malheureux et que ma mère aurait dû s'en rendre compte, qu'elle aurait dû voir sa détresse et le ramener, même par la force, dans notre vie. Qu'on aurait pu faire un effort pour l'inclure, que c'est pas normal de se résigner à ce que son père soit assis en silence au bout de la table pendant dix ans. En gros, Delphine dit que notre mère est un poison et que c'est de sa faute. Je suis allée avec elle le visiter, elle lui a parlé, elle lui a dit qu'on l'abandonnerait pas et qu'elle s'occupait de tout. Je suis restée silencieuse pendant qu'elle lui disait qu'on était de son côté. Elle a dit *on est de ton bord*. J'ai compris qu'elle voulait dire qu'on comptait pour lui et pas pour notre mère, parce qu'elle voulait sûrement pas dire qu'on était contre les victimes. C'est drôle la rapidité avec laquelle elle a blâmé ma mère, comme si elle attendait depuis toujours que quelque chose du genre arrive pour qu'elle puisse lui faire porter la responsabilité, lui rappeler qu'elle avait jamais été à la hauteur et que les bonnes années et la soupe du dimanche n'avaient pas tout arrangé. J'ai rien ajouté au discours de Delphine, je savais qu'à la fin il mélangerait ses paroles avec les miennes, qu'on était un front commun devant lui. J'y réfléchis depuis et je sais pas encore si j'assume d'être de son côté. Si je me trouvais importante dans l'histoire, si je pensais que ça changerait quelque chose, je retournerais le voir pour lui dire que moi, je sais pas de quel côté je me trouve. Que je lui en veux, pour ça et probablement pour autre chose. Que sa douceur de toujours m'apparaît maintenant comme de l'indifférence. Il serait surpris de m'entendre parce que je pense que j'ai pas dit plus que trois phrases de suite à mon père depuis qu'il m'a amenée au Centre Bell pour ma fête de douze ans, toute seule, sans mes sœurs et que j'ai passé la journée à parler sans arrêt parce que déjà, je savais que c'était une opportunité unique de tout lui raconter. Il m'avait écoutée, on avait décidé que je serais médecin et qu'il serait fier de moi. J'ai respecté ma

promesse, il a été fier et ça s'est arrêté là. Sur le coup, j'ai pas réalisé que de nous deux, c'est lui qui aimait le hockey. On a jamais vraiment eu de discussions depuis, on a gardé les mêmes places à table, la sienne rassurante, au bout, face à ma mère et la mienne au centre, du côté de Delphine, devant Bébé. On échangeait parfois un regard quand une des trois autres parlait un peu trop fort ou exagérait, je me tournais vers lui et il me faisait un petit sourire en continuant de fixer sa soupe. On a toujours eu la complicité des gens plus réservés et je le voyais comme un allié silencieux que mon coude rencontrait parfois pendant un repas, une présence agréable qui me faisait du bien, qui me brusquait moins que celle de ma mère. Sauf qu'au-delà des soupers, c'est elle qui appelle, c'est elle qui s'inquiète, qui insiste, qui veut tout savoir, qui participe, qui confronte, qui encourage, qui décide, qui contrôle, qui poursuit, qui tient les rênes, qui rassemble, qui aime, qui blesse, qui déborde, qui console, qui comprend. C'est elle qui gâche tout parce qu'elle est la seule qui risque, qui s'engage. J'en veux à mon père, mais je comprends le réflexe de Delphine. Sa mère est à blâmer pour tout le reste pourquoi pas ajouter l'accident à sa longue liste d'offenses. Je dirai rien de tout ça à mon père, comme j'ai rien dit à Émile. Je suis la fille de mon père, celle qu'on quitte facilement et qu'on retrouve sans avoir besoin de se justifier.

Delphine, 2009.

J'ai arrêté d'obséder sur Marc et sa sœur seulement quand j'ai réalisé que j'en voulais à ma mère. Le lendemain de l'accident — je dis accident mais j'ai entendu meurtre à la télé aussi — je suis allée travailler comme si de rien était. J'aurais peut-être dû caller malade, mais ça a pas été mon premier réflexe. Je me suis assise devant mon ordinateur à la réception de la clinique et j'ai commencé à googler la GSA comme je l'avais fait tous les jours des dernières semaines. J'avais un petit mal de tête typique des lundis matins, comme si j'étais allée au souper du dimanche habituel, que j'avais mangé ma soupe en exagérant un peu sur l'alcool et qu'à huit heures le matin à la clinique, j'avais juste mes choix de la veille à regretter. Les autres réceptionnistes étaient silencieuses autour de moi, personne parlait du gala dominical alors qu'habituellement on passe la première heure du lundi à débattre du caractère de Priscilla. Tout le monde devait avoir vu la nouvelle, les journaux en avaient parlé, la mère qui est morte avait quatre enfants et un d'eux était dans l'auto. Il a vu les cadavres décapités de sa mère et de sa grand-mère. Les médias manquent

pas de stocks à couvrir, surtout considérant que mon père avait bu. Tous les membres de ma famille proche et éloignée ont passé la journée à m'appeler, mais j'ai laissé sonner mon téléphone. Surtout quand je voyais le numéro de ma mère sur l'afficheur parce que je savais qu'elle voulait que je gère tout à sa place. Je me suis dit qu'elle finirait par appeler Flavie. C'est quand mon père a utilisé son seul appel pour me parler, parce qu'il savait que ma mère serait trop en état de choc pour l'aider, que j'ai répondu pour la première fois. Je lui ai parlé comme si on discutait de mon changement de pneus d'hiver, une des seules raisons pour laquelle je l'appelle et c'est plus pour lui faire plaisir que par besoin véritable parce que ma mère s'occupe des pneus de tout le monde depuis toujours. En lui parlant de la suite des choses, d'avocats et de conseils stupides qui me venaient à l'esprit sans que je sois le moins du monde qualifiée pour l'aider, j'ai réalisé que je lui en voulais pas du tout. Je ressentais de la colère, mais elle était toute dirigée vers ma mère. Mon père est un assassin et c'est elle que je blâme. Pour lui, pour Marc, pour la sœur de Marc, pour le genre de personne que je suis, celle qui s'imagine que son chum couche avec sa sœur, qui s'en convainc et qui obsède sur le sujet. Je la déteste pour ma relation avec Bébé, je l'haïs de l'avoir privilégiée et de m'avoir forcée à être jalouse d'elle. Je suis déçue que ses efforts des dernières années, que le travail qu'elle a fait sur elle depuis que je suis une adulte ait pas suffi à réparer mes souvenirs d'enfant. Je la déteste pour sa soupe hebdomadaire qui efface rien. Je m'haïs un peu aussi, de pas être capable de me contenter de son amour et de toujours avoir besoin de plus. Je l'ai énoncé à haute voix, plus pour moi que pour mon père. *Je lui en veux pour des choses dont elle ne connaît même pas l'existence et je pourrai jamais lui pardonner, même si rationnellement je sais que tout ne peut pas être de sa faute.* Mon père a sûrement rien compris de la phrase que j'ai dite, mais il a pas réagi. Quelque chose a switché dans mon cerveau et alors qu'elle l'aurait plus mérité à d'autres moments, c'est cette journée-là que j'ai arrêté de l'aimer. J'ai pris une grande respiration, j'ai raccroché, j'ai mis mon manteau et je suis partie de la clinique. Les filles ont pas fait de commentaires, je pense qu'elles comprenaient ou qu'elles étaient soulagées de pouvoir enfin parler dans mon dos. Ou peut-être qu'elles étaient juste tristes pour ma famille et moi. Je suis rentrée à la maison, je me suis assise sur mon divan et j'ai pas su quoi faire maintenant que j'avais arrêté d'aimer ma mère. J'ai pris le magazine qui était sur le dessus de la pile rangée sous ma table de salon. J'ai tourné les pages sans lire les articles, sans m'arrêter même quand le sujet m'intéressait. C'est un titre, vers la fin du magazine qui m'a fait reprendre conscience de mon corps. *Imaginez avoir 40 ans, être mariée et amoureuse, rencontrer votre frère perdu à la naissance et tomber*

passionnément en amour avec lui. L'article datait de 2003. J'avais pris un magazine au hasard et je m'étais arrêtée sur un témoignage qui parlait d'attrance sexuelle génétique. Le nom exact du concept était utilisé. Je me souvenais pas d'avoir lu l'article à la sortie du magazine, des années plus tôt. Je pensais avoir découvert le concept après le début de mon obsession sur Marc et sa sœur, mais je lis mes magazines d'un bout à l'autre sans manquer une ligne depuis mon adolescence alors j'avais dû le lire sans être particulièrement marquée par la chose. J'ai relu chacune des phrases de l'article comme je l'avais fait avec plusieurs sites internet dans les dernières semaines, mais tout m'apparaissait plus réel cette fois-ci, racontée par une femme québécoise, qu'une journaliste avait rencontrée ici, qui gardait l'anonymat, mais qui existait proche de chez moi. En lisant la description de leurs relations sexuelles, de leur complicité qui dépassait l'attrance physique, de leur jouissance d'une intensité qu'ils avaient jamais connue avant, j'ai senti dans mon propre corps quelque chose que je pensais éteint depuis presque un an, qui avant me venait souvent et que j'avais cru complètement mort. J'ai été excitée par ce que je lisais, même si en théorie ça aurait dû me dégouter. Je lisais l'histoire d'une intimité racontée avec une douceur et une empathie particulièrement envoutantes. J'ai relu plusieurs fois le même passage, j'en suis venue à oublier de qui on me parlait et j'ai lentement posé le magazine sur la table. Sans m'exprimer clairement les mouvements que je faisais, j'ai sorti les batteries de la télécommande et je suis montée dans ma chambre. J'ai cherché pendant un moment dans les boîtes de rangement de mon garde-robe pour sortir mon vibreur que j'avais pas utilisé depuis longtemps. Les batteries étaient trop grosses et je me suis mise à me déplacer d'une pièce à l'autre dans la maison pour en trouver des plus petites. Je courais presque en faisant le tour des objets à batteries avant de me souvenir que le petit masseur que j'utilise pour me laver le visage contient des piles de la bonne grosseur. Je les ai installées et je me suis couchée dans mon lit, sous la couverture, pour faire des gestes qui me paraissaient presque inhabituels, mais que je faisais régulièrement avant. J'ai lâché un tout petit son au premier contact du vibreur sur ma peau. Mon corps savait encore comment faire et me laisser aller a été étonnamment facile compte tenu du peu de désir qui m'habitait dans les derniers mois. Pour une fois, peut-être la première, mon cerveau était complètement vide, sans Marc, sans sa sœur, sans mes sœurs à moi, sans mon père et surtout sans ma mère. Ma libido était revenue comme elle était partie, sans que je m'y attende. Je suis restée au lit pendant un long moment et après, je voyais tout plus clairement. J'ai presque ri en pensant à ce que je m'étais imaginé. J'allais le raconter à Marc et on en rirait ensemble. Ou pas. Peut-être qu'il m'annoncerait qu'il était amoureux

d'elle et qu'il me quittait. Les deux options me paraissaient équivalentes. J'étais prête à toute éventualité. Je le sentais dans toutes les parties de mon corps. J'ai pensé que j'appellerais pas ma mère pour lui annoncer, que ce soit vrai ou pas pour la sœur de Marc. Ça m'a fait drôle d'imaginer l'*après*, sans ses monologues et ses théories sur le sujet. Ceux qu'elle m'aurait fait au téléphone, sans me laisser placer un mot. J'ai eu un élan de nostalgie en pensant au moment où elle m'aurait serrée fort dans ses bras quand je serais arrivée chez elle, après mon appel. J'aurais gardé mes bras serrés sur le côté parce que je me méfie depuis longtemps de son amour et que j'ai de la misère à me laisser aller à son contact. Elle aurait serré pour deux, comme elle le fait toujours, pour se rattraper, mais aussi parce qu'au fond elle est quelqu'un qui aime. J'ai pensé à son parfum qui m'aurait pas surprise parce qu'il est le même depuis toujours et à sa phrase classique *tu es toujours un porc-épic Delphine, quand on te fait une caresse, laisse-toi faire*. La nostalgie a pas secoué mes résolutions et en prendre conscience m'a confirmé que j'étais libre. En lavant mon vibreur, j'ai constaté que ma jouissance avait été d'une force qui dépassait tout ce que j'avais vécu du temps où j'aimais encore ma mère.

Bébé, 2009.

Je me suis fait tatouer quatre petites biches sur le mollet dans la semaine qui a suivi l'accident. *A deer cut in headlight*. C'est à ça que j'ai pensé. Pis j'en ai fait quatre surement pour représenter ma mère et mes sœurs. Ou les enfants de la mère qui est morte. Ou une famille de quatre. Deux parents, deux enfants, une famille heureuse, normale. Toute façon, j'ai pas vraiment besoin d'une signification particulière pour me faire tatouer. J'ai pleuré pendant trente-six heures consécutives dans la semaine après. Une fois le choc de l'annonce des policiers passé, j'ai pleuré sans arrêt. Je sais pas comment mes sœurs ont réagi elles, personne me parle depuis. Je vis encore avec ma mère dans notre maison, mais elle est pas toute là ces temps-ci et je suis certaine que Flavie et Delphine ont passé chaque seconde de la semaine ensemble, sans m'appeler. J'ai perdu pas mal de temps sur le 24 heures en direct du *Loft*. Plus de temps que d'habitude. Priscilla et Dominique, qui sont des ennemies dans la vraie vie, sont des alliées dans le *All-Star*. C'est mes préférées. Pis cette semaine, la dernière avant la finale, elles se sont chicanées. Pour aucune raison. Dominique s'est rappelé qu'en-dehors du loft, Priscilla a couché avec son chum et que c'est son ennemie jurée. Elle

s'est vue sortir du loft avec Priscilla comme meilleure amie et elle s'est dit que ça marchait pas comme image. Elle s'est rapprochée des gars et elle a pas voulu donner la voiture qu'elle a gagnée à Priscilla, même si c'est son alliée principale depuis le début. Ça été une dure semaine pour moi. Ma famille, c'est comme Priscilla pis Dominique. Depuis que les filles sont parties de la maison, on a fait une sorte de trêve. Ma mère s'est calmée, Delphine a pris sur elle et on a toutes décidé qu'on souperait ensemble le dimanche. Quand on a su pour l'accident, c'est comme si tout le monde avait réalisé que dans le fond on faisait semblant depuis le début en mangeant notre soupe pis que c'était certain que quelque chose de même allait arriver pour nous rappeler qu'on est pas une famille normale. Dominique pis Priscilla seront pas amies dans l'après-loft et ma famille est pas soudée dans l'après-tragédie. Ma mère en profite pour se refermer sur elle-même pis perdre ce qui lui restait de sérénité, Delphine a coupé les ponts avec ma mère, Flavie fera rien d'excessif, elle va visiter mon père et s'occuper de ma mère, elle va être avec Delphine tout le temps, mais elle fera rien pour nous garder ensemble. Je suis la seule qui pleure depuis le début de la semaine et personne d'autre va se faire tatouer quatre biches sur le mollet. Une des plus belles réussites de ma mère c'est de m'avoir protégée d'elle-même toute mon enfance. Je suis toujours restée le bébé dans sa tête et à part mes petites tensions avec Delphine, j'ai eu une vie de famille paisible. Ça fait que j'étais la seule à pas être prête à subir ce qui est arrivé. Tout le monde attendait l'éclatement alors que moi je pensais qu'on souperait tous les dimanches jusqu'à ce qu'on soit vieilles ou qu'on ait des enfants et qu'après ils souperaient avec nous eux aussi. J'étais pas préparée à être victime de mon clan alors que j'aurais dû parce que tous les autres membres de ma famille s'entretuent depuis longtemps. Je sais pas quoi faire d'autre que d'attendre que la poussière retombe. Je vais aller voir mon père en prison, je vais faire couler des bains à ma mère, je vais appeler les filles pour qu'on brunch de temps en temps. Je vais essayer. Je me trouve conne de m'être attachée à l'amitié de Priscilla et Dominique. J'aurais dû savoir que c'était juste pour le jeu. C'est le *All-Star*, la cinquième saison que j'écoute, j'aurais pu voir venir le coup. Les alliances se brisent toujours avant la fin. Priscilla s'y attendait, elle. Priscilla a besoin de personne dans la vie et elle savait que la paix était temporaire. Elle en a profité le temps que ça a duré et même si j'ai vu la peine dans ses yeux quand Dominique lui a dit *je m'en câlisse de toi à l'extérieur du loft* elle a été capable de répondre en un quart de seconde *moi aussi je m'en câlisse de toi*.

RECONSTITUTION

Flavie, 1992.

J'ouvre les yeux et je vois ma mère dans notre cadre de porte qui chuchote quelque chose. Je m'étire et je l'entends nous dire *pas d'école aujourd'hui les filles*. Bébé entre dans la chambre pour sauter sur mon lit en poussant des petits cris de joie. Depuis qu'elle est à la maternelle c'est sa première *journée-tempête-de-neige*. Ma mère nous dit de s'habiller, on part en expédition. Il fait encore noir dehors et Delphine me pointe le cadran posé sur la table de chevet entre nos deux lits. Il est 3h45 du matin. On éclate d'un rire encore endormi, ça faisait au moins deux ans que notre mère se tenait tranquille. On se prépare chacune un sac avec notre maillot de bain, des bas de laine, un coton ouaté, une lampe de poche, un livre, un discman, Delphine prend la pochette de CDs, je sors de la chambre pour remplir nos deux bouteilles d'eau et j'entends Bébé qui papillonne autour de ma mère pendant qu'elle prépare des sandwiches aux œufs dans la cuisine. C'est le menu habituel des *journées-tempête-de-neige*. À 4h10, tout le monde est prêt à partir, on embarque dans l'auto, Delphine sur le siège passager parce qu'elle est la plus vieille, Bébé derrière ma mère et moi en diagonal, la meilleure place pour la regarder conduire, chanter et danser en même temps. Elle est jamais aussi belle que lorsqu'elle conduit avec ses lunettes de soleil, son coude sur la portière, deux doigts sur sa tempe, une seule main sur le volant et le sourire aux lèvres. Delphine commence par mettre un CD gravé avec des chansons qu'on connaît toutes par cœur, qu'on peut crier pour se réveiller. On s'arrête à la commande à l'auto du McDo pour se prendre des cafés et un déjeuner. Bébé peut difficilement contenir sa joie et elle me fait rire avec son tremblement de bonheur surpris. Elle boit son jus de pomme avec une paille et je sais que c'est le meilleur jus de pomme qu'elle a bu de sa vie parce que le mélange du McDonald et de l'aventure ne peut pas être embouteillé. D'ici une heure elle va s'endormir pour le reste de la route, mais pour l'instant ses

yeux brillent. Elle réalise la chance qu'elle a de se faire initier à une tradition qui existait visiblement avant son arrivée. Elle regarde tous nos gestes assurés, elle enregistre le moindre de nos mouvements pour savoir comment s'y prendre la prochaine fois, pour être capable de préparer son sac toute seule et connaître l'ordre des chansons. Elle ne demande pas qu'on lui raconte les dernières *journées-tempêtes-de-neige*, elle profite de la sienne qui est une promesse de plusieurs autres. Elle a bien compris que le reste de ses amis iront à l'école aujourd'hui et que la tempête est juste pour notre famille. C'est le début de l'automne et on roule avec notre mère qui est la seule à connaître la destination. Après déjeuner, on parle chacune notre tour pour dire nos hauts et nos bas de l'été. Ça fait partie de la tradition. La *journée-tempête-de-neige* vient toujours à la fin d'une période pour commencer un nouveau cycle qui est calculé par le cerveau de notre mère et qui suit une logique qui lui appartient. Je ne me souviens plus des hauts et des bas des autres, mais je me rappelle avoir dû passer mon tour pour réfléchir un peu plus longtemps avant de dire les miens. Mon été ne devait pas avoir été particulièrement mouvementé et je me souviens parfaitement de la réponse que j'aurais voulu donner, comme à chaque fois. Mon haut c'est toujours d'être là, dans l'auto, de ne pas avoir été laissée derrière, de faire partie de nous et d'être indispensable à aujourd'hui. Évidemment, je savais que Delphine et ma mère auraient roulé des yeux alors j'ai inventé quelque chose, une journée piscine marquante et une blessure à la cheville qui m'avait forcée au repos une partie de l'été. Bébé s'est endormie sans voir le lever du soleil, quelques minutes avant qu'on passe les douanes. Delphine s'est tournée vers moi avec des gros yeux quand elle a réalisé qu'on se dirigeait vers les États-Unis. Elle a pris mon genou derrière son siège, comme le font tous les parents du monde pour discipliner leurs enfants turbulents, comme mon père me l'a fait une centaine de fois, mais la main de Delphine, contrairement à celle de mon père, était pleine de douceur et d'excitation. Je sais que cette journée est pour elle un souvenir auquel se raccrocher quand le poids de sa famille lui pèse trop fort. Encore plus que moi, elle fait le plein d'images de sa mère qui rit au volant. J'ai touché sa main du bout du doigt pour lui montrer que j'étais fébrile. La journée tempête nous avait jamais amenées plus loin que Toronto où on avait magasiné ma robe de gala de fin de primaire. Mon imagination s'est emballée, j'avais déjà des images de New York qui me venaient en tête et j'ai failli réveiller Bébé pour qu'elle voit notre passage aux douanes. Après cinq heures de route, on est arrivé à Old Orchard Beach vers 10h. En roulant sur l'avenue principale, j'ai reconnu tous les bâtiments que j'avais pas vus depuis l'enfance, dans le temps où on venait encore passer une semaine à la plage en été, en famille, avant

la naissance de Bébé. Delphine a pointé du doigt le chalet *Chez René*, celui avec le tapis d'une couleur criante, orange ou brun, qui affichait *Vacancy*. La règle numéro un de la *journée-tempête-de-neige*, c'est qu'on fait pas de commentaires sur la destination. Qu'on soit contente ou déçue, on vit le moment sans attentes, donc sans réactions. À la fin de la journée, on a le droit de dire à notre mère ce qu'on a pensé de son choix et elle le prend en riant, parce que la règle numéro deux c'est qu'on a pas le droit de se chicaner. Cette fois-là, celle de la mer en septembre, l'année de nos 5, 12 et 15 ans a été un choix particulièrement apprécié. Je pense qu'on a eu droit à deux autres journées dans les années qui ont suivi, peut-être un peu moins spectaculaires, mais toujours parfaites. Quand Delphine a gradué du secondaire, ma mère a mis fin à la tradition parce que ça faisait moins de sens sans sa plus grande fille. On en a jamais parlé ensemble, mais je sais qu'on va toutes reproduire le concept avec nos enfants à nous. Cette journée-là, les pieds dans le sable, avec Bébé qui en revient juste pas et Delphine qui nous prend en photo avec un appareil jetable acheté dans une boutique de souvenirs et notre mère qui a oublié son maillot de bain alors qu'elle était la seule à savoir où on allait et le fou rire quand elle s'est jetée à l'eau toute nue avant de courir pour revenir se cacher sous une serviette et l'eau glacée et les manèges du *Palace Playland* et les hamburgers au dîner et la plage qui nous appartient et Bébé qu'on enterre dans le sable et la route du retour où on dort toutes parce qu'on peut faire confiance à notre mère pour nous ramener à la maison et les délicieux sandwiches aux œufs juste avant le sommeil et le sourire impressionné de nos amis le lendemain quand on leur raconte notre journée en chuchotant pour pas se faire entendre des professeurs et leur phrase *vous avez la meilleure mère du monde* et la photo que Bébé a fait développer pour la mettre dans un cadre qui ne quittera plus sa commode jusqu'à aujourd'hui et notre père qui ne s'est jamais demandé de quand datait la photo et nos sourires à Delphine et à moi en se couchant à minuit après seize heures passées en expédition et la joie de notre mère dans les semaines qui suivent parce qu'elle s'est libérée de quelque chose et qu'elle mène enfin une vie à la mesure de ce qu'elle attendait et notre joyeuse fatigue après une courte nuit et nos regards complices au déjeuner, c'est ce que je choisis de garder.

SOUPER DE FAMILLE MATRIARCAL 5

C'est comme ça que se termine notre dernier souper pour un bout de temps. Notre père n'est pas un personnage actif de ces moments-là, on aurait peut-être pu continuer sans lui, mais après, on a eu de la difficulté à ne pas s'en vouloir.

— Émile me l'a posée la question. Il m'a demandé si j'avais vu quelqu'un d'autre pendant qu'il était pas là. J'ai dit non.

— C'est pas vrai, t'as eu un one-night!

— Pis tu l'as pas dit à Émile ?

— J'allais quand même pas y raconter que je me suis réveillée dans Outremont, chez les parents d'un gars de trente ans que je connaissais pas, que j'ai pris un taxi pour aller travailler pis que j'ai vomi dans la poubelle de mon bureau l'orange crush que je m'étais achetée au Valentine pour prendre mes deux Advils. Ça fait beaucoup pour un jour de retrouvailles.

— C'était quand ça, tu me l'as jamais raconté ? Je te juge pas t'sais.

— Montre le tattoo que le gars t'a fait !

— T'es conne Bébé!

— Ben, papa est pas là, depuis quand ça te dérange de parler devant elle ?

— Laisse faire, de toute façon, y'est presque disparu, le gars était pas bon.

— Pour tatouer ou pour baiser ?

— Les deux, il était pas mal trop saoul pis il a entrepris trop d'affaires qu'il pouvait pas finir.

— Bébé t'es donc ben vulgaire ces temps-ci, des fois, quand t'as pas de sujets de conversation intelligents, tu peux passer ton tour pis écouter les autres, c'est ben beau *Loft Story*, mais si c'est pour t'enlever tout ton vocabulaire pis te mettre des idées dans tête, c'est peut-être pas bon pour une petite fille de vingt ans.

— Ben oui, t'as raison maman, avant le Loft, j'avais jamais vu un spa de ma vie pis je savais pas c'était quoi le sexe.

— C'est pas ça que je dis, mais me semble que t'avais des intérêts plus diversifiés avant.

— Je peux recommencer à vous parler de Proust si tu veux, mais ça vous intéressait crissement moins que le Loft.

— C'est ça que je dis tu sacres tout le temps.

— Ce que j'aime de Proust c'est qu'il réussit à rejoindre tout le monde. Je dis pas que son écriture est accessible pis que n'importe qui peut passer au travers facilement, mais quand tu y arrives, quand t'as les outils pour le faire et que tu finis par le lire, t'as l'impression qu'il parle de ton enfance à toi. Un peu comme Louis-José Houde. T'as envie d'y faire des high five à deux mains tellement il comprend ce qui est universel. Comme quand il dit que tout le monde a toujours des élastiques en caoutchouc dans ses tiroirs mais que personne en achète jamais ? Louis-José je veux dire, pas Proust. Mais c'est ça. Ils comprennent ce qui fait dire *oui moi aussi* à tout le monde.

— Je veux ben que tu nous parles des livres fancy que t'étudies, mais Proust ça fait pas un peu snob ? Tu veux pas en choisir un qu'on aurait peut-être lu au Cégep ?

— Tu vois maman, ça gosse Delphine.

— Faut tout le temps que t'exagères Bébé. Je t'ai jamais dit de parler de Proust à table pendant qu'on prend un verre.

— Même toi Delphine je pense que tu y trouverais ton compte. Tu devrais essayer. Quoiqu'avec ta libido défaillante, t'es peut-être mieux de continuer à lire des *Harlequins*. À PROUST PIS À ARLEQUIN PIS À LOUIS-JOSÉ HOUDE!

C'est le dernier shooter qu'on a pris ensemble toutes les quatre. S'il y avait un sens à donner à tout ça, on pourrait dire qu'on prenait notre dernier shooter au moment précis où notre père fonçait sur une voiture qui arrivait en sens inverse et que les deux femmes assises à l'avant, une grand-mère et une mère de famille mourraient sur le coup, décapitées par la moto. Dans le montage simultané des événements, on trinquerait en renversant un peu de vodka sur la table pendant que le petit garçon de onze ans se réveillerait et verrait les corps sans tête de sa mère et de sa grand-mère sur les sièges avant. Il sortirait de l'auto, en état de choc et attendrait dans la forêt en bordure de la route pendant qu'on rirait autour de la table et qu'on écouterait notre mère nous faire son dernier monologue de femme un peu triste, un peu vieillissante, moins menaçante, à qui on commençait à pardonner, mais qui, après ce soir, redeviendrait pour nous un monstre de ressentiments et de déchirures. Une mère douce et aimante mourrait pendant qu'une autre échouait à retenir sa famille.

— Ça fait du bien les *Harlequins* des fois. Juge pas Bébé. Je regardais Oprah encore cette semaine, c'était une reprise du spécial *Women who killed their children*.

— Ça t'a donné des idées ?

— Niaise pas, je suis sérieuse. C'est important ce que je veux dire. Je me disais qu'on est chanceuse de pouvoir en lire des *Harlequins*. On chiale sur nos petits problèmes, sur Marc, sur Émile, sur le

gars à casquette croche pis sur ta libido, mais on est quand même pas à Oprah. Les petits drames quotidiens, ça a pas sa place à Los Angeles pis il faut l'accepter. Faut continuer d'avancer pis si ça peut m'aider de lire un roman érotique de temps en temps ben je vais le faire pis je vais être bien. Même que ce soir, ça se peut que je me gâte pis que j'en lise un dans mon bain. Parce que moi, j'ai pas tué mes enfants pis je suis pas dans un pénitencier en Louisiane. Je fais juste le regarder à la télé pis j'ai le droit de changer de poste quand je veux pour mettre *Loft Story*. Elles, elles peuvent pu faire ça pis c'est de leur faute. C'est à cause de ce qu'elles ont fait avec leur douleur. Je fais autre chose avec la mienne.

SAY YES TO THE DRESS / DIS OUI À LA ROBE

Camila Moretti, Journaliste, Châtelaine, 2010.

Camila est à New York avec ses deux soeurs et sa mère. Pour lui faire une surprise, elles ont pris rendez-vous chez *Kleinfeld Bridal*, la boutique de robes de mariée qui accueille l'émission *Say yes to the dress* que Camila aime enregistrer pour l'écouter en rafale. Ses sœurs et sa mère sont assises sur les divans en demi-lune, un verre de champagne à la main et la regardent parader dans différentes robes depuis le début de la matinée. Les robes sont toutes hors du budget de Camila, mais elle sait que sa mère, qui se réjouit particulièrement de son mariage qui approche, lui offrira la robe de son choix. Jusqu'à présent, sa mère a détesté toutes les robes que Camila a choisies alors que ses sœurs ont naturellement pris son côté, s'exclamant sur les coupes avantageuses ou la dentelle. Camila veut se marier en crème, pas en blanc, elle y tient depuis qu'elle a dit oui et sa mère lui en veut d'aller contre toutes les traditions qu'elle connaît et chérit. Ses sœurs essayent de détendre l'atmosphère en répétant sans cesse *Are you going to say yes to the dress* en imitant le ton solennel des animateurs de l'émission. Avec leur fort accent italien elles font rire les vendeuses de la boutique qui sont professionnelles, mais dynamiques, sachant parfaitement quand afficher un visage neutre lorsque mère et filles s'affrontent en italien ou en français. Elles veillent à ce que les coupes de champagne ne soient jamais vides et proposent des compromis entre les désirs de la mariée et ceux de sa mère qui contrôle visiblement le portefeuille. Quand Camila sort de l'arrière-boutique et monte sur le podium avec une robe crème en dentelle qui laisse voir beaucoup de peau, sa mère éclate en sanglots. Les deux sœurs insistent sur l'originalité de la robe qui met parfaitement en valeur les courbes de Camila, les vendeuses sont du même avis et prennent naïvement les larmes de la mère pour des pleurs de joie. Elle déteste la robe et ne comprend pas l'affront que sa fille

persiste à lui faire vivre. Camila tente de défendre doucement son choix, elle aime beaucoup la robe, mais ne veut pas faire de peine à sa mère.

— Mila, si c'est ce que tu veux, le jour de ma mort, tu vas te souvenir que tu m'as brisé le cœur en décidant qu'une robe était plus importante que ta propre mère.

Une des vendeuses lui dit que la même robe est disponible en blanc. Camila a les larmes aux yeux et accepte d'aller l'essayer. Dans la cabine d'essayage, pendant que les vendeuses s'assurent que tout est en place, Camila revoit dans sa tête les images des femmes qu'elle a interviewées l'année dernière. Elle pense souvent à elles depuis. De toutes les histoires qu'elle a racontées, c'est la leur qui l'a marquée le plus profondément alors que plusieurs autres étaient beaucoup plus sordides. Elle reçoit plus de courriels à propos de la mère dont le garçon de neuf ans violait son petit frère ou de celle qui entretenait une relation amoureuse avec son frère. En voyant la robe crème, sa mère à elle a parlé sous le couvert de l'émotion, elle n'a pas dit sa phrase assassine pour la détruire ou la blesser, elle veut seulement ce qui a de meilleur pour sa fille et craint les commentaires de ses tantes si elle ne se marie pas en blanc. Camila sait qu'au même moment, elle pleure dans un mouchoir pendant que ses sœurs la consolent et lui expliquent qu'elle a exagéré. Quand elle va sortir de l'arrière-boutique, tout le monde sera conciliant, sa mère lui dira de prendre la robe crème, elle insistera pour prendre la blanche, ses sœurs vont lui dire que c'est son mariage et qu'elle doit se sentir bien, elle hésitera quelques temps et choisira la blanche pour faire plaisir à sa mère. Elle le fera de bon cœur, pas parce qu'elle se sent obligée, mais parce que sa mère et ses croyances sont plus importantes pour elle que la couleur d'une robe. Lors de son mariage elle n'y pensera plus, sa mère pleurera de vraies larmes de joie et quand viendra le jour d'enterrer sa mère, Camila ne se souviendra même plus de leur petit affrontement au *Kleinfeld Bridal*. Avant de sortir de la cabine, elle se demande à quoi les trois filles de l'homme qui a tué des gens avec sa moto vont penser le jour de l'enterrement de leur mère à elles.

RECONSTITUTION

La mère, 1989.

La maison est éteinte pour la nuit. Tout le monde est couché, mais personne dort. Mon mari est assis sur un banc au comptoir de la cuisine. Il a aucun tonus, il me paraît tout petit même si la première chose que j'ai aimée de lui, quand je l'ai vu au lave-auto avec sa moto, c'est sa grandeur. Je le regarde et tout ce que je vois c'est un genre de mollusque assis sur un de mes tabourets. Le calme de la cuisine, qui est toujours l'endroit où on se rassemble quand les enfants sont couchés, m'agresse, alors qu'habituellement il me fait sentir en sécurité et me pardonne mes excès de la journée. On peut pas dire qu'on se rassemble tous les soirs par exemple. J'y suis souvent toute seule, mes filles dans leurs chambres, mon mari parti et j'y prends mes grandes résolutions. Pas des résolutions comme faire plus d'exercice, cuisiner santé ou me trouver un hobby. Pas celles que je prends au jour de l'an. L'autre genre de résolutions. Celles pour devenir une meilleure personne pis une meilleure mère. Demain, je vais être patiente, demain je crierai pas, demain un rien ne me donnera pas envie de tout détruire autour de moi, demain je vais me concentrer sur ce qui me rend heureuse, demain je serai pas dépassée par mon quotidien, demain j'irai chercher de l'aide, j'exigerai de mon mari qu'il soit plus présent, j'exprimerai mon désir de retourner travailler, je ne me servirai pas de mes enfants comme d'un punching-bag, je me souviendrai qu'elles sont jeunes et qu'elles aiment la douceur, qu'elles veulent rien savoir d'une amie et qu'elles demandent juste une mère. Demain, je demanderai pardon. Sauf que ce soir, c'est mon mari qui est recroquevillé sur lui-même et qui ne peut plus parler. Je suis devant lui, on est séparé par le large comptoir et au contraire, je ne peux plus me taire. Je parle depuis deux heures, en chuchotant de façon tellement agressive que je crache à chaque consonne. Plus tôt, après le souper, la maison a éclaté en mille morceaux. Mon mari est revenu après deux semaines de congrès je sais pu où dans le monde et je

pense que j'ai trop voulu que les filles soient sages. J'ai mis Delphine en charge du bain de Bébé, je pensais que Flavie était occupée avec ses devoirs et j'ai servi une coupe de vin à leur père pendant qu'on se racontait nos deux dernières semaines. C'est surtout lui qui racontait parce que j'avais rien à dire, j'étais vide à l'intérieur. Les yeux me fermaient tout seuls tellement j'étais fatiguée. Je faisais une écoute active qui aurait pu me valoir une nomination aux Oscars, mais j'étais ailleurs dans ma tête, quelque part dans mon happy place. Au milieu d'une phrase de mon mari, Bébé s'est mise à pleurer comme je l'avais rarement entendue pleurer depuis sa naissance. Je suis montée en haut en courant et j'ai vu Bébé couchée sur le plancher de céramique de la salle de bain. Son visage était mauve et les filles se tenaient près d'elle, impuissantes, avec un regard un peu coupable, dans leur chemise blanche d'école privée et leur petite jupe carreautee toujours trop courte. Le seul mot que j'ai compris au travers des larmes de Bébé c'est *échappée* et j'ai pété un câble. Je me suis tournée vers Delphine et j'ai crié qu'elle était irresponsable et qu'on pouvait pas lui faire confiance. Quand je commence, je peux juste pu m'arrêter. J'ai remis en question tous les aspects de sa vie, en égratignant toutes ses qualités pour accentuer ses défauts. À un moment, j'ai remarqué qu'elle pleurait et qu'elle essayait de s'expliquer, mais il y a toujours un point de non-retour où je deviens complètement imperméable à ses larmes. C'est toujours la même chose, elle est là devant moi, c'est la plus vieille, celle qui peut le prendre et je déverse sur elle tout mon épuisement. Je peux crier deux heures si personne m'arrête et j'ai pas plus pitié d'elle que si c'était sur ma belle-mère que j'hurlais. Je me suis pas calmée en voyant que Flavie aussi criait quelque chose que j'arrivais pas à comprendre. Même si Bébé avait pu l'air d'avoir mal, j'ai continué jusqu'à ce que quelque chose m'interrompe. C'est quand Delphine m'a crié *ta gueule* et que son père l'a giflée au visage que j'ai arrêté d'hurler. Bébé avait un hoquet épouvantable assise sur le plancher de la salle de bain, Flavie pleurait et Delphine se tenait la joue. Elle est sortie de la salle de bain en me disant qu'elle me détestait. Elle a pas regardé son père, je savais que toute sa haine était concentrée sur ma personne. Je me suis tournée vers mon mari, je lui ai dit de sortir de la maison, de décriisser. Flavie m'a expliqué que c'est elle qui avait donné le bain à Bébé parce que Delphine était tannée de tout le temps m'aider. C'est Flavie qui avait échappé Bébé en la sortant du bain, Delphine était venue les rejoindre en l'entendant crier. J'ai mis les filles au lit, j'ai pas essayé d'aller parler à Delphine même si je savais qu'elle était couchée à attendre que je vienne la voir parce que d'habitude, après mes crises, elle peut au moins compter sur la constance de mes regrets. Je suis descendue à la cuisine en faisant semblant de pas l'entendre sangloter pendant que

je disais bonne nuit à Bébé. Je suis passée devant la chambre des filles en essayant de pas capter ce qu'elles disaient dans mon dos. J'ai attendu que mon mari revienne, agrippée au comptoir de la cuisine pour retrouver mon calme. Il est rentré et est venu s'asseoir à côté de moi en essayant de prendre ma main. J'ai commencé à parler, ça fait deux heures et je me suis pas encore arrêtée. Je suis pas niaiseuse, je sais qu'il a frappé Delphine à cause de moi, mais je prétends qu'il a dépassé les bornes et qu'il a brisé une entente tacite que j'ai avec mes filles, une entente dont on connaît toutes les limites et qui lui échappe à lui parce qu'il est jamais là. Bien sûr, rien de ce que je dis est vrai. Je suis la seule à savoir les limites que je franchirais pas, les filles font juste attendre et subir en marchant sur un champ de mines qui explose au moindre de leurs mouvements, surtout ceux de Delphine. Mais ce soir, je fais comme si c'est pas moi qui a poussé Delphine à bout, qui l'a forcée à me dire *ta gueule* et à recevoir la gifle de son père. Je parle à mon mari et je fais comme s'il avait franchi une ligne invisible, qu'il avait perdu toute l'estime que j'ai pour lui parce que j'accepterai jamais qu'on gifle une de mes filles. Je prétends que la gifle est pire que toutes les choses que j'ai jamais dites. Je parle et on dirait que je me crois. Je suis au bord des larmes tellement je suis triste pour Delphine et que je voudrais que la soirée s'efface dans notre mémoire familiale. Je parle pour repousser le moment où je vais devoir remplir les promesses que je me fais sans cesse, je parle pour pas reprendre le rôle de la méchante, de l'hystérique, de la mère qui y arrive pas, qui est dépassée. La mère qui donne à ses enfants tout ce qu'elle a, mais qui est aussi démunie que celle qui les tue. La mère qui est drôle, qui fait rire ses filles, à qui elles peuvent se confier, qui a aucun tabou, que leurs amies envient, qui est un peu rough sur les bords, un peu vulgaire, la mère à qui on demande toutes les permissions parce que c'est elle qui décide, la mère qui aime ses enfants, mais qui arrive pas à les garder intacts. J'ai continué à parler jusqu'à ce qu'il me reste littéralement rien à dire, que je me sois vidée de tout ce qui m'habitait. Je suis montée me coucher en laissant mon mari réfléchir et je suis entrée doucement dans la chambre de Delphine. J'ai flatté ses cheveux, elle respirait trop rapidement pour que je crois en son sommeil, mais je lui ai pas parlé et elle a gardé les yeux fermés. Je suis allée me coucher, j'ai pris une grande respiration et je me suis dit que le lendemain je réveillerais mes filles avec des crêpes et que j'irais les reconduire à l'école en auto, un peu plus tard que l'autobus scolaire et qu'on chanterait tout le long du chemin. Bébé nous ferait rire en fredonnant les mauvaises paroles, Flavie ferait semblant de lire en se plaignant de la musique trop forte et Delphine monterait le son pour la faire réagir en gardant un œil sur moi pour être certaine que je pète pas un plomb parce que la musique me paraît

soudainement agressive. Mais pas ce matin-là. Il y a toujours des bons matins et ce serait un de ceux-là, un de ceux qui fait dire aux autres enfants *j'aimerais ça que ta mère soit ma mère.*